


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ,

PAR Mr. TISSOT,

DOCT. EN MÉDECINE,

De la S. R. de LONDRES, de l'Ac. Méd. Ph. de BASLE, de la Soc. Économ. de BERNE, de la Soc. Phyf. exper. de ROTERDAM, &c.

SEPTIEME ÉDITION ORIGINALE,
Revue & augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER.



A LYON,
Chez J. S. GRABIT, Libraire, grande rue Merciere.

M. DCC. LXXIX.
AVEC PERMISSION.

PERMISSION SIMPLE.

François - Claude - Michel - Benoit LE CAMUS DE NÉVILLE, Chevalier, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Maître des Requêtes ordinaire de ſon Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.

VU l'article VII de l'arrêt du Conſeil du 30 août 1777, *portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit arrêt : Nous permettons au ſieur GRABIT, Libraire à Lyon, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Avis au Peuple ſur ſa Santé, par* TISSOT, laquelle édition ſera tirée à 1500 exemplaires, en deux volumes, format in-12, & ſera finie dans le délai de....... à la charge d'avertir l'Inſpecteur de la Chambre ſyndicale de Lyon, du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au deſir de l'article XXI de l'arrêt du conſeil du 30 août 1777, *portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres ſyndicales*; de faire ladite édition abſolument conforme à celle de..... d'en remettre un exemplaire pour la bibliotheque du Roi, aux mains des

Officiers de la Chambre ſyndicale de Lyon; d'imprimer la préſente Permiſſion à la fin du livre, & de la faire enrégiſtrer dans deux mois pour tout délai, ſur les regiſtres de ladite Chambre ſyndicale de Lyon, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 23 juin 1779.

Signé NÉVILLE.

Par Monſieur le Directeur général,

DE SANCY, Secrétaire-général.

REGISTRÉ ladite Permiſſion ſur le regiſtre de la Chambre ſyndicale de Lyon, ſous le N°. 7. A Lyon, ce 9 juillet 1779.

Signé PERISSE DU LUC, *Syndic.*

AUX

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, LES SEIGNEURS PRÉSIDENTS ET CONSEILLERS DE LA CHAMBRE DE SANTÉ, DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE BERNE.

TRÈS-ILLUSTRES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS.

JE ne pensois pas assez favorablement de cet ouvrage, quand je le publiai, pour oser vous l'offrir, mais votre attention continuelle sur tous les objets qui ont quelque rapport à l'importante partie de l'administration de l'état, confiée à vos soins, vous le fit appercevoir, & vous avez jugé qu'il pouvoit être utile, & que c'étoit toujours un but louable, que de travailler à détruire les préjugés, ces tyrans cruels, qui s'opposent

continuellement au bonheur des peuples, ſous les gouvernements même les plus propres à l'affermir. Votre approbation, & les marques éclatantes de bienveillance dont vous m'avez honoré, ont relevé à mes yeux le prix de ce livre, & m'ont fait eſpérer, TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, *que vous voudriez bien permettre que cette nouvelle édition parût ſous vos auſpices, & que le public inſtruit de vos bienfaits le fût de ma reconnoiſſance. Puiſſe cet ouvrage en rempliſſant mes vœux, ne pas tromper votre attente! & veuillez en accepter l'hommage, comme une foible marque du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

A Lauſanne, le 3 décembre 1762.

TISSOT.

PRÉFACE.

*Si c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil qu'on a fait à l'*Avis au Peuple *a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au dessus, si je paroissois ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.*

Touché du sort du peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il périt misérablement par la disette des secours utiles, & la multitude des mauvaises directions, mon seul but, en écrivant, étoit de prévenir une partie de ces malheurs.

Je n'avois destiné ce livre, qui parut pour la premiere fois au mois d'août 1761, *qu'à une petite enceinte de pays, & à un petit nombre de personnes, & je fus très-surpris en apprenant, cinq ou six mois après sa publication, qu'il étoit l'un des livres de science qui eût trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres.*

Voir ce succès avec indifférence, se seroit en être indigne ; ce n'est point mon cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour propre, mais bien légitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif, comme ami de l'humanité, en jugeant, par les succès de cet ouvrage, de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre : effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joie que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres ; enfin j'ai également ressenti celui que doivent procurer à toute personne qui pense les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son prince, en recevant la médaille précieuse que l'illustre chambre de santé de la république de Berne *me fit remettre, peu de mois après la publication de cet ouvrage, avec une lettre plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la* satisfaction extraordinaire *avec laquelle elle l'avoit vu paroître, circonstance que je ne pouvois taire ici, sans un excès de vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins aux nouvelles éditions, dans lesquelles j'ai fait plusieurs changements considérables, dont*

je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.

La premiere est celle que HIDEGGER *& Comp. publierent en Allemand* à Zurich, *au commencement de l'année* 1762, *peu de mois après la premiere édition Françoise. J'aurois été très-flatté de la simple approbation de M.* HIRZEL, *du conseil souverain, & premier, médecin du canton de Zurich, que la supériorité & l'universalité de ses talents, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'histoire d'un de ses sages* (a) *; mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire* l'Avis au Peuple *dans sa langue ; & quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ses compatriotes, un temps qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.*

Il a enrichi sa traduction d'une très-belle préface, qui roule principalement sur

(a) Le *Socrate rustique*, ouvrage que tout le monde devroit apprendre. *Chez F. Grasset & comp. à Lausanne.*

les caracteres du vrai & du faux médecin; & dont je me ferois fait un plaisir d'orner mes nouvelles éditions, si la façon dont il parle de l'auteur m'avoit permis de répandre son ouvrage.

Je donnai une seconde édition à la fin de 1762, avec des additions que M. HIRZEL *traduisit pour la seconde édition de Zurich, qui parut en 1763, & qui depuis lors a été réimprimée sur la dernire de Paris.*

La seconde édition étrangere est celle que DIDOT *le jeune publia à Paris au printemps de 1762, & que d'autres libraires de Paris & de Lyon avoient projetée, quand l'obtention du privilege les arrêta. Il me fit demander des additions que je ne pus pas fournir, & ça été un avantage pour le public, puisque cela lui a vallu celles qu'un autre médecin a faites; additions précieuses pour la netteté & la précision avec lesquelles elles donnent les caracteres & l'essentiel du traitement de plusieurs maladies très-graves. L'auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître; mais qui qu'il soit, je le remercie d'avoir bien voulu joindre son travail au mien, & j'aurois adopté avec plaisir ses additions, si une grande partie des matieres qu'il a ajoutées ne sortoit pas absolument de mon plan, puisque je me suis borné aux mala-*

dies aiguës, & qu'il a traité de plusieurs maladies de langueurs. Il a dédié son édition à M. le marquis de MIRABEAU, *& c'est pour moi l'éloge le plus flatteur qu'il pût faire de mon livre.*

En 1763, le même libraire donna une nouvelle édition, faite sur la seconde édition de Lausanne, & à laquelle, outre les additions faites à la premiere, un autre anonyme de la même faculté en fit encore quelques-unes; le libraire y joignit aussi la traduction de la préface de M. HIRZEL. *J'ai vu cette même édition réimprimée, ou plutôt contrefaite très-fautivement, sous la date de 1766.*

La même année 1763, & même avant que celle de Paris dont je viens de parler eût paru, BRUYSET & B. DUPLAIN, *libraires à Lyon, en publierent une édition copiée aussi sur la seconde de Lausanne, mais enrichie d'excellentes notes, qu'un de mes amis, l'un des plus habiles médecins de leur ville, voulut bien leur fournir, & de la traduction de la préface de M.* HIRZEL: *c'est la premiere traduction de ce beau morceau qui ait paru, & quoique celle qui fut imprimée bientôt après à la tête de l'édition de Paris, dont je viens de parler, en differe, ces différences ne paroissent pas prouver bien évidemment qu'on ait consulté l'original pour faire la seconde.*

Celle de Lyon fut contrefaite en même temps à Avignon & à Rouen : il s'en est fait une très-fautive à Geneve en 1764, & une ici en 1765, mais à laquelle je n'avois point retouché. Je passe aux éditions, ou plutôt aux autres traductions étrangeres.

La premiere est celle que REINIER ARRENBERG, *libraire à Roterdam, publia en 1764, & qui est très-belle* (a). *Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est M.* BIKKER, *médecin célebre à Roterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle dissertation sur la* Nature (b), *dans laquelle le génie & le savoir marchent d'un pas égal, qui a bien voulu donner l'*Avis au Peuple *à sa patrie, & qui l'a enrichi de notes, dont le manque de traducteur ne m'a point permis de profiter, mais qu'un illustre ami, très-bon juge, m'a beaucoup louées, & dont j'ai lu avec grand plaisir un extrait très-bien fait dans l'excellent journal de Leipsick* (c). *Il y en a une seconde édition*

(a) Raadgevving ver de gezondheid van den gemeenen *man van landlienden.... diènende tevens, &c. 8°. te Rotterdam.*

(b) *De Naturâ humanâ quæ Medicorum est*, Leid 1757.

(c) *Commentarii de rebus in hist. natur. &c. tom.* 12, *pag.* 556.

de 1765, *à laquelle M.* Bikker *a fait encore quelques nouvelles additions ; une troisieme de* 1767, *& on travailla de suite à une quatrieme. Il est aussi l'auteur d'un excellent ouvrage sur les maladies qui sont produites par le lait dans les femmes en couche.*

Dans le même temps où M. Bikker *introduisoit cet ouvrage en Hollande, un homme dont j'ignore le nom, mais qui avoit bien saisi mon but, le faisoit imprimer, traduit en patois Flamand* (a), *& M.* Kirkpatrick, *ce médecin célebre, & qui a si bien mérité de l'humanité par son beau traité de l'Inoculation* (b), *le naturalisoit en Angleterre, où sa traduction fut imprimée pour la premiere fois en* 1765, *& réimprimée à la fin de la même année, sous la date de* 1766, *avec quelques légers changements, & une défense de la premiere traduction, en forme*

(a) Raedgevinge voor de gezondheid van den gemeenen man van laudlieden.... Dienende gelykelyk, 8°.*tot Brugge* 1765. *Je ne sais ni le Hollandois ni le Flamand, mais, à en juger par les yeux, ces deux ouvrages ne different que par un petit nombre de mots, & par l'orthographe de plusieurs autres.*

(b) *The analysis of Inoculation.* Lond. 1754, & 1761.

d'Appendix (a). *M.* KIRKPATRICK *eut l'attention utile & polie de me consulter sur les passages qui lui paroissoient obscurs, ce qui constate l'exactitude de sa traduction, qui m'a paru très-élégante, & qui est très-bien imprimée ; il a conservé les notes de l'éditeur de Lyon, & en a ajouté lui-même plusieurs autres très-intéressantes.*

M. PELLEGRINI, *célebre médecin, & professeur d'anatomie à Venise, a pris la peine en* 1766 *d'en faire une traduction Italienne, qu'il m'a fait l'honneur de me dédier, & qu'il a enrichie d'un chapitre sur le Heimveh, & d'excellentes notes* (*b*) *; & l'on trouve dans l'excellent journal de M.* ORTESCHI (c) *de longs extraits, traduits de la gazette de médecine, qui peuvent presque tenir lieu de l'original.*

Un an après, en 1767, *il en parut à Genes une autre traduction Italienne* (d) *faite par un homme qui n'est pas médecin,*

(a) *Advice to the People vvith regard to their healt.* London 1765.

(b) *Avvertimenti al Popolo sopra la sua salute, &c.* In Venezia, 1766, 8°. 2 *tom.*

(c) *Giornale de medicina, tom. prim.* Venezia.

(d) *Avviso al Popolo interno alla sanita, &c. In Genova* 1767, 8°. 3 vol.

aussi élégante peut-être que celle de M. PELLEGRINI , *quoique dans un idiome un peu différent, mais moins précise & moins exacte ; ce qui en fait le prix , c'est la belle préface & les savantes notes dont* M. GANDINI, *célebre médecin de Genes , connu par le beau mémoire qu'il a publié sur la réforme de la médecine* (a), *l'a enrichie, & qui l'augmenta du double. La préface roule sur les dangers qui sont la suite des erreurs des médecins , & renferme les regles générales de la pratique. Les notes, parmi lesquelles il y en a de très-longues qui sont de véritables dissertations , ont pour objet différents articles importants de théorie & de pratique.* M. GANDINI *témoigne partout le plus juste mépris pour les charlatans, & on a lieu de croire qu'il s'en trouve à Genes.*

Je dois dire ici un mot d'un petit ouvrage, aussi Italien (Le Medecin de soi-même , *ou Almanach pour* 1770) (b), *dont* l'Avis au Peuple , *à ce que me marque l'auteur* M. BICETTI *de* BUTTINONI, *célebre médecin de Trevi, connu depuis plusieurs années par son ouvrage sur l'Inoculation , a fourni l'idée & une*

(a) *Memoriale sopra la necessita ed il modo di guarire la Medicina , &c.* 8°. 1760.

(b) *Il Medico di se stesso, almanacco per l'anno* 1770 , *in Milano.*

partie de la matiere, & dans lequel on trouve ſous chaque mois la réfutation de quelque préjugé populaire & d'utiles directions diététiques, avec quelques faits intéreſſants. Il ſeroit fort à ſouhaiter que M. BICETTI *trouvât beaucoup d'imitateurs.*

M. SHUZER, *médecin de la famille royale de Suede, en a déjà publié dans ſa langue, trois éditions différentes, dont la derniere a été faite ſur celle de Paris de* 1767; *& ce qui me flatte trop pour que je puiſſe le taire, il a été engagé à ce travail par* la REINE, (*actuellement Reine Mere*), *Princeſſe plus grande encore par la ſupériorité de ſon génie, l'étendue de ſes connoiſſances, l'utilité de ſes vues, que par le trône qu'elle a occupé. J'ai appris il n'y a que peu de jours* (*août* 1774,) *qu'outre cette traduction, un autre médecin en avoit publié une ſeconde aſſez différente, & que les ſuffrages étoient partagés.*

M. BANG, *médecin Danois, a auſſi traduit cet ouvrage dans ſa langue* (a).

M. PAULI, *docteur en droit à Hambourg, & auteur d'une gazette littéraire dont le plan eſt très-intéreſſant, en a fait*

(a) *Uuderretning for Tandmanden angaaende Sundheden*, &c. 8°. Copenhague, chez F. C. Belt. 1770.

imprimer une nouvelle traduction Allemande, qu'une société charitable & littéraire, établie dans cette ville, a distribuée gratuitement au peuple des environs.

J'ai sous les yeux la traduction Hongroise faite par M. MARIKOWZKI MARTON, *docteur en médecine, & publiée en* 1772 (a). *La même année, M.* PROTASOW, *professeur en médecine, & membre de l'académie de Pétersboug, en a donné une traduction* en Russe, *& M.* GRAU, *médecin de Madrid, une en* Espagnol, *à laquelle il a joint la traduction de quelques autres de mes ouvrages. Enfin cette année* (1774) *il a été traduit en Polonois; les traducteurs sont les* RR. PP. JAKUBOWSKY, ZAREBSKY, TURKOROSKY, *des Ecoles pies. Le pere* KARWOSKI *du même ordre a publié en même temps la traduction de l'Essai sur la santé des gens de lettres.*

Après cette histoire des éditions étrangeres, je reviens aux changements que j'ai faits moi-même à l'ouvrage depuis la premiere. Dans la seconde, qui parut en 1762, *j'avois fait beaucoup de corrections dans le style, qui tendoient toutes à le*

(a) *A Nephez Valo Tudositas Mikeppen Kellyen al maga egessegere vigyazni irattatott* TISSOT UR Déd. Doct. &c. Carolyban 1772. 8°.

ſimplifier & à rendre le ſens plus facile à ſaiſir, & j'avois fait des additions conſidérables qui étoient de trois eſpeces différentes, ayant ou étendu la tractation de quelques articles qui me paroiſſoient un peu trop ſuccincts, ou ajouté de nouveaux articles ſur des matieres déjà traitées, ou enfin inſéré de nouvelles matieres. Dans la troiſieme édition, qui fut imprimée à Paris en 1767, chez DIDOT *le jeune, je ne fis pas des changements conſidérables dans ce qui avoit déjà paru; mais ce qui la rendit ſupérieure aux précédentes, ce fut l'addition de deux nouveaux chapitres, l'un ſur l'inoculation, l'autre ſur la ſanté des perſonnes valétudinaires. Dans celle qui a paru en 1769, chez le même libraire, qui eſt la quatrieme que j'ai publiée, il n'y a aucune nouvelle matiere; mais en reliſant la précédente avec ſoin, je fis dans pluſieurs endroits des corrections & des additions dont quelques-unes ſont importantes, mais il s'y gliſſa pluſieurs fautes d'impreſſion, c'eſt ce qui me détermina à revoir attentivement la cinquieme qui parut en 1770, à laquelle je fis quelques corrections & quelques additions, mais peu conſidérables; il y en a de plus importantes dans celle-ci.*

Je ſais que l'on m'a blâmé de ces fréquentes augmentations, mais il m'eſt arrivé,

comme à tous les auteurs qui n'ayant pas la vanité de croire qu'ils ont donné d'abord un ouvrage parfait, ſont empreſſés à le corriger & à le rendre plus utile toutes les fois qu'on le réimprime. Un très-petit nombre de perſonnes qui ont acheté les premieres éditions ont cru que je leur faiſois tort en perfectionnant les ſuivantes; j'avoue que je ne puis pas ſentir la légitimité de leur plainte; il n'y a peut-être pas un écrivain qui, en reliſant ſon ouvrage quelque temps après l'impreſſion, n'y trouve quelques choſes à changer, & ſouvent à ajouter; les additions ſont même un devoir dans les ouvrages de ſciences phyſiques, qui s'enrichiſſent tous les jours par les nouvelles découvertes, & l'auteur qui ne fait pas à une nouvelle édition tous les changements qu'il juge utiles, ſans ſortir de ſon plan, fait un vol au public. Ceux qui ont la premiere édition, qui ſe trouve plus ou moins inférieure aux ſuivantes, n'ont pas plus lieu de ſe plaindre de l'auteur qu'on ne l'a de tout homme qui écrit ſur une matiere mieux qu'on ne l'a fait avant lui; & vouloir priver les écrivains du droit de ſe perfectionner, ce ſeroit mettre les entraves les plus funeſtes aux progrès des ſciences les plus utiles.

L'on a déja vu quelques ſavants qui n'ont écrit que dans un âge aſſez avancé, & j'en connois qui ſe ſont imposé la loi de ne rien publier avant l'âge de cinquante ans, afin de donner à leurs ouvrages leur dernier degré de perfection, & de n'être point obligés à retoucher les ſecondes éditions; mais outre que la mort peut les prévenir, & que le public perd à l'attente, je ſuis perſuadé qu'au bout de quelques années ils jugeront que ces ouvrages, ſi attentivement revus avant que de paroître, ſont cependant encore ſuſceptibles de quelques corrections. Ce n'eſt qu'après l'impreſſion qu'on profite des remarques du public, & ces remarques ſont un des plus grands ſecours que l'on ait pour donner aux ouvrages toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles; peut-être même qu'un auteur lui-même juge mieux de ſon ouvrage imprimé que manuſcrit; c'étoit l'idée du célebre cardinal du Perron, & je crois l'avoir éprouvé moi-même. Je ſens qu'il ſeroit agréable qu'il ne parût que des ouvrages finis; mais l'exiger, c'eſt vouloir que les hommes ſoient infaillibles, & auſſi long-temps qu'ils ne le ſeront pas, loin de blâmer ceux qui ont le courage de s'occuper conſtamment à ſe corriger, on doit leur en tenir compte.

Pluſieurs perſonnes très-reſpectables,

dans ce pays ou dans l'étranger, & aux volontés desquelles je ne me suis refusé qu'avec un vrai chagrin, m'avoient demandé des additions qu'il ne m'a pas été possible de faire, puisque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui sortent absolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par plusieurs raisons. La premiere, c'est que mon but a été de remédier aux abus qui se commettent à la campagne dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie maniere de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les secours, ou de transporter les malades pour aller se faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques sont, il est vrai, sujettes à être mal traitées dans les campagnes; mais on a le temps & la facilité de conduire les malades dans les villes, ou de faire venir des secours; d'ailleurs elles y sont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elle sont presque toujours la suite.

La seconde raison, & seule elle seroit bien suffisante, c'est qu'il est impossible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne sont pas

médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus souvent d'une seule cause, & le traitement en est simple & uniforme; ainsi les symptômes qui font connoître la maladie, font connoître sa cause & son traitement; mais il en est tout autrement des maladies de langueur; chacune peut dépendre d'un si grand nombre de causes, & c'est la cause qui doit décider le choix des remedes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on est très-éloigné d'en connoître la cause, & de pouvoir se décider sur le choix des remedes. C'est cette connoissance des causes qui exige nécessairement des personnes versées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la médecine, & à laquelle il est impossible que des personnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la variété des symptômes, les différents périodes de la maladie, la difficulté des doses des remedes dont l'activité rendroit dangereuses les plus petites erreurs, &c. sont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénible pour les médecins, même les plus exercés, & impossible pour tous ceux qui ne le sont pas.

La troisieme raison, c'est qu'en supposant même qu'on pût rendre ces matieres

assez simples pour être saisies par tout le monde, elles exigeroient un ouvrage d'une longueur excessive & disproportionnée aux facultés de ceux à qui on le destineroit ; il y a telle maladie chronique qui seule demanderoit un volume aussi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la chose est nécessaire, & qu'elle est possible, je déclare que je la trouve au dessus de mes forces, & que je suis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le temps nécessaire pour l'exécuter. Je souhaite que d'autres l'entreprennent & réussissent ; mais j'espere que les personnes qui me faisoient l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche, sentiront la force de mes raisons, & n'imputeront point à opiniâtreté, ou à manque de condescendance, un refus qui naît de la nature même de la chose. C'est pour leur donner une preuve de ma docilité & de ma déférence à leurs volontés, que je composai, pour l'édition de 1766, le chapitre intitulé, Avis aux personnes valétudinaires, *qui ne remplit point précisément ce qu'elles exigeoient de moi, mais qui renferme tout ce que j'ai cru pouvoir dire sur les maladies de langueur, sans m'écarter de mon plan, auquel, je le réitere, je dois & je veux me tenir exactement attaché.*

M. FERMIN, *médecin Hollandois, qui a vécu plusieurs années à Surinam, a eu plus de courage que moi; il a publié un ouvrage, qu'il a lié en quelque sorte au mien* (a), *& à la tête duquel il me donne des éloges que je serois très-flatté de mériter, dont le but est de faire pour les maladies chroniques ce que j'ai fait pour les maladies aiguës & pour quelques autres.* (b) *La premiere partie de l'ouvrage est une physiologie; la seconde, intitulée* Instructions importantes au peuple, sur la cure des maladies, *traite, dans 257 pages, de 73 maladies chroniques, des tumeurs en général, des luxations, des fractures, des maladies des femmes & des maladies des enfants. M.* FERMIN *a donné dans ce petit volume autant de choses utiles qu'il étoit possibles; mais je suis toujours également convaincu qu'il ne l'est pas de mettre le traitement de ces maladies à la portée de*

(*a*) C'est cette liaison qui est cause que j'ai dû en parler plus au long.

(b) *Instructions importantes au peuple, sur l'économie animale, &c. par M. Phil.* FERMIN, *docteur en médecine, servant de suite à l'Avis au Peuple sur sa santé, par M.* TISSOT, in-12. La Haye, 1767.

ceux

ceux dont la médecine n'eſt pas la vocation, ni de renfermer dans auſſi peu de pages des traitements qui demandent autant de détails. Qu'il me ſoit permis d'en citer un ſeul exemple. Le chapitre 37, qui traite du ſpaſme, *maladie des plus graves & des plus fréquentes, n'a qu'une petite page; M.* FERMIN *dit que* ce mouvement involontaire dépend d'une infinité de cauſes, qui ſe trouvent dans le ſang, dans le cerveau, dans les nerfs, & finalement dans les muſcles; *ces cauſes ne ſont point diſtinguées ni caractériſées, la traitement qui convient à chacune n'eſt point aſſigné, & tout le traitement ſe réduit à une potion qu'on doit commencer ſur la fin de l'accès,* pour en prendre une cueillerée à toutes les heures juſqu'au parfait rétabliſſement. *M. F. eſt trop éclairé pour ignorer que dans le plus grand nombre des cas cette potion ſera inutile, & que dans quelques-uns elle irritera; mais il n'a pas pu éviter les écueils inévitablement attachés à ſon entrepriſe.*

Il a paru, depuis la publication de cet ouvrage, une multitude d'ouvrages du même genre, en différentes langues, mais ſur-tout en François; les uns ont pris quelque choſe de l'Avis au Peuple en le citant,

d'autres en ont pris beaucoup plus & ne l'ont point cité ; je ne parlerai d'aucun, excepté d'un ouvrage Anglois qui mérite très-fort d'être distingué ; l'Auteur est M. BUCHAN, *médecin d'Edimbourg, qui sous le titre simple de* médecine domestique (*a*) *a réuni un très-grand nombre de vérités utiles sur la conservation de la santé & sur les maladies tant aiguës que chroniques. Je regarde cet ouvrage comme un des bons ouvrages de médecine qu'on ait. L'auteur étoit déjà connu très-avantageusement par une excellente dissertation sur la façon dont on éleve les enfants dans l'hôpital d'Ackwort qui paroît être un des plus sages établissements fait en faveur de l'humanité.*

J'ai appris que les citations avoient embarrassé quelques personnes ; il étoit difficile de le prévoir, mais il est aisé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux especes de citations ; les unes pour indiquer les remedes, les autres pour rapporter quelques passages du livre même, qui sert d'éclaircissement à l'endroit où on le cite ; les unes & les

(*a*) *Domestic medicine or treatise on the prevention and cures of diseases by regimen and simple medicines by W.* BUCHAN, *in*-8°. *London* 1772.

autres étoient inévitables. La premiere est désignée ainsi , N°. avec le nombre , comme , 1 , 2 , &c. elle marque que le remede que j'indique est décrit dans la Table des Remedes *au numéro marqué ; ainsi quand on lit* §. 3 , *page* 33 , l'infusion tiede de *N°*. 1 , *&* §. 4 , *page* 34 , la tisane *N°*. 2 , ou les laits d'amandes *N°*. 4, *cela signifie qu'on trouvera ces remedes dans la table aux N°*. 1 , 2 , 4 ; *& cette table est à la fin de l'ouvrage , page* 337 *du Tome second.*

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table , & qu'au lieu d'indiquer les remedes par leur N°. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage , j'aurois doublé ce volume , & la lecture en auroit été insoutenable.

Les citations de la seconde espece sont fort simples ; l'on voit que tout l'ouvrage est divisé par paragraphes , désignés par cette marque § ; *&, pour ne pas le grossir par des répétitions inutiles, quand dans un endroit j'ai dû rappeller ce qui étoit déjà ailleurs , au lieu de le redire tout au long , je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela se trouvoit ; ainsi lorsqu'on lit* §. 50 , *page* 84 , Quand la maladie est telle qu'elle est décrite (§. 46), *cela signifie que pour ne pas répéter la des-*

cription que j'ai déjà faite, je renvoie à aller la chercher dans le §. 46 que je cite.

L'usage de ces citations n'est rien moins que nouveau, il est extrêmement commode & aisé; mais n'y eût-il qu'un lecteur qui dût en être embarrassé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclaircissement: je ne puis espérer d'être utile qu'autant que je serai clair, & l'on sent que l'envie d'être utile est le seul motif de cet ouvrage: & j'ose croire que je n'ai pas entiérement manqué mon but; l'approbation que de très-grands médecins ont donnée au plan & à l'exécution, les éloges des meilleurs Journalistes, plus de trente éditions (a), *les remerciements de beaucoup de gens qui croient m'avoir obligation, sont autant de témoignages qui me permettent de penser qu'en composant cet Ouvrage j'employai utilement mon temps. Ceux qui craignent, ou veulent craindre, ou aiment à craindre qu'il n'ait des inconvénients, se trompent. Il seroit à souhaiter, disent-ils, que l'on n'eût jamais écrit sur la médecine en langue vulgaire, & que la médecine fût restée entre les mains des mé-*

(a) J'en connois actuellement plus de 40 (1774), & je sais qu'il y en a plusieurs autres.

decins. Mais ils n'ont pas ſenti que la premiere partie de ce ſouhait eſt impoſſible, & que ce ne ſont pas les livres de médecine qui ont mis cette ſcience entre les mains des femmes & des charlatans. En quelle langue vouloient-ils donc qu'écriviſſent les médecins Grecs, qui ont écrit les premiers & le mieux de tous; & croient-ils que ce ſoit dans les ouvrages des grands médecins François & Anglois, qui ont écrit dans leurs langues, que les charlatans de ces deux nations puiſent leurs raiſonnements inſenſés & leurs recettes dangereuſes?

*Il ſeroit à ſouhaiter, ſans doute, que la médecine ne fût exercée que par les médecins, mais la choſe eſt malheureuſement autrement; & auſſi long-temps qu'on n'aura pas trouvé le moyen d'y remédier, l'on doit s'occuper, en attendant que la ſource du mal ſoit tarie, d'en diminuer les effets autant qu'il ſera poſſible. Quand je compoſai l'*Avis au Peuple*, je crus qu'il ſeroit propre à remplir en partie ce but louable: rien n'a dû juſqu'à préſent m'engager à changer d'idée; & en publiant cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai profité de quelques remarques des différents Editeurs, je ne crains point de publier un ouvrage dangereux. J'ai eu*

la ſatisfaction de voir que des perſonnes charitables & intelligentes s'en ſont ſervies avec un ſuccès marqué, même dans des maladies très-graves, & je ſerai au comble de mes vœux, ſi je continue à apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes ſemblables.

A Lauſanne le 20 Août 1774.



TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

INTRODUCTION. . . . . page 1
CHAP. I. *Causes des maladies du Peuple.* 31
II. *Causes qui augmentent les maladies du peuple.* 45
III. *Conduite dans le commencement des maladies, &c.* , ... 62
IV. *Inflammation de poitrine.* . . . 80
V. *De la pleurésie.* 115
VI. *Des maux de gorge.* 126
VII. *Des rhumes.* 147
VIII. *Des maux de dents.* 160
IX. *De l'apoplexie.* 169
X. *Des coups de soleil.* 178
XI. *Du rhumatisme.* 188
XII. *De la rage.* 207
XIII. *De la petite vérole.* 221
XIV. *De la rougeole.* 246
XV. *De la fievre ardente ou chaude.* 255
XVI. *Des fievres putrides.* 260

XVII. *Des fievres malignes.* . page. 269
XVIII. *Des fievres d'accès.* 281
XIX. *Des éréſipelles, & des piquures d'animaux.* 301
XX. *Des fauſſes inflammations de poitrine, &c.* 312
XXI. *Des coliques.* 323
XXII. *Du miſéréré & du choléra-morbus.* 340

Fin de la Table du Tome Premier.



AVIS AU PEUPLE
SUR
SA SANTÉ.

INTRODUCTION.

LA diminution du nombre des habitants dans ce pays eſt une vérité de fait qui frappe tout le monde, & que les dénombrements démontrent. Cette dépopulation a pluſieurs cauſes : je me croirois heureux, ſi je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui eſt la mauvaiſe méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades. C'eſt là mon unique objet; mais on me permettra d'indiquer les autres cauſes concourantes.

On peut les réduire à deux claſſes générales. Il ſort plus de monde qu'autrefois; & l'on peuple moins. (*a*)

(*a*) Cette dépopulation eſt preſque générale en Europe, ſuivant l'Editeur de la premiere édition de ce livre à Paris, & je crois qu'il a raiſon; il ne

Il y a deux especes d'émigration : l'on sort, ou pour aller dans les services étrangers, que l'on conserve par des raisons qui l'emportent sans doute sur les inconvénients : ou pour chercher, dans différentes vocations, une fortune que le pays refuse. L'on pourroit appeller la premiere, émigration militaire ; la seconde, émigration commerçante.

Le service nuit à la population de plusieurs façons. Premiérement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en sort ; les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, le *Heimweh* ou mal du pays, l'air pernicieux de quelques garnisons de Flandres, de Hollande, d'Italie, les mauvaises nourritures & boissons, les épidémies des camps, les débauches, en emportent un grand nombre. La désertion d'ailleurs, dont ils craignent les suites en rentrant chez eux, en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres, au sortir du service, embrassent des éta-

paroît même pas possible que cela soit autrement, si l'on fait attention au nombre d'hommes qui partent toutes les années de l'Europe pour aller périr dans les trois autres parties du monde, & si l'on veut bien convenir qu'une grande partie des denrées que nous en tirons contribuent à abréger la vie de ceux qui nous restent.

bliſſements, dont le ſervice leur a fourni l'occaſion, & qui les éloignent de tout retour.

En ſecond lieu, en ſuppoſant même qu'ils revinſſent tous, le pays ſouffriroit également de leur abſence, parce qu'ils ſont abſents dans le temps de la plus grande aptitude à la population; parce que, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parce que ſouvent, s'ils ſe marient, leurs enfants, victimes des déréglements paternels, ſont foibles, languiſſants, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la ſociété; parce que enfin le goût de libertinage qu'ils ont contracté en empêche pluſieurs de ſe marier. Mais quoique ces inconvénients ſoient réels & très-connus, cependant comme le nombre de ceux qui peuvent ſortir de cette façon eſt borné, qu'il eſt même peu conſidérable, relativement au nombre des habitants que le pays devroit avoir, que cette expatriation a peut-être été néceſſaire dans un temps, & pourroit le redevenir ſi les autres cauſes de dépeuplement finiſſoient, elle n'eſt peut-être pas la plus fâcheuſe.

L'expatriation commerçante, que je

crois plus nombreuſe, a ſes inconvénients particuliers qui ne ſont pas moindres; & malheureuſement c'eſt une épidémie dont les ravages vont en croiſſant par une raiſon ſimple; c'eſt que le ſuccès d'un ſeul en détermine cent à aller courir les mêmes haſards, & que peut-être quatre-vingt dix-huit échoueront. L'on eſt frappé du bien, l'on ignore le mal. Je ſuppoſe qu'il ſoit parti, il y a dix ans, cent perſonnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout de ſix mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il en ſoit revenu un cette année avec quelques biens au deſſus de ſa pacotille, tout le pays en eſt inſtruit & s'en occupe, une foule de jeunes gens ſont ſéduits & partent, parce que perſonne ne penſe, que, des cent quatre-vingt-dix-neuf qui étoient partis avec lui, la moitié a péri, une partie eſt miſérable, & le reſte eſt de tetour ſans avoir gagné autre choſe que l'incapacité de s'occuper utilement dans ſon pays & dans ſa premiere vocation. Le petit nombre qui réuſſit eſt publié; la foule qui échoue reſte dans un profond oubli. Le mal eſt très-grand & très-réel; quel en eſt le remede?

Il ſuffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen eſt aiſé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement un regiſtre exact de ceux qui ſortent, & au bout de ſix, huit, dix ans, en publier la liſte avec le ſuccès de leurs voyages. Si je ne me trompe, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établiſſements, dont les liſtes que je propoſe leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages preſque ſûrs ; il ſortiroit beaucoup moins de gens ; trouvant moins de concurrents, ils feroient mieux leurs affaires ; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus ſouvent ; par là même il reſteroit plus d'habitans au pays, il en rentreroit davantage, & ils rapporteroient plus d'argent. Le pays ſeroit plus peuplé, plus riche, & plus heureux ; parce que le bonheur d'un peuple qui vit ſur un ſol fertile dépend beaucoup de la population, & un peu des richeſſes pécuniaires.

Non-ſeulement l'on ſort beaucoup du

pays, & par là même il y a moins de gens pour le peupler; mais ceux qui y reſtent peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois; ou ce qui revient au même, parmi le même nombre de perſonnes, il y a moins de mariages; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves; il ne faut que regarder autour de ſoi pour en être convaincu. Quelles en ſont les cauſes? Il y en a deux principales; le luxe & la débauche, qui nuiſent à la population par pluſieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais ſon égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuſe, dont l'éducation conſumeroit des revenus conſacrés aux dépenſes d'apparat, & d'ailleurs s'il falloit partager ſon bien entre pluſieurs enfants, ils en auroient tous très-peu, & ſeroient hors d'état de ſoutenir le train des peres. Quand le mérite eſt apprécié par la dépenſe extérieure, l'on doit néceſſairement tâcher de ſe mettre, & de laiſſer ſes enfants, dans une ſituation propre à ſoutenir cette dépenſe. De là peu de mariages quand

on n'eſt pas riche ; peu d'enfants quand on eſt marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite affoiblit la ſanté, ruine le tempérament, & la propagation s'en reſſent néceſſairement. La génération qui paſſe compte des familles de plus de vingt enfants, celle qui vit ne compte pas vingt germains, celle qui vient ne connoîtra plus les freres.

Un troiſieme inconvénient du luxe, c'eſt que le riche ſe retire des campagnes pour briller dans les villes, & qu'il augmente ſon domeſtique ; mais cette augmentation des domeſtiques eſt préjudiciable à la population : premiérement, n'étant pas à l'ordinaire occupés ſuffiſamment, ils prennent le goût de la vie oiſive, & deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne pour lequel ils étoient nés ; étant privés de cette reſſource, ils ne ſe marient pas, ou ſe marient trop tard ; il naît moins de citoyens.

L'oiſiveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage ; ils n'auront jamais que peu d'enfants mal ſains, qui ne feront point en état de fournir des bras aux terres.

Ceux qui ſe conduiſent le plus ſagement, qui conſervent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir de petits marchands; & c'eſt une perte pour le peuplement, parce qu'un nombre de laboureurs crée plus d'enfants qu'un nombre égal de citadins, & que ſur un nombre donné, il meurt plus d'enfants à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domeſtiques du ſexe. Après dix ou douze ans de ſervice, les ſervantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes; & celles qui embraſſent cet état ſuccombent bientôt à ce travail pour lequel elles ne ſont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il eſt aiſé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; ſouvent la premiere couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les ſoins que leur délicateſſe exigeroit, eſt l'écueil de leur ſanté; elles reſtent dans un état de langueur, de foibleſſe, de dépériſſement; elles n'ont plus d'enfants; elles deviennent, & elles rendent leurs maris

des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortements, les enfants dépayſés après une groſſeſſe cachée, l'impoſſibilité de trouver des épouſeurs, ſont ſouvent les effets de leur libertinage.

Il eſt à craindre que ces maux n'aillent en croiſſant, depuis que manque de ſujets, ou par des vues d'économie, on commence à prendre pour domeſtiques des enfants dont les mœurs & le tempérament ne ſont point formés, & ſe ruinent d'un pas égal par le ſéjour de la ville, la fainéantiſe, le mauvais exemple & les mauvaiſes compagnies.

Outre l'augmentation des domeſtiques, le luxe multiplie auſſi conſidérablement le nombre des artiſans ſédentaires occupés de ſes fantaiſies, & c'eſt une nouvelle perte très-réelle pour l'agriculture & pour la population.

Il reſteroit ſans doute bien des choſes à dire ſur cet important objet; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laiſſent point de temps pour tout ce qui n'eſt pas médecine, je craindrois de ſortir de mon ſujet. Tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent en fait partie; puiſqu'en donnant au peuple des

avis ſur ſa ſanté, il falloit indiquer les cauſes qui la corrompent ; mais ce que je pourrois dire de plus paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il eſt impoſſible de prévenir, choiſir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit par des récompenſes, 1°. à arrêter tous ſes habitants ; 2°. à les encourager, par d'autres récompenſes, à une population plus abondante. Ils n'en ſortiroient point, ainſi ils n'iroient pas s'expoſer à tous les maux dont j'ai parlé ; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le déſordre, ainſi vraiſemblablement ce quartier au bout d'un certain temps ſeroit trop peuplé & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Je paſſe enfin à la troiſieme cauſe de dépopulation ; c'eſt la façon dont le peuple eſt conduit dans les campagnes quand il eſt malade. J'en ai été pénétré de douleur pluſieurs fois. J'ai été témoin que des maladies qui auroient été très-légeres, devenoient mortelles par le traitement ; & je ſuis convaincu que cette cauſe fait ſeule autant de ravages que les précédentes ; elle mérite bien, par

là même, toute l'attention des médecins, dont la vocation est de travailler à la conservation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos soins à sa partie la plus brillante dans les villes, sa moitié la plus utile périt misérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroissent dans différents villages, & y font des ravages considérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage, qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloignement des médecins met dans le cas d'être privés de leur secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible; & j'ose espérer que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitements pernicieux qu'il faut éviter.

Je suis intimément convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui seroient en état ne l'entreprennent pas; j'ai plus de courage, & j'espere que les gens qui pensent me sauront quelque gré d'avoir donné un ouvrage, dont la composition est rebutante par sa facilité

même, par les détails minutieux qu'il exige, par la néceffité de ne dire que les chofes les plus connues, & par l'impoffibilité d'y traiter aucune matiere à fond, ou d'y dévolopper aucune vue nouvelle & utille ; c'eft le travail d'un pafteur, qui écriroit un catéchifme pour de petits enfants.

Je n'ignore pas cependant que l'on a déjà quelques ouvrages deftinés pour les malades de la campagne qui font privés de fecours ; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produifent un mauvais effet ; de cette efpece font tous les recueils de remedes fans defcription de maladie, & par là même fans aucune regle fûre pour l'application ; tel, par exemple que le fameux recueil de madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût (*). Les autres fe

(*) L'on doit ranger dans la même claffe un ouvrage qui a paru fous le nom de *Médecine rurale & pratique*, &c. à Paris, 1768. L'auteur eft M. BUCHOZ, Médecin de Nancy, connu très-avantageufement par fes ouvrages de botanique. La médecine rurale n'eft qu'un fimple recueil de recettes, à chacune defquelles on donne un titre qui exprime les vertus qu'on lui attribue, fans aucune attention aux différentes caufes qui produifent les mêmes maux. Après avoir loué l'Avis au Peuple, plus affurément qu'il ne le

rapprochent du plan du mien ; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies,

mérite, M. BUCHOZ ajoute : *cet ouvrage suppose cependant, dans sa méthode curative, aussi courte que simple, une petite pharmacie qu'on est obligé de se procurer en campagne, & qui ne laisse pas d'être dispendieuse pour de pauvres habitants. Par le moyen de l'ouvrage que nous publions, nous remédions à cet inconvénient.* Je souhaiterois que cela fût, j'aurois été empressé à profiter de l'ouvrage de M. BUCHOZ. Mais le plus léger examen suffit pour se convaincre que son plan de pharmacie purement campagnard est impossible, & qu'il seroit beaucoup plus dispendieux que celui que j'ai proposé. Je juge de son impossibilité, 1°. parce que dans la plus grande partie des recettes il entre quelque remede qu'il faut tirer des pharmacies de ville, à moins que quelque particulier n'en érige dans sa maison à la campagne. 2°. Parce qu'il y a plusieurs recettes dans lesquelles il n'entre que des remedes tirés des pharmacies, comme les numéros 354, 366, 367. 3°. Parce que le nombre des plantes qu'il emploie est extrêmement considérable, (il y en a 16 dans un *apozème antiscorbutique*, 13 dans une décoction pectorale,) & suppose une connoissance botanique très-étendue pour la collection, & des soins pour la conservation très-longs & très-délicats ; il seroit impossible & ruineux pour un paysan de se procurer toutes les plantes qui entrent dans la pharmacopée de M. BUCHOZ, dans laquelle il entre peut-être dix fois plus de drogues que dans la mienne ; & comme elles ne se trouvent & ne sont effi-

& par là même ſont devenus trop volumineux ; d'autres ont été trop courts ſur chaque article ; d'ailleurs ils n'ont point inſiſté aſſez ſur les ſignes des maladies, leurs cauſes, le régime général, les mauvais traitements ; leurs recettes ne ſont point généralement auſſi ſimples & auſſi aiſées à préparer qu'elles doivent l'être ; enfin ils paroiſſent la plupart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiement triſte, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec reſpect, & qui s'étant propoſé un plan fort ſemblable au mien, l'ont rempli avec une ſupériorité qui mérite toute la reconnoiſſance du public. L'un eſt M. ROSEN, premier médecin du roi & du royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'eſt ſervi

caces que dans certains temps de l'année, il faut néceſſairement que ne prévoyant pas celles dont il pourra avoir beſoin, il ſe les procure toutes, s'il veut renoncer à les tirer des pharmacies ; il ſera donc, dans ce plan, aſtreint à une dépenſe conſidérable toutes les années, pour en prévenir une très-petite dans les cas de maladie ; & il eſt évident que le plan de M BUCHOZ, dicté par la charité, eſt impraticable, il ſeroit d'ailleurs inſuffiſant dans un très-grand nombre de cas, & il conſerve les inconvénients des recueils de recettes.

de ſon crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs ces contes ridicules, ces aventures extraordinaires, ces pernicieux conſeils d'aſtrologie, qui, en Suede, comme ici, ne ſervent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la ſuperſtition, & les préjugés les plus faux ſur la ſanté, les maladies & les remedes; & il a pris la peine de compoſer ſur les maladies populaires des traités ſimples, qu'il a ſubſtitués à ces tas de ſottiſes. Mais ces petits ouvrages, qui paroiſſent annuellement dàns chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suédois, & par là même je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre eſt M. le Baron de SWIETEN, premier médecin de leurs majeſtés impériales, qui a bien voulu ſe donner les ſoins de faire, pour les armées, ce que je fais pour les campagnes de ce pays. Quoique mon ouvrage fût en grande partie compoſé quand le ſien m'eſt parvenu, j'en ai pris différents morceaux; & ſi nos vues euſſent été préciſement les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand ſervice en cherchant à répandre ſon livre qu'en en publiant un nouveau; mais comme il

n'a rien dit ſur pluſieurs articles que je traite fort au long, qu'il a traité de pluſieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan, qu'il ne dit rien de quelques autres dont je ſuis obligé de traiter, nos deux ouvrages, ſans parler de la ſupériorité du ſien, ſont très-différents relativement au fond des matieres. Dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais un honneur d'être preſque toujours dans ſes principes.

Cet ouvrage n'eſt point fait pour les vrais médecins; mais peut-être, outre mes amis, quelques-uns le liront. Je leur demande une grace, c'eſt de vouloir bien entrer dans l'eſprit de l'auteur, & ne point le juger comme médecin d'après ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui liſent pour critiquer trouveront un plus vaſte champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'eſt pas juſte qu'un ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du déſagrément, & l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails ſur les moyens qui me paroiſſent les plus propres à faciliter les bons effets que j'eſpere de mes ſoins. Je donnerai enſuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me ſervir, & qui ne ſont peut-être pas généralement connus.

Le titre d'*Avis au peuple* n'eſt point l'effet d'une illuſion qui me perſuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maiſon de chaque payſan. Les dix-neuf vingtiemes ne ſauront ſans doute jamais qu'il exiſte, pluſieurs ne ſauroient pas le lire, un plus grand nombre, quelque ſimple qu'il ſoit, ne le comprendroit pas ; mais je le deſtine aux perſonnes intelligentes & charitables, qui vivent dans les campagnes, & qui, par une eſpece de vocation de la Providence, ſont appellés à aider de leurs conſeils tout le peuple qui les environne.

L'on ſent aiſément que j'ai en vue premiérement Meſſieurs les Paſteurs : il n'y a point de village, de hameau, de maiſon foraine dans tout le pays, qui n'ait droit à la bénéficence d'un d'entr'eux ; & je ſais qu'il en eſt un grand nombre, qui, touchés du triſte

ſort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur ſituation, déſirent, tous les jours, d'être à même de pouvoir leur donner des ſoins pour le corps, dans le temps même qu'ils les diſpoſent à ſe préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie pour vivre dans la ſuite plus ſaintement. Je me féliciterai ſi ces eccléſiaſtiques reſpectables trouvent ici quelques ſecours, qui puiſſent leur aider à ſatisfaire leurs intentions bienfaiſantes. Le reſpect & l'amour de leurs troupeaux, leur vocation à de fréquentes viſites dans les maiſons, le devoir qui leur eſt impoſé de détruire les préjugés fâcheux & la ſuperſtition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoiſſances phyſiques leur donnent à ſaiſir toutes les vérités de ce petit ouvrage, ſont autant de raiſons qui me perſuadent qu'ils auront toute l'influence poſſible ſur la réforme qu'il eſt à ſouhaiter de faire dans la médecine du peuple.

J'oſe, en ſecond lieu, compter ſur les ſeigneurs de place, dont les conſeils, extrêmement reſpectés par leurs paroiſſiens, ſont ſi propres à décréditer une mauvaiſe méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils ſaiſiront

aiſément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vus de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure, l'empreſſement qu'ils ont à faire ſoulager les malades de leurs villages, la générolité avec laquelle ils pourvoient à leurs beſoins, me font eſpérer, en jugeant de ceux que je ne connois point par ceux que je connois, qu'ils ſaiſiront avec joie un nouveau moyen de faire du bien dans leur voiſinage. La vraie charité ſent que, manque de lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en ſuſpens; mais elle ſaiſit avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troiſieme lieu, les perſonnes riches, ou au moins aiſées, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles ſe réjouiſſent en faiſant du bien, ſeront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs ſoins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois claſſes que je viens d'indiguer, ils ſont preſque toujours informés des malades du lieu, parce qu'on s'adreſſe à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin,

des biſcuits, en un mot, pour tout ce qu'on croit beſoins de malades. A l'aide de quelques queſtions aux aſſiſtants ou d'une viſite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie, & par une ſage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au lieu de thériaque, de l'orge ou du petit lait au lieu de bouillon, ils ordonneront des lavements ou des bains de pied au lieu de vin, & des grus à l'eau au lieu de biſcuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut réſulter de ces attentions ſi aiſées & ſouvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine á changer une vieille habitude ; mais quand elle ſera détruite, la bonne s'enracinera tout auſſi fortement, & j'eſpere que perſonne ne ſera d'efforts pour la détruire.

Il eſt inutile de dire que je fonde plus d'eſpérance encore ſur les ſoins des dames que ſur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres. Une charité plus active, une patience plus ſoutenue, une vie moins ambulante, une ſagacité que j'ai admirée chez pluſieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles obſervent avec une exactitude, & qu'elles démêlent les cauſes cachées

des ſymptômes avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs praticiens, enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, ſont autant de caracteres qui établiſſent leur vocation ; & il y en a un grand nombre qui la rempliſſent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroit ſervir de modele.

Les maîtres d'école doivent encore être tous ſuppoſés avoir un degré d'intelligence ſuffiſant pour tirer parti de cet ouvrage ; & je ſuis perſuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que non-ſeulement ils cherchaſſent à connoître la maladie, c'eſt la ſeule choſe un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut ; mais encore qu'ils appriſſent à appliquer les remedes. Pluſieurs raſent ; j'en ai vu qui ſaignoient, & qui donnoient des lavements avec beaucoup d'adreſſe, tous apprendroit aiſément à le faire, & il ne feroit peut-être pas hors de place d'introduire l'uſage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils ſuſſent ſaigner. Ces talents, celui de juger du degré de la fievre, d'appliquer les véſicatoires & de les panſer, feroient du plus grand uſage, dans les

lieux où ils demeurent. Leurs écoles, ſouvent peu nombreuſes, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour; la plupart n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur uſage pourroient-ils faire de leur loiſir que de l'employer au ſoulagement des malades ? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix aſſez modique, pour n'incommoder perſonne; & ce petit revenant-bon rendroit leur ſituation encore plus douce; outre que cette diſtraction les préſerveroit d'être entrainés quelquefois, par facilité & par déſœuvrement, à prendre le goût de la boiſſon. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette eſpece de pratique, c'eſt que ſoignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils feroient à même, dans les cas graves, de conſulter ceux dont on croiroit avoir beſoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs mêmes, il ne s'en trouve pluſieurs, tels que j'en connois, qui, remplis de ſens, de jugement & de bonne volonté, liront avec plaiſir ce livre, en ſaiſiront la doctrine & la répandront avec empreſſement.

Enfin, j'eſpere que pluſieurs chirur-

giens répandus dans les campagnes, & qui exercent la médecine dans leur voisinage, voudront bien le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conseils, quoiqu'un peu différents, peut-être, de ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Ils sentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde ; & ils ne se feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une science qui proprement n'est pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne se sont jamais livrés, sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé, & qui a eu plusieurs secours qui leur manquent.

Les sages-femmes pourront aussi rendre leurs soins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il seroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage sur l'art même qu'elles exercent ; les exemples de malheurs, qu'on auroit évités avec plus d'habileté, sont assez fréquents pour faire désirer qu'on pût les prévenir ; & cela ne seroit pas impossible : rien ne l'est, quand ceux à qui la volonté appartient veulent fortement ; mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, qui est très-pressant.

J'ai donné les recettes des remedes les plus ſimples, & j'ai indiqué la façon de les préparer avec aſſez de détail, pour eſpérer que perſonne ne ſera embarraſſé à cet égard. Mais qu'on ne croie point que cette ſimplicité nuit à l'utilité, & qu'ils ſont moins efficaces : je déclare que ce ſont les mêmes dont je me ſers dans la ville pour les malades les plus opulents. Cette ſimplicité eſt fondée en nature : le mêlange d'un grand nombre de drogues eſt ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux ſe borner à celle qui eſt la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remede devient inutile.

Je n'ai donné aucun conſeil dont l'exécution ne fût aiſée & très-praticable. L'on trouvera cependant que quelques-uns ſont peu faits pour la généralité du peuple, & je n'en diſconviens pas ; mais je les ai mis, parce que je n'ai point perdu de vue les perſonnes qui, ſans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours ſe procurer un médecin, auſſi-tot, auſſi ſouvent, ou auſſi long-temps qu'elles le voudroient.

Un grand nombre de remedes ſe tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer, il y en a cependant qui doivent ſe prendre chez les apothicaires. J'ai marqué les prix auxquels je ſuis perſuadé que tous les apothicaires du pays les donneront au payſan peu riche ; & en les marquant je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fit payer trop cher ; je n'avois point cette crainte ; mais pour que voyant la modicité du prix, il ne craignit point d'aller à l'emplette. Il aura preſque toujours la doſe de remede néceſſaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biſcuits & d'autres choſes qui le tuoient. Si le prix des remedes, tout modique qu'il eſt, excédoit ſes facultés, ſans doute les bourſes des communes & des pauvres y ſuppléeroient. Enfin il y a dans le pays un très-grand nombre de maiſons de ſeigneurs, de miniſtres, de particuliers qui font annuellement une certaine dépenſe charitable en remedes ; ſans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien diſtribuer les remedes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils diſtribuoient auparavant.

L'on objectera encore que la plupart des campagnes ſont très-éloignées des

villes, & que le payſan n'eſt pas à portée, par là même, de ſe procurer d'abord ce dont il a beſoin. Je réponds qu'il y a effectivement pluſieurs villages très-éloignés des villes où il y a des apothicaires; mais ſi l'on excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui ſoient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il ſe trouve toujours quelque chirurgien, ou quelque marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, juſqu'à préſent, celles que j'indique; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en eſpérer le débit; & ce ſera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu ſoin d'indiquer le temps que chaque remede pouvoit ſe garder ſans riſque. Il y en a d'un uſage très-fréquent, dont les maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine proviſion. Je ſuppoſe auſſi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils ſeront munis des inſtruments néceſſaires aux ſoins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, une ſeringue (qui peut être remplacée par des veſſies) fuſſent une emplette trop conſidérable, les communes pourroient la faire, & les inſtruments paſſeroient des uns aux autres. Il ne faut pas eſpérer que tous puiſſent ou veuillent apprendre à en

faire uſage ; mais un ſeul peut ſuffire aux beſoins de quelques villages voiſins, ſans que ſes devoirs en ſouffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me conſulter de dehors, ſans pouvoir répondre aux queſtions que je leur fais, & les plaintes de pluſieurs médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une perſonne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans juſqu'à ſoixante-dix, entre ſoixante & ſeptante fois par minute : il ſe ralentit ordinairement un peu chez les vieillards ; & chez les enfants il bat plus vîte, juſqu'à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers ; elle diminue enſuite peu à peu.

Une perſonne intelligente qui aura touché ſouvent ſon pouls, & celui des autres, jugera aſſez exactement du degré de fievre d'un malade. Si le pouls n'eſt qu'un tiers plus vîte, elle n'eſt pas extrêmement forte ; elle eſt forte, quand cette augmentation eſt d'une moitié ; très-dangereuſe, l'on peut preſque dire mortelle, quand on eſt parvenu au point d'avoir deux batte-

ments au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls ſeulement par la vîteſſe, mais encore par la force ou la foibleſſe, la dureté ou la molleſſe, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas beſoin de définir le pouls fort & le pouls foible : le fort eſt preſque toujours d'un bon augure ; & s'il l'eſt trop, on peut l'affoiblir : le foible eſt ſouvent fâcheux.

Si le pouls, en frappant le doigt, fait ſentir un coup ſec, comme ſi l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur ; l'oppoſé s'appelle mou : le dernier vaut généralement mieux.

Si le pouls eſt fort & mou, encore qu'il ſoit vîte, on doit conſerver beaucoup d'eſpérance. S'il eſt fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation & demande la ſaignée & le régime rafraîchiſſant. S'il eſt petit, vîte & dur, le danger eſt très-grand.

L'on appelle pouls régulier celui dont tous les battements ſont à des diſtances égales, dont il ne manque point de battements (s'il en manque, il eſt intermittent), & dont tous les battements ſe reſſemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort, & un foible.

Tant que le pouls eſt bon, que la reſ-

piration n'eſt pas embarraſſée, que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué, que le malade prend les remedes, qu'ils produiſent l'effet qu'on en attend, qu'il conſerve des forces, qu'il ſent ſon état, l'on doit eſpérer de le guérir. Quand tous, ou le plus grand nombre de ces caracteres manquent, il eſt dans un preſſant danger.

Il eſt ſouvent queſtion, dans cet ouvrage, de la tranſpiration arrêtée. L'on appelle tranſpiration, cette humeur qui ſort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle ſoit peu viſible, eſt cependant très-conſidérable, puiſque, ſi une perſonne bien portante a mangé ou bu huit livres dans un jour, il n'en ſort pas quatre par les ſelles ou par les urines, & que le reſte ſe diſſipe par la tranſpiration inſenſible. L'on ſent aiſément que ſi une telle évacuation vient à s'arrêter, & ſi cette humeur, qui devoit ſortir par la peau, ſe jette ſur quelque partie intérieure, il peut en réſulter des maux fâcheux. C'eſt une des cauſes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot ; toutes ces directions ſont deſtinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de médecin. Je ſuis bien éloigné de croire qu'elles puiſſent en tenir lieu, même dans les

maladies que j'ai traitées le plus au long ; &, au moment où il arrive, elles doivent être mises de côté. La confiance doit être nulle ou entiere ; elle fonde les succès ; c'est au médecin à juger du mal, & à choisir les remedes, & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a à lui proposer d'en employer quelques autres, préférablement à ceux qu'il conseille uniquement parce qu'ils ont réussi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à peu près semblable : c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied, sur le modele d'un autre, plutôt que sur la mesure qu'il a prise.



CHAPITRE I.

De quelques Causes des maladies du Peuple.

§. 1. LES causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne sont, 1°. L'excès du travail pendant long-temps. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement & dans un état de langueur, dont ils se guérissent rarement, plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleurésie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit; mais souvent il est impossible: l'autre, c'est lorsqu'on est obligé à ces excès, de les tempérer par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, & sur-tout par du petit-lait, ou du lait de beurre (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre: cette boisson salutaire

& agréable, rafraîchit & ſoutient les forces. Je traiterai plus bas des maladies inflammatoires.

Il y a un épuiſement qui, quoiqu'il ait des ſymptômes fort différents de ces maladies, s'en approche par ſa cauſe, qui eſt un deſſéchement général. J'en ai vu guérir par l'uſage du petit-lait, enſuite des bains tiedes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remedes chauds & les nourritures ſucculentes tuent.

§. 2. Il y a une autre eſpece d'épuiſement, qu'on peut appeller épuiſement vrai, qui eſt produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture ſuffiſante, les mauvais aliments, la mauvaiſe boiſſon, l'excès du travail; c'eſt dans ce cas où il convient de donner de bonnes ſoupes & un peu de vin. Mais ce cas eſt très-rare dans ce pays; je le crois plus fréquent dans quelques provinces de France.

§. 3 Une ſeconde cauſe très-ordinaire des maladies, c'eſt de ſe repoſer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud: l'on arrête tout-à-coup la tranſpiration, & cette humeur, ſe rejetant ſur quelque partie intérieure, occaſione pluſieurs maladies très-violentes, ſur-tout des eſquinancies, des inflammations de poitrine, des pleuréſies & des coliques inflamma-

toires. L'on eſt toujours maître de prévenir le mal en évitant la cauſe, qui eſt une de celles qui tuent le plus de gens ; mais quand il eſt fait, & dès qu'on commence à ſentir les premiers ſymptômes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de pluſieurs jours, il faut ſur le champ ſe faire ſaigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, & boire abondamment de l'infuſion tiede N°. 1. Ces ſecours préviennent ſouvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuſe, ſi l'on cherche à ſe faire ſuer par des choſes échauffantes.

§. 4. Une troiſieme cauſe, c'eſt l'eau froide qu'on boit, quand on a fort chaud : cette cauſe agit comme la précédente ; mais ſes ſuites fâcheuſes ſont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples ; des eſquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomiſſements, des ſuppreſſions d'urine & des angoiſſes inexprimables. Les meilleurs remedes ſont une ample ſaignée dès le commencement du mal, une abondance d'eau tiede, à laquelle on joint une cinquieme partie

de lait, ou la tisane N°. 2, ou les laits d'amandes N°. 4, le tout bu tiede; des fomentations d'eau tiede sur la gorge, la poitrine, le ventre; des lavements d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi-bain tiede après la saignée a quelquefois soulagé très-promptement.

Il est bien étonnant que les laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume, dont ils connoissent le danger même pour leurs bêtes. Il n'y en a point qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, sur-tout s'ils doivent se reposer; il sait que, s'il les laissoit boire, peut-être ils en créveroient, mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas au reste le seul exemple dans lequel il paroisse faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. Une quatrieme cause, qui influe sur tout le monde, mais plus cependant sur le laboureur, c'est l'inconstance des temps. Nous passons tout-à-coup, quelquefois plusieurs fois par jour, du chaud au froid, ou du froid au chaud, d'une façon plus marquée & plus prompte que dans le plus grand nombre des autres pays. C'est là ce qui rend les mala-

dies catarrhales & rhumatiſmales ſi fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'eſt d'être ordinairement un peu plus vêtu que la ſaiſon ne l'exige, de prendre les habits d'hiver de bonne heure en automne, & de ne pas ſe preſſer de les quitter au printemps. Les ouvriers prudents, qui ſe déshabillent pendant le temps du travail, ont ſoin de remettre leurs habits le ſoir en ſe retirant. Ceux qui par négligence ſe contentent de les remporter perchés ſur leurs outils s'en trouvent quelquefois très-mal. Il y a quelques endroits, mais en très-petit nombre, où l'air eſt mal ſain, plus par ſa nature que par ſes variations, comme à *Villeneuve*, à *Noville* ſur-tout, & dans quelques autres villages ſitués dans les marais qui bordent le rhône : ces pays ſont ſujets à ces fievres d'accès dont je dirai un mot ailleurs.

§. 6. Ces variations promptes amenent ſouvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud, & l'ouvrier, baigné dans une ſueur chaude, eſt tout-à-coup trempé dans l'eau fraîche ; ce qui occaſione les mêmes maux que le paſſage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remedes. Si le ſoleil ou un air chaud,

revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelquefois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher; le mal n'est pas fort grand, moyennant qu'en arrivant il quitte ses habits; mais j'ai vu des pleurésies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillées, il n'y a rien de plus utile que de se laver avec de l'eau tiede. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiede de jambes est très-utile. J'ai guéri radicalement des personnes sujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conseil. Le bain est encore plus efficace, si l'on fait fondre dans l'eau un peu de savon.

§. 7. La cinquieme cause à laquelle on ne pense guere, & qui produit en effet des accidents moins violents, mais qui nuit cependant très-réellement, c'est l'usage ordinaire dans presque tous les villages d'avoir les courtines précisément dessous les fenêtres: il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui à la longue ne peuvent

que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui ſont accoutumés à cette odeur ne s'en apperçoivent plus, mais la cauſe n'en agit pas moins ; & ceux qui n'y ſont pas accoutumés jugent de toute la force de l'impreſſion.

§. 8. Il y a des villages dans leſquels, après que les courtines ſont enlevées, on conſerve des mares dans la même place. L'effet en eſt encore plus dangereux, parce que cette eau pourrie qui croupit pendant toutes les chaleurs, laiſſe exhaler ſes vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les courtines. Etant allé à *Pully le grand* en 1759, à l'occaſion d'une fievre putride épidémique qui y faiſoit des ravages, je ſentois, en traverſant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fuſſent la principale cauſe de cette maladie, & d'une ſemblable qui y avoit régné cinq ans auparavant. Le village eſt d'ailleurs dans une expoſition ſaine. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on prévînt ces accidents en renonçant aux mares.

§. 9. L'on peut joindre à cetre cauſe le peu de ſoin que le payſan à d'aérer ſa chambre. L'on ſait qu'un air trop

renfermé occasione les fievres malignes les plus fâcheuses ; & le paysan ne respire jamais chez lui qu'un air de cette espece. Il y a de très-petites chambres, qui renferment jour & nuit le pere, la mere, sept ou huit enfants & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très-rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais dans plusieurs de ces chambres que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution si simple auroit les plus heureux effets.

S'il falloit choisir entre ces airs chauds & enfermés, ou l'air le plus froid, mais sec & toujours renouvellé, il n'y auroit pas à balancer, le dernier est infiniment préférable ; j'ai vu souvent de pauvres compagnons très-griévement malades dans des chambres hautes, ouvertes de tout côté, & où il geloit, se guérir aisément, pendant que ceux qui étoient mieux soignés dans des poëles chauds & fermés périssoient cruellement. Les paysans malades se guériroient plus aisé-

ment, si, dès qu'ils sont malades, ils se faisoient porter dans leurs granges, dont l'air, beaucoup plus frais & plus pur que celui de leurs maisons, seroit pour eux le meilleur des remedes.

§. 10. Je mets, pour sixieme cause, l'ivrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tue en détail, dans tous les temps, & par-tout. Les misérables qui s'y livrent sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleurésies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge; s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent, long-temps avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & sur-tout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps usés par les excès ne répondent point à l'action des remedes; & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cause, sont presque toujours incurables. Heureusement, la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie est en quelque façon morte long-temps avant leurs corps.

§. 11. Les aliments sont aussi souvent une cause de maladie pour le peuple; cela arrive, 1°. quand les grains, mal mûrs, ou mal recueillis dans les étés

fâcheux, ont acquis une mauvaiſe qualité: heureuſement cela eſt rare, & l'on peut diminuer le danger de leur uſage par quelques précautions, telles que celles de laver & de ſécher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la pétriſſant, de la laiſſer lever un peu plus long-temps & de cuire davantage le pain. 2°. Les graines les plus belles & les mieux recueillies s'alterent très-ſouvent dans la maiſon du payſan, ou parce qu'il ne ſe donne pas les ſoins qu'il devroit ſe donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conſerver, même d'un été à l'autre. Il m'eſt très-ſouvent arrivé en entrant dans quelqu'une de ces maiſons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aiſés & connus de parer à cela avec un peu de ſoin: mais je n'entrerai là deſſus dans aucun détail; il ſuffit de faire ſentir que la graine étant notre principale nourriture, la ſanté ſouffre néceſſairement quand elle n'eſt pas bonne. 3°. Avec de la bonne graine, on fait ſouvent du mauvais pain, en ne le laiſſant pas aſſez lever, en le cuiſant trop peu, & en le gardant trop long-temps. Tous ces défauts ont des ſuites fâcheuſes pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfants & les valétudinaires.

Les tartes ou gâteaux ſont un abus du pain, qui, dans quelques villages, eſt porté à un point très-nuiſible. C'eſt une pâte preſque toujours mal & ſouvent point levée, mal cuite, graſſe, & chargée de choſes ou graſſes ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigeſtes que l'on ait inventés. Ce ſont les femmes & les enfants qui en font le plus d'uſage & auxquels ils conviennent le moins ; les petits enfants ſur-tout, qui vivent quelquefois pluſieurs jours de ſuite de ces tartes, ſont hors d'état la plupart d'en faire parfaitement la digeſtion, ils contractent un principe d'obſtructions dans les viſceres du bas ventre, & d'épaiſſiſſement glaireux dans toute la maſſe des humeurs, qui les jette dans pluſieurs maladies de langueur, fievre lente, éthiſie, nouûre, humeurs froides, foibleſſe pour le reſte de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal ſain qu'une pâte mal levée, mal cuite, graſſe, & rendue aigre par l'addition des fruits. En enviſageant les tartes du côté de l'économie, on trouveroit qu'elles dérangent auſſi le payſan à cet égard.

Il y a quelques autres cauſes des maladies tirées des aliments, mais moins fâcheuſes, ou moins générales, & dans

le détail desquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale ; c'est que l'attention que le paysan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime ; & je suis convaincu que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, & ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de ce coucher de très-bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modeles à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies du peuple, la construction de ses maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un terrain élevé, ou un peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend humides ; ceux qui les habitent en sont incommodés ; & s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent & deviennent une nouvelle source de maladies. Le manœuvre robuste ne sent pas d'abord les influences de cette

habitation marécageuſe ; mais elles agiſſent à la longue, & j'en ai vu ſur-tout les mauvais effets les plus ſenſibles ſur les femmes en couche, les enfants, & les convaleſcents. Il ſeroit fort aiſé de remédier à cet inconvénient, en élevant le ſol de la maiſon de quelques pouces au deſſus du niveau par une couche de ſable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choſes ſemblables, & en évitant de bâtir contre un terrain plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police, & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtiſſent à prendre des précautions néceſſaires à cet égard. Une autre attention qui coûteroit encore moins, c'eſt de tourner les maiſons au midi oriental ; c'eſt l'expoſition, toutes choſes d'ailleurs égales, la plus ſalutaire & la plus avantageuſe ; cependant je l'ai vue très-ſouvent négligée ſans qu'on pût aſſigner la moindre raiſon pour ne l'avoir pas choiſie.

Ces conſeils paroîtront peu importants aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le ſont plus qu'on ne penſe ; & tant de cauſes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conſervation.

§. 13. Le payſan boit dans ce pays 1°. de l'eau pure, 2°. du vin, 3°. du vin fait avec des poires ſauvages, ou quelquefois avec des pommes, & 4°. ce qu'il appelle de la piquette, c'eſt-à-dire, une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau eſt la boiſſon générale; il ne boit preſque du vin que quand il eſt employé par le riche, ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne ſont pas en uſage dans tous les quartiers, l'on n'en fait pas toutes les années, elles ne ſe conſervent que quelques mois.

Nos eaux ſont généralement aſſez bonnes; ainſi nous avons peu beſoin de ſecours pour les purifier, & ils ſont généralement connus dans les pays où ils ſont néceſſaires.

Les artifices dangereux ponr bonifier les mauvais vins ne ſont pas encore aſſez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici, & comme les nôtres ne ſont pas nuiſibles en eux-mêmes, ils ſont du mal par la quantité plus que par la qualité.

L'uſage des vins de fruits & des piquettes eſt, comme je l'ai dit, peu conſidérable, & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets : ainſi les boiſſons ne peu-

vent être regardées comme cause de maladies dans ce pays qu'autant qu'on en abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres pays ; & c'est aux médecins qui les habitent à indiquer à leurs compatriotes les préservatifs & les remedes nécessaires.



CHAPITRE II.

Causes qui augmentent les maladies du peuple. Attentions générales.

§. 14. LES causes que j'ai détaillées dans le premier chapitre produisent les maladies, & le mauvais régime, que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbu d'un préjugé, qui coûte toutes les années la vie, dans ce pays seul, à quelques centaines de personnes ; c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur, & que, pour

procurer la ſueur, il faut prendre beaucoup de choſes chaudes, & ſe tenir fort au chaud. C'eſt une double erreur funeſte à la population de l'état; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à ſe faire ſuer au commencement de la maladie, ils ſe tuent. J'ai vu des cas dans leſquels les ſoins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette ſueur avoient procuré la mort du malade, auſſi évidemment que ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet. La ſueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang; elle le laiſſe plus ſec, plus épais, plus enflammé; & comme dans toutes les maladies aigües, excepté un très-petit nombre qui ſont très-rares, il eſt déjà trop épais, elle augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du ſang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de payſan qui ne diſe, quand il a une pleuréſie, ou une inflammation de poitrine, que ſon ſang eſt trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vaſe, il le trouve *noir*, *ſec*, *brûlé*, ce ſont ſes termes; comment le ſens commun ne lui dit-il pas que, bien loin de faire ſortir l'eau d'un tel ſang par les ſueurs, il faut y en ajouter?

§. 15. Mais quand il feroit auffi vrai qu'il eft peu que la fueur eft utile au commencement des maladies, les moyens qu'on emploie pour la procurer n'en feroient pas moins mortels. Le premier, c'eft d'étouffer le malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de foins pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre, où parlà même il eft bientôt extrêmement corrompu, & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux caufes feules font capables de produire, dans un homme fain, la fievre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me fuis fenti faifi, en entrant dans ces chambres, d'une difficulté de refpirer que je diffipois en faifant ouvrir toutes les fenêtres.

Les gens inftruits devroient fe faire un plaifir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occafions qui s'en préfentent, que l'air nous étant plus néceffaire que l'eau ne l'eft au poiffon, dès qu'il ceffe d'être pur, notre fanté fouffre néceffairement, & rien ne le corrompt plus promptement que les vapeurs qui fortent du corps de plufieurs perfonnes renfermées dans une

petite chambre qu'on n'aére point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour ſentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on les découvre un peu, on voit ſur le champ la fievre, l'oppreſſion, l'angoiſſe, les rêveries diminuer.

§. 16. Le ſecond moyen qu'on emploie pour faire ſuer les malades, c'eſt de ne leur donner que des choſes échauffantes, & ſur-tout de la thériaque, du vin, du ſaltranc, (*a*) dont la plupart des herbes ou fleurs ſont dangereuſes dès qu'il y a de la fievre, & du ſafran, qui eſt encore plus nuiſible. Dans toutes les maladies fiévreuſes, il faut rafraîchir & tenir le ventre ouvert : tous ces remedes échauffent & reſſerrent; l'on peut juger quel mauvais effet ils produiſent. Un homme

(*a*) C'eſt cette compſition d'herbes cueillies dans nos montagnes, connues dans l'étranger ſous le nom de vulnéraires de Suiſſe. Un médecin de cette ville, feu M. le docteur B. D'APPLES, a donné ſur ce remede une petite Diſſertation, dans *les nouvelles de la République des lettres* pour le mois de juillet 1712.

bien portant tomberoit infailliblement dans une fievre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de faltranc, que le payſan prend quelquefois, lorſqu'il eſt déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Auſſi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils ſont journaliers, & malheureuſement chacun peut en voir autour de ſoi.

§. 17. L'on me dira peut-être que ſouvent les maladies ſe guériſſent par la ſueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds que la ſueur guérit, il eſt vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fauſſes pleuréſies, quelques autres douleurs de rhumatiſme, quelques fluxions, quelques rhumes; mais c'eſt ſeulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une tranſpiration arrêtée, que la douleur ſe déclare tout de ſuite, & que ſur le champ, avant que la fievre ait épaiſſi & enflammé les humeurs, ou qu'il ſe ſoit formé quelque engorgement, on donne quelques boiſſons chaudes, comme du faltranc & du miel; qui, en rétabliſſant la

transſpiration, enlevent la cauſe du mal. Alors même il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le ſang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la ſueur; & la fleur de ſureau me paroît préférable au faltranc.

La ſueur eſt auſſi utile dans les maladies, quand par une boiſſon abondante on en a détruit les cauſes : elle ſert alors à entraîner avec elle une partie des humeurs maladives, après que les plus groſſieres ont paſſé par les ſelles & par les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le ſang, & qui y eſt devenue ſuperflue. Il eſt à cet époque extrêmement important de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence ; il y auroit ſouvent autant de danger à le faire qu'il y en a à vouloir faire ſuer dans les commencements ; & cette ſueur, ſi on l'arrête, ſe rejetant ſur quelque partie intérieure, produit ſouvent une nouvelle maladie, plus dangereuſe que la premiere. Il faut donc être auſſi attentif à ne pas arrêter imprudemment la ſueur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement ; celle-là eſt preſque toujours utile, celle-ci preſque toujours dange-

reuſe. D'ailleurs, ſi elle étoit néceſſaire, on s'y prendroit très-mal pour la faire venir, puiſque en échauffant ſi fort les malades, on allume une fievre prodigieuſe, on les met en feu, & la peau reſte extrêmement ſeche. L'eau tiede, avec un peu de vinaigre, eſt le meilleur des ſudorifiques.

Si les malades ſuent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un ſoulagement de quelques heures, bientôt ces ſueurs finiſſent, ſans que la réitération des mêmes remedes puiſſe les rappeller. On double les doſes, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoiſſes horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribue ſa mort à ce qu'il n'a pas aſſez ſué, pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop ſué au commencement, & de ce qu'il a pris des remedes ſudorifiques & du vin. Il y a long-temps qu'un habile médecin Suiſſe a averti ſes compatriotes, que le vin leur étoit mortel dans les fievres; quand j'ai réitéré cet avis dans les premieres éditions de cet ouvrage, je craignois que ce ne fût avec auſſi peu de ſuccès; mais une heureuſe expérience m'a appris le contraire, & l'on s'apperçoit tous les jours que le

peuple ſe défait peu à peu des préjugés qui s'oppoſoient le plus puiſſamment à ſa guériſon.

Le payſan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit quand il eſt malade par préférence, & c'eſt un grand mal, parce que le vin rouge empêche les ſelles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente la force des vaiſſeaux & l'épaiſſiſſement du ſang, qui ſont déjà trop conſidérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux par les aliments qu'on leur donne. La maladie affoiblit néceſſairement, & la folle crainte que le malade ne meure de foibleſſe, porte à lui donner des aliments, qui, en augmentant ſa maladie, le tuent par la fievre. Cette crainte eſt abſolument chimérique; jamais la foibleſſe n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être pluſieurs ſemaines à l'eau, & ſont bien plus forts, au bout de ce terme, que ſi on les avoit nourris, parce que, bien loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par là même affoiblit le malade.

§. 19. Dès qu'il y a de la fievre, l'eſtomac ne digere plus que très-imparfaitement; tout ce qu'on avale ſe corrompt, & devient une ſource de pour-

riture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainſi tout ce qu'on prend devient un vrai poiſon, qui détruit les forces, mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces, & tomber dans l'angoiſſe & dans les rêveries, à meſure qu'ils mangent.

§. 20. On leur fait du mal, non-ſeulement par la quantité de la nourriture, mais auſſi par ſa qualité. On leur fait avaler des bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biſcuits, de la viande même, s'il leur reſte la force & le courage de la mâcher; il faut abſolument qu'ils ſuccombent ſous le poids de toutes ces vilenies. Si l'on donne à un homme ſain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il eſt attaqué par des accidents violents, comme s'il avoit pris du poiſon, & c'en eſt réellement; il a des vomiſſements, des angoiſſes, une diarrhée horrible, de la fievre, du délire, des taches pétéchiales, qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces aliments bien conditionnés à un fiévreux, la chaleur & les

matieres corrompues qui ſont déjà dans ſon eſtomac, les ont bientôt pourris, & au bout de quelques heures, ils produiſent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'eſt une vérité établie par le plus grand médecin, il y a plus de deux mille ans, & conſtatée par ſes ſucceſſeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'eſtomac, plus on lui donne d'aliments, plus on l'affoiblit. Ces aliments, gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, ſont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau genre de maladie. Ceux qui ſavent obſerver remarquent conſtamment que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fievre, & il eſt par là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais à un homme qui a beaucoup de fievre ou de matieres corrompues dans l'eſtomac, c'eſt préciſément lui rendre le même ſervice, que ſi on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon gâté.

§. 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut ſoutenir les malades par de la nourriture, eſt encore

trop répandu parmi les perſonnes mêmes que leurs talents & leur éducation devroient ſouſtraire à des erreurs auſſi groſſieres que celles-là. Il ſeroit bien heureux pour le genre humain, & le terme de ſes jours ſeroit en général bien plus long, ſi l'on pouvoit lui perſuader cette vérité ſi bien démontrée en médecine, c'eſt que les ſeules choſes qui puiſſent fortifier un malade ſont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté eſt inconcevable à cet égard : elle eſt un ſecond fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périſſent dans les campagnes, il y en a ſouvent plus des deux tiers qui auroient guéri, ſi, mis ſimplement dans un endroit où ils fuſſent à l'abri des injures de l'air, il euſſent eu de l'eau fraîche en abondance, mais les ſoins mal entendus dont je viens de parler n'en laiſſent réchapper aucun.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer, deſſécher, & nourrir les malades, c'eſt qu'il eſt totalement oppoſé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur dont ils ſe plaignent, la ſéchereſſe de la peau, des levres, de la

langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choſes rafraîchiſſantes, le plaiſir, le bien que leur fait l'air frais, ſont des ſignes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toutes ſortes de moyens. Leur langue ſale, qui prouve que l'eſtomac eſt dans le même état, leur dégoût leurs envies de vomir, leur horreur pour les aliments, & ſur-tout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par deſſus & par deſſous, ſouvent celle de leurs ſelles, prouvent que tout leur intérieur eſt plein de matieres corrompues, qui corrompront tous les aliments qu'on y mettra, & que tout ce qu'il y a à faire, c'eſt de délayer ces matieres par des torrents de boiſſons rafraîchiſſantes, qui les diſpoſent à être évacuées aiſément. Je le redis, & je ſouhaite qu'on y faſſe attention, tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine eſt mauvaiſe, qu'on a de la chaleur & de la fievre, que les ſelles ſont puantes, & les urines rouges, ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout

ce dans quoi l'une ou l'autre de ces chofes entrent, la thériaque, le vin, toutes les chofes chaudes, font de vrais poifons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au public & à quelques médecins; mais les médecins éclairés, les vrais médecins, ceux qui obfervent les effets de chaque chofe, trouveront au contraire, que bien loin d'outrer, j'expofe foiblement leur fentiment, qui eft celui de tous les bons médecins, depuis plus de vingt fiecles, celui que la raifon approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'on a fait pour cela, le mal n'eft pas fini, & les effets des aliments & des remedes échauffants font de lui laiffer le germe de quelque maladie de langueur, qui, fe fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter, par de longues fouffrances (*a*) la mort qu'il défire comme le terme de fes maux.

(*a*) Je dois dire, & je le dis avec bien de plaifir, que depuis la premiere édition de

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'eſt de purger un malade, ou de lui donner l'émétique dès le commencement de la maladie. L'on fait par là des maux infinis. Il y a des cas dans leſquels les évacuants, au commencement du mal, conviennent & ſont néceſſaires (*b*); ces cas ſeront indiqués dans d'autres chapitres : mais tant qu'on ne les connoit pas, il faut établir, comme une regle générale, que ces remedes ſont nuiſibles à cette époque, ce qui eſt vrai le plus ſouvent, & toujours, quand les maladies ſont inflammatoires.

§. 27. L'on eſpere, par leurs ſecours, d'enlever les embarras de l'eſtomac, la cauſe des envies de vomir, de la mauvaiſe bouche, de la ſoif, du mal-aiſe, & de diminuer le levain de la fievre : mais on ſe trompe le plus ſouvent, parce que les cauſes de ces accidents ne ſont point ordinairement de nature à céder,

cet ouvrage, il s'eſt fait des changements conſidérables dans la conduite du peuple malade, il adopte ſucceſſivement la bonne méthode & l'on en voit les heureux effets d'une façon marquée.

(*b*) cette néceſſité eſt ſouvent dans les fievres épidémiques qui ſont preſque toujours beaucoup plus putrides qu'inflammatoires.

à cet époque, à ces évacuations. La ténacité des ordures qui font fur la langue, doit nous faire juger de celles qui tapiffent l'eftomac & les inteftins. On a beau la laver, la gargarifer, la racler, tout eft inutile ; ce n'eft qu'après avoir fait boire le malade pendant plufieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fievre & la vifcofité des humeurs, qu'on peut enlever ce fédiment, qui alors fe détache naturellement peu à peu : le mauvais goût fe diffipe, la langue redevient belle, la foif ceffe. L'hiftoire de l'eftomac eft la même que celle de la langue ; aucun fecours ne peut le nettoyer dans les commencements ; mais en donnant beaucoup de remedes délayants & rafraîchiffants, il fe nettoie lui-même, & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude paffent naturellement & fans purgatifs.

§. 28. Non-feulement on ne fait point de bien par ces remedes, mais on fait un mal très-confidérable, en appliquant des remedes âcres & irritants, qui augmentent la douleur & l'inflammation, qui attirent les humeurs fur ces parties, où il y en a déjà trop, qui n'évacuent point la caufe de la maladie, parce qu'elle n'eft pas prête à être évacuée, qu'elle

n'eſt pas mûre ; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang, qui par-là même reſte plus épais ; qui évacuent la partie utile, & laiſſent la nuiſible.

§. 29. L'émétique ſur-tout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconſidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la ſaignée, & de les avoir délayées par d'abondantes boiſſons, produit les plus grands meaux, des inflammations de l'eſtomac, du poumon, du foie, des ſuffocations, des frénéſies. Les purgatifs occaſionent quelquefois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remedes, dans ces circonſtances, eſt le même que celui du ſel & du poivre, qu'on mettroit ſur une langue ſeche, enflammée & ſale pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a perſonne qui, avec du bon ſens, ne ſoit en état de ſentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre ; & il y auroit de la prudence, pour ceux même qui ne ſentiroient pas la ſolidité de ces avis, à ne pas les braver, & les heurter trop har-

diment. Il s'agit d'un objet important; & dans une matiere qui leur eſt étrangere, ils doivent, ſans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'eſt pas moi que je veux qu'on écoute, ce ſont les plus grands médecins, dont je ne ſuis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger, de s'étouffer, & de boire des choſes chaudes, qui enflamment leur fievre? Quel avantage peut-il nous revenir de nous oppoſer au fatal torrent qui les entraîne? Quelle raiſon peut perſuader que des milliers de gens pleins de génie, de ſavoir, d'expérience, qui paſſent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les ſoigner, & à obſerver tout ce qui leur arrive, ſe font illuſion & ſe trompent ſur l'effet des aliments, du régime, des remedes? Peut-il entrer dans des têtes ſenſées qu'une garde, qui conſeille un bouillon, un œuf, un biſcuit, mérite plus de confiance qu'un médecin qui les défend? Il n'y a rien de plus déſagréable pour celui-ci que d'être obligé de diſputer continuellement pour ces miſeres, & de craindre toujours que des ſoins mortellement officieux ne détruiſent, par des

aliments qui augmentent toutes les causes du mal, l'effet de tous les remedes qu'il emploie pour les combattre, & n'envenimment la plaie à mesure qu'il la panse. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger; c'est l'assassiner par tendresse.



CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire dans les commencements des maladies. Diete des maladies aiguës.

§. 31. J'Ai fait voir les dangers du régime & des principaux remedes qu'on emploie généralement parmi le peuple; je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire, sans aucun risque, dans les commencements des maladies aiguës quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité doivent faire attention à ce chapitre; parce que dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du

régime que quand la maladie en exigera un différent de celui que je détaillerai actuellement, & quand je dirai *qu'il faut mettre un malade au régime*, cela signifiera qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre, & l'on fera tout ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux aliments, à la boisson, aux lavements, excepté quand je prescrirai expressément autre chose, comme d'autres tisannes, ou d'autres lavements.

§. 32. La plupart des maladies, (j'entends toujours aiguës ou fiévreuses), s'annoncent, souvent quelques semaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangements dans la santé; comme un léger engourdissement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de pesanteur d'estomac, plus de facilité à se fatiguer, quelques embarras de tête, un sommeil plus pesant, mais moins tranquille, & qui ne répare pas les forces comme auparavant; moins de gaieté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une disposition au froid, plus de facilité à suer, quelquefois la cessation des sueurs ordinaires. L'on peut, à cette époque, prévenir ou au moins diminuer considérablement les maux les plus fâcheux, par

des attentions aiſées que je réduis à quatre.

1°. Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très-doux.

2°. Se réduire à très-peu ou à point d'aliments ſolides, renoncer ſur-tout entiérement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin.

3°. Boire abondamment, c'eſt-à-dire, au moins un pot & demi ou deux pots par jour (*a*), par petits verres, de demi-heure en demi-heure de la tiſane (N°. 1 ou 2) & même d'eau tiede, ſur chaque pot de laquelle on mettroit un demi-verre de vinaigre. Il n'y a perſonne à qui ce dernier ſecours puiſſe manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre, on boiroit l'eau tiede pure, & l'on mettroit ſur chaque pot quinze ou vingt grains de ſel de cuiſine. Ceux qui auroient du miel feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit auſſi employer avec ſuccès une infuſion de fleurs de ſureau ou de tilleul. Le petit lait,

(*a*) Le pot dont je parle eſt une meſure de liquides, qui contient cinquante-une onces & un quart d'eau.

bien clair, peut également ſervir & eſt très-utile.

4°. Prendre des lavements d'eau tiede, ou celui qui eſt indiqué (N°. 5.) En ſuivant cette méthode, on a ſouvent coupé racine aux maladies les plus graves ; & lorſqu'on ne peut pas les empêcher de paroître, au moins on les rend plus douces, & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureuſement l'on ſuit une méthode très-contraire. Dès qu'on ſent ces dérangements, l'on ſe borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon ; l'on renonce aux jardinages & aux fruits, qui, pris modérément, feroient ſi utiles ; & l'on boit, pour ſe fortifier l'eſtomac & chaſſer les vents, du vin ou quelques liqueurs qui ne fortifient que la fievre, & ne chaſſent que les reſtes de la ſanté. L'on empêche par là toutes les évacuations, l'on ne détrempe point les matieres qui occaſionent la maladie, on ne les rend point propres à être évacuées ; au contraire, elles deviennent plus âcres & plus difficiles à être emmenées ; au lieu que la quantité d'une boiſſon délayante & rafraîchiſſante détrempe & détache toutes les matieres étrangeres, délaye le ſang, & , au bout de quelques jours, tout ce

qu'il y avoit de nuiſible s'évacuent par les ſelles, par les urines, ou par les ſueurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade eſt déjà ſaiſi par ce froid plus ou moins violent, qui précede preſque toutes les maladies, & qui eſt ordinairement accompagné d'un accablement total, & de douleurs dans tout l'extérieur du corps, il faut ou le mettre au lit, s'il ne peut pas reſter debout, ou qu'il ſe tienne tranquillement aſſis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts d'heure un petit verre chaud de la boiſſon (N°. 1 ou 2), ou, ſi elle manque ; de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid, mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir, dès qu'il diminue, afin que, quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que leurs couvertures ordinaires, il ſeroit même à ſouhaiter qu'ils euſſent moins. Les payſans couchent ſur une coitre qui n'eſt qu'un matelas, ou plutôt un gros ſac de plume, & ſous un duvet qui eſt ordinairement d'un poids immenſe, & la chaleur que donne la plume eſt très-fâcheuſe pour les fiévreux : cependant, comme ils y ſont

accoutumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année ; mais pendant les chaleurs, ou toutes les fois que la fievre eſt extrêmement forte, ils doivent coucher ſur la paillaſſe, ils en feront infiniment mieux, & rejeter le duvet, pour ne ſe couvrir que de draps, ou de quelque autre couverture moins dangereuſe que la plume. L'on ne peut croire, que quand on a été témoin, comme moi, combien on ſoulage le malade en lui ôtant ſon duvet. Le mal prend ſur le champ une nouvelle face.

§. 36. Dès que la chaleur eſt venue, & que la fievre eſt bien déclarée, l'on doit pourvoir au régime du malade.

1°. Il faut avoir ſoin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop, qu'il y ait le moins de monde, & qu'on y faſſe le moins de bruit poſſible, que perſonne ne parle au malade ſans néceſſité. Il n'y a rien qui augmente plus la fievre & faſſe plus rêver, que trop de perſonnes dans la chambre & ſur-tout auprès du lit, elles gâtent l'air, elles en empêchent le renouvellement, & la variété des objets occupe le cerveau. Il faut, quand le malade a été à la ſelle ou qu'il a uriné, emporter ces excré-

ments le plutôt poſſible. Il faut néceſſairement ouvrir les fenêtres ſoir & matin, au moins un quart-d'heure chaque fois, & ouvrir en même temps une porte, afin que l'air ſe renouvelle. Mais comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air ſur le malade, on tirera, dans le même temps, les rideaux de ſon lit, & s'il n'en avoit point, on en fait dans le moment, en mettant autour de lui des chaiſes, avec quelques habits qui le garantiſſent; en été il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit. Il eſt auſſi très-utile de brûler un peu de vinaigre ſur une pelle chaude; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre eſt brûlant, & que le malade en eſt fort incommodé, on peut arroſer de temps en temps le plancher, & mettre dans la chambre quelques groſſes branches de ſaule ou de frêne, qui trempent dans des ſeaux d'eau.

§. 37. 2°. Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de ſolide; mais on peut lui préparer, par-tout & en tous temps, la nourriture ſuivante, qui eſt une des plus ſaines, & ſans contredit la plus ſimple. Prenez une demi-livre de pain, la groſſeur

d'une noisette de beure, ou même point, & un pot d'eau ; faites cuire le tout jusqu'à ce que le pain soit presque entiérement défait ; on le passe, & l'on en donne une demi-quarette au malade de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement si la fievre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus, de l'orge, des pois, de l'abermel, du ris, peuvent en prendre, cuits de la même façon, avec quelques grains de sel.

§. 38. L'on peut aussi leur permettre, au lieu de ces especes de soupes, des fruits d'été cruds, & en hiver, des pommes cuites, ou des prunes & des cerises seches & cuites. Les gens instruits ne seront pas surpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës, ils en voient les succès tous les jours ; ce conseil ne révoltera que ceux qui sont encore trop imbus des anciens préjugés ; mais, en réfléchissant, ils sentiront que ces fruits qui désalterent, rafraîchissent, abattent la fievre, corrigent la bile corrompue & échauffée, entretiennent la liberté du ventre & font couler les urines, sont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Aussi ils les désirent ardemment ; & j'en ai vu plusieurs qui ne s'étoient guéris qu'en mangeant en cachete une grande

quantité de ces fruits qu'ils désiroient avec passion, & qu'on leur refusoit. Ceux qui ne sentiront pas ces raisons peuvent au moins hazarder un essai sur ma parole ; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette espece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner dans toutes les fievres continues, des cerises, des griottes, des fraises, des raisins de mars, des framboises, des mûres ; mais il faut que tous ces fruits soient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires extrêmement aqueuses, telle que le doyenné, les différentes especes de beuré, le saint-germain, la virgouleuse, la sucré-vert, la royale d'été, qu'on peut employer ; on peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau. J'ai vu cette derniere boisson désaltérer un malade mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'est de n'en pas prendre de grosses quantités à la fois, sans quoi l'estomac seroit surchargé, & le malade souffriroit, mais si l'on en prend souvent & peu, il n'y a rien de plus salutaire. Ceux

que leur ſituation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec ſuccès ; il faut rejeter l'écorce qui échauffe.

§. 39. 3°. L'on doit faire uſage d'une boiſſon qui déſaltere, abatte la fievre, délaye, relâche, & aide les évacuations par les ſelles, les urines & la tranſpiration. Toutes celles dont j'ai parlé dans les chapitres précédents réuniſſent toutes ces qualités. L'on peut auſſi mettre un verre ou un verre & demi du jus des fruits dont je viens de parler, dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour, ſouvent & peu à la fois ; on peut les régler à deux onces ou deux onces & demie, ce qui fait une taſſe médiocre de liquide tous les quarts d'heures, à moins qu'ils ne dorment : il convient aſſez ordinairement que la boiſſon ait perdu le grand froid : dans quelques cas la boiſſon froide eſt cependant à préférer, & ſouvent on peut conſulter là-deſſus le goût du malade. Au milieu d'une ſueur ou de crachats critiques, une boiſſon trop froide pourroit nuire en les ſupprimant. Dans les maladies véritablement inflammatoires les boiſſons tiedes

détrempent & détendent davantage ; dans les maladies putrides les boiſſons froides ſont ſouvent plus utiles.

§. 41. 4°. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, ſi les urines ne ſont pas abondantes ou ſi elles ſont rouges, ſi le malade rêve, ſi la fievre eſt forte, les maux de tête & de reins conſidérables, le ventre endolori, les envies de vomir fréquentes, il faut donner un lavement (N°. 5), au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remede, il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fiévreuſes, ſur-tout dans le cas que je viens d'indiquer, & un lavement ſoulage ordinairement plus que ſi on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. L'uſage des lavements, dans les différentes maladies, ſera déterminé en parlant de chacune, mais il ne faut jamais les donner quand le malade a une ſueur qui le ſoulage.

§. 42. 5°. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il ſe tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut, mais au moins une demi-heure. Cela diminue la fievre, le mal de tête & les rêveries. Il faut éviter de lever le malade, pendant qu'il auroit une ſueur de nature à le ſoulager ;

mais

mais ces ſueurs ne viennent jamais que ſur la fin des maladies, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6°. On lui raccommodera ſon lit tous les jours, pendant qu'il ſera levé; & l'on changera les linges, tant du lit que du malade, tous les deux jours ſi on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui eſt très-dangereuſe. On craint de ſortir le malade du lit, on le laiſſe dans des linges infects, chargés de corruption, & qui, par là, non-ſeulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractere de malignité. Je le réitere; rien n'entretient la fievre & les rêveries, comme de ne point ſortir du lit, & de ne point changer de linge; & j'ai fait ceſſer, par ce double moyen, ſans aucun autre ſecours, des rêveries qui duroient depuis douze jours ſans interruption. L'on dit que le malade eſt trop foible, mais c'eſt une mauvaiſe raiſon; il faut qu'un malade ſoit preſque mourant, pour ne pas ſoutenir cette opération, qui, lors même qu'elle l'affoiblit pour le moment, augmente ſes forces réelles, & diminue ſes maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du

ſéjour hors du lit, c'eſt que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelquefois qui n'urinent point du tout, ſi on ne les ſort pas du lit.

Il y a un très-grand nombre de maladies aiguës, que ce ſeul régime guérit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remedes ſont le plus ſouvent inutiles. Il ſeroit à ſouhaiter que le peuple ſût que l'on ne peut pas bruſquer les maladies, qu'elles doivent avoir un certain cours, & que l'uſage des remedes violents, qu'il aime à employer, peut bien les abréger en le tuant, mais ne guérit jamais plus vîte, & au contraire rend la maladie plus fâcheuſe, plus longue, plus opiniâtre, & laiſſe ſouvent des ſuites qui le font languir toute ſa vie.

§. 44. Ce n'eſt pas aſſez de bien conduire la maladie, il faut encore ſoigner la convaleſcence, qui eſt toujours un état de foibleſſe, & par là même de langueur.

Le même préjugé qui tue les malades en les forçant à manger pendant que la maladie eſt dans ſa force, s'étend ſur la convaleſcence, & la rend fâcheuſe & longue, ou produit des

rechûtes quelquefois mortelles, souvent des maux chroniques.

A mesure que la fievre diminue, on peut insensiblement augmenter la quantité de la nourritute; mais tant qu'il en reste il convient de s'en tenir aux aliments que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie, on peut passer à des aliments différents, & prendre un peu de viande blanche, moyennant qu'elle soit tendre, du poisson, un peu de bouillon, quelques œufs très-peu cuits, du vin trempé. Le paysan à qui sa situation ne permet ni les poulets, ni le poisson, & dont l'estomac est d'ailleurs bien plus fort, peut prendre du bœuf & du mouton. Ces aliments qui sont utiles, & servent à réparer les forces, quand on en use modérément, retardent la guérison, dès qu'on en prend un peu trop; parce que l'estomac, étant extrêmement affoibli par la maladie & par les remedes, n'est capable que d'une très-petite digestion; & si on lui donne au delà de ses forces, tout ce qu'on prend ne se digere point, mais se corrompt. Il survient de fréquents retours de fievre, un abattement continuel, des maux de tête, un assoupissement sans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquié-

tude, de la mauvaiſe humeur, des vomiſſements, des diarrhées, des obſtructions, quelquefois une fievre lente, & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux en ſe contentant de très-peu d'aliments; & ſi l'on veut fortifier un convaleſcent, il faut le tenir à une diete légere. Ce n'eſt pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'eſt que ce que l'on digere. Le convaleſcent qui avale peu le digere, & ſe fortifie; celui qui avale beaucoup ne le digere pas, & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu. Les convaleſcents ont ordinairement beaucoup d'appétit dans un temps où les forces de leur eſtomac, détruites par la maladie, le régime & les remedes, ne ſont point encore rétablies; s'ils ſe livrent à cet appétit, la quantité des aliments ſurpaſſe les forces digeſtives, l'équilibre ſe dérange, & la ſanté, au lieu d'augmenter, va en diminuant.

§. 45. On peut réduire au petit nombre de regles ſuivantes ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver pour terminer parfaitement les maladies aiguës, & empêcher qu'elles ne laiſſent quelques vices dans la ſanté.

1. Que les convaleſcents, comme les

malades, prennent très-peu à la fois, & fréquemment.

2. Qu'ils ne prennent jamais qu'une ſorte d'aliment dans un repas, & qu'ils n'ent changent pas trop ſouvent.

3. Qu'ils mâchent, avec beaucoup de ſoin, tout ce qu'ils prennent de ſolide.

4. Qu'ils diminuent la quantité de la boiſſon. La meilleure, pour le général, eſt de l'eau, avec un quart ou un tiers de vieux vin blanc.

Une trop grande quantité de boiſſon, à cette époque, empêche l'eſtomac de reprendre ſes forces, nuit à la digeſtion, entretient la foibleſſe, augmente le penchant à l'enflure des jambes, quelquefois même occaſione une fievre lente, & jette le malade dans une langueur.

5. Qu'ils ſe promenent le plus ſouvent qu'ils pourront à pied, en voiture, en char, à cheval. Ce dernier exercice eſt le plus ſalutaire de tous, & les trois quarts des laboureurs, qui ſont à même, dans ce pays, de ſe procurer cet avantage ſans qu'il leur en coûte rien, ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire uſage doivent monter avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais après. L'exercice pris avant le repas fortifie les organes de

la digeſtion, qui enſuite ſe fait mieux; ſi on le prend après, il la trouble.

6. Comme ordinairement ils ſont moins bien le ſoir, il faut qu'à ces heures ils prennent très-peu d'aliments; leur ſommeil en ſera plus tranquille, & les réparera mieux.

7. Ils ne doivent reſter au lit que ſept ou huit heures.

8. L'enflure des jambes, qui ſurvient preſqu'à tous, n'eſt pas dangereuſe, & ſe diſſipe d'elle-même, quand ils ſont ſobres, & qu'ils prennent du mouvement. On peut la diſſiper un peu plus vîte en faiſant frotter tous les matins les jambes avec une flanelle ou toute autre étoffe de laine.

9. Il n'eſt pas néceſſaire qu'ils aillent tous les jours du ventre; mais il ne faut pas qu'ils ſoient reſſerrés plus de deux ou trois jours; & ſi cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troiſieme jour, & même plutôt, ſi l'on voyoit que la conſtipation leur occaſionât de la chaleur, des gonflements, de l'inquiétude, des maux de tête.

Il y a ſouvent des convaleſcents qu'on eſt obligé de purger une ou deux fois, pour prévenir le danger des amas qui ſe forment aiſément quand on mange

beaucoup, & que les organes de la digeſtion n'ont pas encore repris toutes leurs forces. On peut le faire avec une once de ſel de ſedlitz, & un quart d'once de ſéné.

10. S'il leur reſte beaucoup de foibleſſe, ſi l'eſtomac eſt dérangé, s'ils ont de temps en temps un peu de fievre, ils prendront trois priſes par jour du remede N°. 14, qui rétablit les digeſtions, rappelle les forces, & chaſſe la fievre.

11. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt leur travail. Cette mauvaiſe coutume empêche journellement pluſieurs payſans de ſe remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces. Pour n'avoir pas ſu ſe reposer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais auſſi robuſtes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant; & ce travail précoce leur fera perdre dans la ſuite, chaque ſemaine de leur vie, plus de temps qu'ils n'en ont gagné une ſeule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vignerons, des manœuvres languiſſants; preſque tous datent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie aiguë, qui, par le manque de ménagement dans la convaleſcence, n'a pas été bien guérie. Un repos de ſept ou huit

jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités ; mais c'eſt ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne ſait calculer que pour le jour, & n'étend point ſes vues au lendemain ; il ne ſait faire aucun ſacrifice à l'avenir ; il en faut cependant pour ſe le rendre favorable.



CHAPITRE IV.

Inflammation de poitrine.

§. 46. L'INFLAMMATION de poitrine, ou péripneumonie, ou fluxion de poitrine, eſt une inflammation du poumon, & plus ordinairement d'un ſeul de ſes côtés.

Les ſignes qui la font connoître ſont un friſſon plus ou moins long, pendant lequel le malade eſt quelquefois fort inquiet & angoiſſé ; ſymptôme eſſentiel, & qui m'a ſervi plus d'une fois à diſtinguer cette maladie, à coup ſûr, dès ſon premier moment ; la chaleur qui ſuit le friſſon, & qui pendant quelques heures,

eſt ſouvent mêlée de retours de froid ; le pouls eſt vîte ; aſſez fort, médiocrement plein ; dur & réglé, quand le mal n'eſt pas violent ; petit, mol, irrégulier, quand la maladie eſt très-grave ; un ſentiment légérement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine ; quelquefois, une eſpece de ſerrement ſur le cœur ; d'autres fois, des douleurs dans tout le corps, ſur-tout le long des reins ; de l'oppreſſion, au moins le plus ſouvent, car quelquefois il y en a peu ; la néceſſité d'être preſque toujours couché ſur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement ſur les côtés ; une toux quelquefois ſeche, & alors elle eſt plus douloureuſe ; d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de ſang ; ſouvent le ſang pur ; une douleur ou au moins une peſanteur de tête ; ſouvent des rêveries, preſque toujours le viſage rouge ; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui eſt d'un fâcheux préſage ; les levres, la langue, le palais, la peau deſſéchées, l'haleine chaude, les urines peu abondantes & rouges dans les commencements ; plus abondantes, moins rouges, & dépoſant beaucoup de ſédiment dans la ſuite ; fréquemment de l'altération ;

quelquefois des envies de vomir dans le commencement, qui, en impoſant à gens peu inſtruits, ont ſouvent porté à donner un émétique qui eſt mortel, ſurtout à cette époque; une chaleur univerſelle, un redoublement preſque tous les ſoirs, pendant lequel la toux eſt plus aigre, & les crachats moins abondants. Les meilleurs crachats ſont ceux qui ne ſont ni trop liquides, ni trop durs, mais d'une conſiſtance médiocre, reſſemblant à ce qu'on crache ſur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, & mêlés d'un peu de ſang, qui diminue peu à peu, & diſparoît ordinairement avant le ſeptieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artere, & occaſione au malade une ſuffocation & un ſentiment douloureux quand il avale, qui lui perſuade qu'il y a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal eſt très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut reſpirer qu'aſſis; le pouls devient très-petit & très-vîte; le viſage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarent, le malade a une angoiſſe inexprimable, il s'agite continuellement dans ſon lit: quelquefois un bras eſt dans une eſpece de paralyſie, les rêveries ne le quittent point; il ne peut ni veiller

ni dormir ; la peau de la poitrine & du cou ſe couvrent quelquefois, ſurtout quand l'air eſt étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides, plus ou moins conſidérables, qu'on doit appeller taches pétéchiales, & qu'on appelle mal-à-propos dans ce pays le pourpre ; les forces s'épuiſent, la difficulté de reſpirer augmente d'un moment à l'autre ; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt d'une mort affreuſe, & aſſez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffants qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'uſage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point que le cœur ſe fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, ſi le froid dure pluſieurs heures, & s'il eſt ſuivi d'une chaleur brûlante, ſi le cerveau s'embarraſſe dès le commencement, ſi le malade a une petite diarrhée avec téneſme, s'il craint le lit, s'il ſue trop, ou s'il a la peau extrêmement aride, ſi ſon caractere paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie eſt très-dangereuſe.

§. 49. Il faut d'abord mettre le ma-

lade au régime, & avoir ſoin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boiſſon doit être la tiſane d'orge N°. 2, ou le lait d'amandes N°. 4, ou celle N°. 7. Les jus d'herbes qui entrent dans cette derniere ſont un excellent remede dans ce cas, parce qu'ils fondent puiſſamment ce ſang épais, qui forme l'inflammation.

Pendant que la fievre eſt extrêmement violente, que le malade ne crache pas ſuffiſamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le ſang pur, il faut donner le lavement N°. 5, trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remede principal, c'eſt la ſaignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de ſang, & même ſi le malade eſt jeune & robuſte quatorze ou ſeize. Cette forte ſaignée ſoulage plus que ſi l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite (§. 46), cette ſaignée ſoulage conſidérablement le malade pendant quelques heures, mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la ſaignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de

ſang. Souvent cela ſuffit. Mais ſi au bout de huit ou dix heures, la maladie paroiſſoit ſe ranimer, il faudroit réitérer une troiſieme fois, une quatrieme, & même plus ſouvent. Mais en employant les autres ſecours néceſſaires, j'ai rarement eu beſoin de plus de trois ſaignées, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

S'il y a pluſieurs jours que la maladie dure, quand on commence à la traiter, & ſi la fievre eſt encore forte, la reſpiration difficile, ſi le malade ne crache pas, ou s'il crache trop de ſang, il faut, ſans s'embarraſſer du jour, faire une ſaignée, fût-ce le dixieme.

§. 51. Le ſang, dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, eſt extrêmement épais; & preſque d'abord qu'on l'a tiré, il ſe forme au deſſus, cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croûte pleuritique*. L'on regarde comme un bien, lorſque dans chaque ſaignée elle devient moins dure & moins épaiſſe que dans la précédente; ce qui eſt généralement vrai, ſi en même temps le malade ſe trouve mieux; mais ſi l'on ne faiſoit attention qu'au ſang ſeul, on ſe tromperoit ſouvent. Il arrive même que

dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croûte ne se forme point ; ce qu'on regarde comme un signe très-dangereux. Il y a d'ailleurs, à cet égard, plusieurs bizarreries, qui dépendent des plus petites circonstances ; ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croûte, pour régler les saignées ; & en général, il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§. 47.) non-seulement la saignée ne le soulage point ; mais quelquefois même elle nuit, par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général, dans ce cas, tous les remedes sont inutiles ; & c'est toujours une très-mauvaise marque, dans cette maladie, quand la saignée ne soulage pas, ou quand il y a des circonstances qui obligent à la ménager & la font craindre.

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes, une demi-heure, dans un bain d'eau tiede, en enveloppant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§. 54. De deux en deux heures, il prendra une tasse de la potion N°. 8, qui

facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppreſſion eſt conſidérable, & la toux ſeche, l'on fait reſpirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons, ou en mettant ſous le viſage du malade, qui doit être aſſis, un vaſe rempli de cette eau chaude, & en enveloppant la tête du malade & le vaſe avec un linge qui retient la vapeur; ou en lui tenant devant la bouche une éponge trempée dans la même liqueur bouillante. La ſeconde méthode eſt moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal eſt très-preſſant, on emploie, au lieu d'eau, le vinaigre pur: & ſouvent cette vapeur a ſauvé des malades qui paroiſſoient au bord du tombeau, mais il faut qu'elle ſoit continuée pendant pluſieurs heures.

§. 56. L'on applique auſſi avec ſuccès, ſur la gorge & ſur la poitrine, les remedes N°. *9*.

§. 57. Quand la fievre eſt extrêmement forte, il faut donner, toutes les heures, une cuillerée de la potion N°. 10, mais ſans que cela faſſe rien diminuer de la quantité des autres boiſſons, qu'on

peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler. On éloigne ces doſes à meſure que la fievre baiſſe, & on les ſupprime tout-à-fait quand la fievre n'eſt plus trop forte.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reſte dans le même état, il faut continuer les mêmes ſecours; mais ſi le troiſieme (ce qui eſt rare,) le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, ſi les redoublements ſont moins violents, la toux moins forte, les crachats moins ſanglants, la reſpiration plus aiſée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins ſeche, les urines moins rouges & plus abondantes, il ſuffit alors de ſe tenir au régime, & de prendre un lavement tous les ſoirs: ſouvent le redoublement du quatrieme jour eſt le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de ſe diſſiper par les crachats, & ſouvent par les urines, qui le ſeptieme, ou le neuvieme, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à dépoſer un ſédiment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Enſuite il ſurvient des ſueurs qui ſont alors auſſi favorables qu'elles étoient nuiſibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroiſſent, il ſurvient quelquefois différents accidents très-effrayants, comme de l'angoiſſe, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppreſſion, des mouvements convulſifs, (c'eſt ce qu'on appelle l'état critique) mais ils ne ſont pas dangereux, moyennant qu'on ne ſe conduiſe point mal. Ces accidents dépendent de l'humeur purulente, qui ſe déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, juſqu'à ce que l'évacuation ait commencé, alors tous les accidents finiſſent, & ordinairement le ſommeil revient. Mais je ne puis trop inſiſter ſur la néceſſité de la prudence dans ces circonſtances. Quelquefois c'eſt la foibleſſe, d'autres fois les convulſions, ou quelqu'autre accident, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la ſottiſe d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidents, comme des cordiaux ſpiritueux, de la thériaque, des confections, du caſtor, de la rue, l'on trouble la nature dans ſes opérations, la criſe ne ſe fait point, la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les ſelles, ou par les urines, ou par les ſueurs, ne s'évacue point, mais elle ſe dépoſe ſur quelque partie interne ou ex-

terne. Si c'eſt ſur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il ſe forme une nouvelle maladie plus fâcheuſe, & moins guériſſable que la premiere. Si c'eſt ſur l'extérieur du corps, le malheur eſt moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre ſur cette partie des cataplaſmes émollients, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidents, il faut, quand les ſymptômes effrayants dont j'ai parlé ſurviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient N°. 5, & appliquer de deux en deux heures une flanelle trempée dans l'eau tiede, qui couvre tout le ventre & faſſe preſque tout le tour du corps derriere les reins. L'on peut auſſi augmenter un peu la quantité de la boiſſon, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure; mais comme il importe cependant de ſoutenir les forces du malade, s'il paroît réellement foible, on peut donner de temps en temps une cuillerée de vin blanc avec autant de ſirop de capilaire; pour les gens riches il faut préférer un vin muſcat de France.

§. 62. Je n'ai point parlé d'éméti-

ques, ni de purgatifs, parce qu'ils ſont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remedes propres à faire dormir, ſont auſſi généralement mauvais: il y a quelques cas cependant dans leſquels ils peuvent être utiles, mais ces cas ſont ſi difficiles à connoître, qu'on ne doit jamais ſe permettre ces remedes, quand on n'a pas un médecin. J'ai vu pluſieurs malades qu'ils ont jetés, pris mal-à-propos, dans une éthiſie incurable. Lorſque tout eſt bien allé, ordinairement le malade eſt très-bien le quatorzieme jour, & alors on peut, s'il a appétit, le mettre au régime des convaleſcents. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaiſe, la tête peſante, on doit le purger avec la potion N°. 11.

§. 62. Il ſurvient quelquefois des ſaignements de nez, même après pluſieurs ſaignées, qui ſont très-favorables, & ſoulagent ordinairement beaucoup plus que les ſaignées. On doit s'attendre à ces ſaignements, lorſqu'après les ſaignées le malade eſt mieux à pluſieurs égards, & qu'il lui reſte cependant encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui ſeroit très-dangereux; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois,

mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée légérement douloureuse des matieres bilieuses.

§. 64. Si les crachats se suppriment tout-à-coup, sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord, & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été beaucoup saigné, s'il y avoit encore du sang dans les crachats, si le pouls est fort ou dur, il faut sur le champ saigner au bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tisane N°. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées, au lieu de la saignée, il faut appliquer de forts vésicatoires, & faire boire beaucoup de la tisanne N°. 12.

Les vésicatoires sont souvent très-utiles dans l'inflammation de poitrine & dans la pleurésie; ils facilitent la transpiration & les crachats, ils diminuent l'engorgement, soulagent la douleur, soutiennent les forces, moderent la fréquence du pouls, mais pour cela il ne faut les appliquer que quand des saignées suffisantes ont diminué la plénitude des vaisseaux & la disposition inflammatoire du sang; si on les met plus vîte, ils augmentent le

mal, plutôt que de le diminuer, parce qu'en augmentant trop l'action des vaisseaux ils augmentent l'inflammation, & la même observation a lieu dans toutes les maladies inflammatoires.

Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats sont, 1°. un refroidissement subit; 2°. l'air trop chaud; 3°. les remedes échauffants; 4°. les sueurs trop abondantes; 5°. un purgatif pris mal-à-propos; 6°. quelque passion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment, ou assez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand au contraire on a si fort affoibli le malade par trop de saignées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration, ne sont pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres causes, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive, dans le poumon, ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se résout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poumon; si l'inflammation ne se dissipe

pas, elle ſe change en abcès, qu'on appelle *vomique* ; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reſte ſouvent long-temps renfermé dans ſon ſac, ſans que ce ſac ſe crêve, & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poumon, & qu'elle s'étendît juſqu'à ſa ſurface, c'eſt-à-dire, près des côtes, le ſac crêve à l'extérieur du poumon, & le pus ſe répand dans la cavité de la poitrine, entre le poumon, les côtes, le diaphragme, (c'eſt cette membrane qui ſépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation eſt plus profonde, alors l'abcès ſe crêve dans l'intérieur même du poumon. Si l'ouverture eſt petite de façon qu'il ne puiſſe ſortir que peu de pus à la fois, ſi la quantité totale du pus n'eſt pas conſidérable, ſi le malade eſt encore fort, il crache ce pus & ſe trouve ſoulagé. Mais ſi la vomique eſt conſidérable, ou ſi l'ouverture eſt grande & qu'il ſe répande une grande quantité de pus à la fois, ou ſi le malade eſt très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorſqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir, en portant une cuillerée de ſoupe

à ſa bouche ; un autre en ſe mouchant. Il n'y avoit aucun ſymptôme, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus ſort ordinairement par la bouche après la mort, & les cadavres ſont très-promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé ; *ouverte*, celle qui eſt rompue. Il eſt important de traiter exactement cette matiere, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, ſans qu'on ſoupçonne même de quoi ils meurent ; & elles ſont ſouvent produites, parce qu'on a négligé la ſaignée dans le commencement des inflammations de poitrine. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un régent ou maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte, très-conſidérable dans le poumon gauche, qui étoit la ſuite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencements. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures, & il mourut en effet dans la nuit, après des angoiſſes inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva ; il ſortit beaucoup de pus de ſa bouche après ſa mort.

§. 68. On ne peut ni voir, ni tou-

cher ce qu'il y a dans la poitrine ; c'eſt ce qui fait que ſouvent on n'a pas connu les vomiques. Les ſignes ſuivants font préſumer qu'elles ſe forment. Les évacuations, qui ſont néceſſaires pour la guériſon, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'eſt pas guéri, ni même conſidérablement ſoulagé, mais au contraire la fievre continue d'être aſſez forte, avec un pouls toujours vîte, ordinairement mou & foible, quelquefois cependant aſſez dur, ſouvent ondoyant ; la reſpiration eſt encore gênée, avec de petits friſſons de temps en temps, un redoublement de fievre le ſoir, les joues rouges, les levres ſeches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes ſymptômes annonce que le pus eſt tout formé ; la toux alors devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture, il ne peut ſe coucher que du côté malade, ſouvent il ne peut point ſe coucher du tout, mais il eſt obligé d'être tout le jour aſſis, quelquefois même ſans oſer s'appuyer ſur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppreſſion ; il ne peut point dormir, il a une fievre continue & ſouvent des intermittentes dans le pouls.

Non-ſeulement

Non-ſeulement la fievre augmente tous les ſoirs, mais la plus petite doſe d'aliments, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légere agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop ſalé, augmentent dans le moment la vîteſſe du pouls. Le malade eſt inquiet, il a des moments d'angoiſſes terribles, accompagnées & ſuivies de ſueurs ſur la poitrine, & ſur-tout au viſage. Il ſue pendant la nuit, ſes urines ſont rougeâtres, quelquefois écumeuſes, d'autres fois huileuſes. Il lui monte tout-à-coup des feux au viſage; preſque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche, les uns de vieux fromage, les autres d'œufs pourris, des troiſiemes de viande corrompue; ils maigriſſent conſidérablement. Il y en a que rien ne déſaltere; ils ont la bouche & la langue ſeche, la voix foible & rauque, les yeux caves, ſouvent quelque choſe d'un peu égaré dans la vue, ils ont un dégoût général, & s'ils déſirent certains aliments, avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre; les forces ſe perdent.

Outre ces ſymptômes, l'on remarque quelquefois ſur la poitrine, du côté malade, une très-légere enflûre, & un

changement de couleur preſque inſenſible. Si la vomique eſt placée tout-à-fait au bas du poumon, dans la partie intérieure, c'eſt-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut ſentir, dans quelques ſujets, du gonflement, en preſſant le creux de l'eſtomac, ſur-tout lorſque le malade touſſe. Enfin, ſuivant les obſervations d'un médecin Allemand, ſi l'on frappe avec la main ſur la poitrine, couverte d'une ſimple chemiſe, elle rend, du côté où eſt la vomique, un ſon ſourd, comme ſi l'on frappoit ſur un morceau de chair; au lieu qu'en frappant ſur l'autre côté, elle rend un ſon ſonore, comme ſi l'on frappoit ſur une caiſſe. Mais je doute encore que cette obſervation ſoit généralement vraie, & il ſeroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend pas un ſon ſourd.

§. 69. Quand une vomique eſt formée, tant qu'elle ne ſe vuide pas, tous les accidents que j'ai détaillés augmentent & la vomique s'étend; tout le côté du poumon malade devient quelquefois un ſac de pus; le côté ſain eſt comprimé; le malade meur ſuffoqué après des angoiſſes terribles, avec le poumon plein de pus, ſans en avoir jamais craché.

Il eſt important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on eſt ſûr qu'elle exiſte ; & comme il vaut mieux qu'elle ſe rompe dans le poumon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raiſons que je détaillerai plus bas, il faut faire en ſorte que cette rupture ſe faſſe intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela ſont, 1°. de faire reſpirer très-ſouvent au malade la vapeur d'eau chaude (*a*) 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du ſac de l'abcès où l'on ſouhaite que la rupture ſe faſſe, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tiſanne d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par là on tient l'eſtomac toujours plein, & la réſiſtance au poumon étant conſidérable de ce côté, les matieres ſe portent naturellement du côté de la tranchée-artere, qui eſt le conduit par lequel l'air extérieur eſt porté au poumon, parce

(*a*) Si les malades ſont déjà très-foibles & ont une grande diſpoſition aux ſueurs, ce remede les fatigue trop pour l'employer auſſi ſouvent que je le fais pour d'aurres.

qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux; ce qui est un bien. 3°. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfants en font par-tout avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi bien que le suivant. 5°. On lui fait prendre, de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent quelquefois tout-à-coup cette rupture.

§. 71. J'ai vu, il y a quelques années, une servante de campagne, qui, après une inflammation de poitrine, restoit languissante, sans qu'on soupçonnât son mal; s'étant mise sur un char qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre, elle s'évanouit, & au même instant, rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'est alors que je fus instruit de son mal,

avoir mangé, ni à l'heure du redoublement du soir. Ce seroit se tromper que de croire qu'il suffit de montrer à cheval pour se guérir. Les spécifiques les plus décidés, comme le mercure & le kina ne sont utiles, dans les maux mêmes dont ils sont les remedes, qu'autant qu'ils sont sagement dirigés ; il en est ainsi de l'exercice du cheval dans cette maladie, qui d'ailleurs est souvent au dessus de la portée des meilleurs remedes.

§. 76. Les influences de l'air sont plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre ; ainsi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très-souvent, la parfumer de temps en temps, mais très-légérement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la saison le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal sain, il y a peu d'espoir de guérir, à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui se sont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoique ce soit que du petit lait de beurre (de la battue) ; les autres, des melons & des concombres ;

des troisiemes, des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre; il n'y a que les médecins fort éclairés qui puissent profiter de ces observations singulieres & les faire tourner au profit de leur malade, & à l'avancement de la médecine.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle, de deux ou même de trois jours l'un; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavements, ils pourroient occasioner une diarrhée, qui seroit très-à craindre.

§. 79 Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu à peu. Si la suppuration continue à être abondante, si le pus paroît moins beau, si la fievre revient tous les soirs, il est à craindre que la plaie, au lieu de se cicatriser, ne dégénere en ulcere, ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'éthisie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede, dans ce cas, que la continuation des mêmes, & sur-tout le mouvement modéré du cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums

d'eau chaude, avec les herbes vulnéraires, & un peu d'huile de térébenthine N°. 15. Je les ai vu réussir, mais le plus sûr est de consulter un médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication qui mette obstacle à la guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remede N°. 16 dans un verre de lait d'amandes ou de tisanne d'orge.

§. 81. Les mêmes causes, qui suppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; & alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fievre, la foiblesse. Il faut remédier sur le champ à cet état par les parfums d'eau chaude, une cuillerée de la potion N°. 8, toutes les heures une grande quantité de tisane N°. 12, & même de l'exercice, si la violence de la fievre, la grande foiblesse ou l'oppression n'y mettent point d'obstacle. Dès que l'expectoration revient, la fievre & les autres accidents cessent. J'ai vu cette suppression, chez des sujets robustes, occasioner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une saignée, après laquelle le crachement reparoît d'abord.

§. 82. Il arrive ſouvent que la vomique ſe nettoie entiérement, les crachats tariſſent preſque tout-à fait, le malade eſt bien, il ſe croit guéri, mais bientôt le mal-aiſe, l'oppreſſion, la toux, la fievre recommencent, parce que la vomique ſe remplit de nouveau, elle ſe vuide, le malade crache pendant quelques jours, & ſe remet. Au bout de quelque temps la même ſcene reparoît, & cette alternative de bien & de mal dure ſouvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu quand la vomique ſe nettoie peu à peu, & que ſes parois ſe rapprochent ſans ſe cicatriſer, alors il ſuinte inſenſiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en eſt point incommodé, mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il eſt mal, juſqu'à ce que l'évacuation ſoit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une aſſez bonne ſanté. On peut le regarder comme une eſpece de cautere intérieur qui ſe nettoie de lui-même de temps en temps, chez les uns ſouvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre aſſez long-temps. Quand il a duré un certain temps, il eſt incurable. Dans les commencements il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'uſage du remede N°. 14.

& de ce qui lui étoit arrivé ; elle guérit très-bien.

Un officier de ce pays, servant en Piémont, languissoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour essayer de se remettre, sans l'espérer beaucoup. En entrant au pays par la route de St. Bernard, étant obligé de faire quelques pas à pied dans les montagnes, il fit une chûte, resta évanoui pendant plus d'un quart-d'heure, rendit une grande quantité de pus, & se trouva dans le moment même extrêmement soulagé. Je lui ordonnai un régime & des remedes, il se rétablit parfaitement, & dut peut-être la vie à cet accident.

Plusieurs malades ont un évanouissement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre, ce léger secours suffit si cette ouverture n'a pas les caracteres qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, si le pus est blanc, bien conditionné, si la fievre diminue, si l'angoisse, l'opression, les sueurs finissent, si la toux est moins violente, si le malade a plus

d'aiſance dans ſa ſituation, s'il recouvre le ſommeil & l'appétit, ſi ſes forces reviennent, ſi la quantité des crachats diminue journellement par degrés, ſi les urines redeviennent meilleures, l'on doit eſpérer qu'en employant les ſecours que je vais preſcrire, le malade ſe guérira radicalement.

§. 73. Mais au contraire, quand les forces étoient épuiſées avant la rupture; que la matiere eſt trop claire, brute, verte, jaune, ſanglante, puante; que le pouls reſte vîte & foible; que l'appétit, les forces, le ſommeil, ne reviennent pas, l'on ne peut point eſpérer de guériſon, & les meilleurs remedes ſont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes ſont les ſuivants. 1°. L'on prend, de quatre en quatre heures, pour toute nourritute, un peu de crême d'orge, ou de riz. 2°. Si la matiere paroît épaiſſe, gluante, qu'elle ait de la peine à ſe détacher, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée à ſoupe de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une taſſe de la boiſſon N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas beſoin de ces remedes pour être évacuée,

on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui eſt beaucoup plus efficace, on ſubſtitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui dans ce cas, fait la ſeule nourriture du malade. 4°. On donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une priſe de la poudre N°. 14, délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol, avec un peu de ſyrop ou de miel. Si cette doſe dégoûte trop le malade, ſi elle paroît fatiguer ſon eſtomac, s'il touſſe beaucoup, s'il a les nerfs fort délicats, s'il a beaucoup de ſéchereſſe, on ne donnera que la moitié ou même le tiers de la priſe. La boiſſon ordinaire eſt un lait d'amandes, ou une tiſane d'orge; ou de l'eau, avec un quart de l'ait. 5°. Il faut ſe promener tous les jours à cheval, en voiture, en char, ſuivant que les forces & les circonſtances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval eſt ſans comparaiſon le plus utile, & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne ſoit pas trop avancé, car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu inſtruit ne regarde comme remede que ce qu'on avale, il a peu de foi au régime, & aux autres ſecours diététiques; & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur dangereuſe dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous, celui ſans lequel on ne doit point eſpérer de guérir de ce mal quand il eſt grave, celui qui peut preſque le guérir ſeul, moyennant qu'on ne prenne point d'aliments contraires, enfin on l'a regardé avec aſſez de raiſon comme le vrai ſpécifique de cette maladie. On doit cependant faire quelques conſidérations en l'ordonnant. 1°. Il ne convient plus dès que la fievre eſt forte & continue & le malade très-foible; tout mouvement nuit à cette époque. 2°. Les marques ſûres qu'il fait du bien, c'eſt, ſi au lieu d'augmenter la vîteſſe du pouls il la rallentit, c'eſt-à-dire, s'il eſt moins fréquent une demi-heure après être deſcendu de cheval qu'avant d'y monter, s'il augmente les forces, s'il donne du bien être, s'il diminue l'oppreſſion & la toux. 3°. On ne doit monter que le matin à l'heure où il n'y a point de fievre, où elle eſt le moins ſenſible, mais jamais ni d'abord après

trifte état. J'ai vu, dans un cas de cette efpece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie, après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire fuer, l'haleine fi horriblement puante, que fa femme eut plusieurs foibleffes en le fervant. Je ne trouvai plus, quand je le vis, de pouls ni de raifon, & je ne lui ordonnai rien; il mourut une heure après, au commencement du troifieme jour.

§. 86. L'inflammation peut auffi fe durcir, & il fe forme alors ce qu'on appelle un fquirrhe; c'eft une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive quand la maladie ne fe termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fievre & les autres accidents fe diffipent, mais que la refpiration refte toujours un peu gênée; que le malade conferve un fentiment incommode dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps une toux feche, qui augmente après l'exercice & après le repas. Ce mal ne fe guérit que bien rarement; mais on voit des gens qui en font atteints & qui vivent longues années, fans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occafions d'échauffement, qui pourroient aifément

procurer, autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les ſuites ſeroient très-dangereuſes.

§. 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, ſont le petit lait N°. 17, & les pilules N°. 18. L'on prend vingt juſqu'à quarante pilules, & un demi-pot de petit-lait tous les matins pendant longtemps; & l'on reſpire de temps en temps la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poumon dans l'état naturel de parfaite ſanté, touche la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la poitrine, mais ne lui eſt pas attaché. Il arrive ſouvent, après l'inflammation de poitrine, la pleuréſie, & dans d'autres cas, que ces deux parties ſe collent l'une à l'autre, & ne ſe détachent jamais, mais c'eſt à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parce que la ſanté n'en eſt ordinairement que peu ou point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans leſquels cette adhérence nuiſoit évidemment.



CHAPITRE V.

De la pleuréſie.

§. 89. LA pleuréſie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caracteres, une forte fievre, de la peine à reſpirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine ; la pleuréſie, dis-je, n'eſt point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler ; ainſi je n'ai preſque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cauſe en eſt, tout comme de cette premiere maladie, une inflammation du poumon, mais une inflammation peut-être plus extérieure. La ſeule différence conſidérable dans les ſymptômes, c'eſt que la pleuréſie eſt accompagnée d'une douleur très-vive qu'on ſent ſous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *point.* Cette douleur ſe fait ſentir indifféremment ſur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement ſur les côtés, ſous les mammelles, & peut-être plus ſou-

vent du côté droit. La douleur redouble quand on touſſe, & quand on inſpire, c'eſt-à-dire, quand on tire l'air, & la crainte de l'augmenter fait que quelques malades s'empêchant machinalement, autant qu'ils peuvent, de touſſer & de reſpirer, empirent leur état, en arrêtant le ſang dans le poumon, qui bientôt en eſt rempli ; l'inflammation de ce viſcere devient générale, le ſang ſe porte à la tête, le viſage devient livide, le malade ſuffoque, & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur eſt ſi violente que ſi la toux eſt forte en même temps, & que les malades ne puiſſent pas l'arrêter, ils prennent des convulſions, comme je l'ai vu pluſieurs fois, mais preſque toujours chez des femmes, qui ſont d'ailleurs beaucoup moins ſujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici, & cet avertiſſement a également lieu pour toutes les maladies inflammatoires, que ſi elles en ſont attaquées dans le temps de leurs regles, cela ne doit ni empêcher les ſaignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on voit par là que la pleuréſie n'eſt

§. 83. L'on ſera ſurpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poumon, & de l'éthiſie qui en eſt la ſuite, des remedes qu'on appelle *balſamiques*, qu'on emploie ſi fréquemment, ſur-tout la térébenthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le maſtic, la myrrhe, le ſtorax, le baume de ſoufre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il eſt autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accréditer les bons : c'eſt que je n'emploie point ces remedes, parce que je ſuis convaincu que les effets en ſont généralement fâcheux dans ce cas ; que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guériſon, & que ſouvent ils rendent mortelle une maladie très-guériſſable. Ils ne ſe digerent point, ils obſtruent les petits vaiſſeaux du poumon qu'il faudroit déſobſtruer, ils occaſionent évidemment, à moins que la doſe ne ſoit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppreſſion. J'ai vu pluſieurs fois, auſſi clairement qu'il étoit poſſible, que des pilules dans leſquelles entroient la myrrhe, la térébenthine & le baume du Pérou, qui ſont d'ailleurs de très-bons remedes dans pluſieurs autres maladies, quelquefois même dans quelques

maladies de poitrine, ou dans des toux ſtomachiques, occaſionoient au bout d'une heure de l'agitation dans le pouls, de la rougeur, de l'altération & de l'oppreſſion. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute perſonne non prévenue, que ces remedes ſont réellement nuiſibles dans ce cas, & je ſouhaite ardemment qu'on ſe déſabuſe ſur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureuſement uſurpée.

Je ſais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies; mais ils les quitteront dès qu'ils ſe donneront la peine d'obſerver leurs effets, indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un chirurgien étranger avoit voulu guérir d'une éthiſie, en lui faiſant prendre du lard fondu qui avoit empiré le mal. Ce conſeil paroît abſurde, & il l'eſt; cependant les balſamiques qu'on ordonne ne ſe digerent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N°. 14 tient tout ce que les balſamiques promettent; elle n'a aucun de leurs inconvénients, & elle a toutes les qualités qu'on leur ſuppoſe; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflamma-

tion, ou qu'elle ſurvient de nouveau; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede, nommé l'*antihectique*, n'a point non plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui ſuppoſe. Je m'en ſers très-ſouvent dans quelques toux opiniâtres des enfants avec le lait, & alors il eſt très-utile, peut-être principalement comme anti-acide. Mais j'en ai rarement vu des effets ſenſibles chez les grandes perſonnes; & dans le cas dont je parle, je craindrois qu'il ne fît du mal.

§. 84. Si, au lieu de crever intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela eſt arrivé par le ſentiment du malade, qui apperçoit un mouvement ſingulier, accompagné aſſez ſouvent d'une défaillance, l'oppreſſion & l'angoiſſe finiſſent ſur le champ, la fievre diminue, la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & ſans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas long-temps, parce que le pus augmentant tous les jours, & devenant plus âcre, le poumon ſe trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de reſpirer, la fievre, la chaleur, la ſoif, l'inſomnie, le dégoût, la mai-

greur, reviennent avec plufieurs autres accidents, qu'il eft inutile de détailler ici, & fur-tout de fréquentes foibleffes. Le malade doit être au régime, qui retarde les progrès du mal auffi long-temps qu'il eft poffible; mais il n'y a point de remede que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen ce pus, & arrêter les défordres qu'il occafione. C'eft ce qu'on appelle l'opération de l'empyeme. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'eft pas pour eux que j'écris. J'avertis feulement qu'elle eft moins douloureufe qu'effrayante, & que fi l'on attend trop long-temps à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt miférablement.

§. 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures fe gangrenent. La même chofe arrive au poumon, quand la fievre eft exceffive, l'inflammation naturellement très-violente, ou qu'on l'augmente par des remedes chauds. Une angoiffe infoutenable, une très-grande foibleffe, des défaillances fréquentes, le froid des extrêmités, une eau livide & puante qui fort au lieu des crachats, quelquefois des plaques noirâtres fur la poitrine, font connoître ce

qu'une inflammation du poumon, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je ſais que quelquefois l'inflammation du poumon ſe communique à cette membrane qui tapiſſe intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & de là aux muſcles ou chairs qui ſont ſur les côtes; mais cela n'eſt pas ordinaire.

§. 92. Le printemps eſt la ſaiſon qui produit le plus de pleuréſies; elles ſont ordinairement rares en été; mais pendant l'année 1762, il y en a eu pluſieurs dans le temps des plus grandes chaleurs, qui furent exceſſives. Le mal commence par un friſſon ordinairement très-fort, ſuivi de chaleur, de toux, d'oppreſſion, quelquefois d'un ſentiment de reſſerrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envie de vomir. Le point ne ſe fait pas toujours ſentir d'abord; ſouvent ce n'eſt qu'après pluſieurs heures, quelquefois le ſecond, & même le troiſieme jour. Le malade ſent quelquefois deux points; mais il eſt rare qu'ils ſoient également forts, & le plus léger diſparoît bientôt, d'autres fois le point change de place, ce qui eſt un bien ſi le premier ſe diſſipe parfaitement; un mal s'ils ſubſiſtent tous deux. Le pouls eſt ordinairement très-dur dans

cette maladie ; mais dans le cas fâcheux des §. 47 & 90, il devient mou & petit. Il paroît souvent, dès les commencements, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autres fois il n'en vient point du tout ; c'est ce qu'on appelle pleurésie seche, qui n'est pas rare. Quelquefois le malade tousse peu ou point. Il se couche souvent plus aisément sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente ; comment seroit-elle différente, & les moyens de guérison les mêmes. Il survient souvent des saignements de nez très-considérables, & qui soulagent beaucoup ; mais il en survient quelquefois d'une espece de sang corrompu, quand le malade est très-mal, qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie est fréquemment produite par la boisson froide quand on a chaud ; & alors elle est quelquefois si violente qu'on l'a vue tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit désaltéré. Il n'est pas rare que les pleurésies tuent en trois jours.

Le point disparoît quelquefois, & le malade se plaint moins ; mais en même temps son visage change, & devient pâle

& trifte, fes yeux fe troublent, le pouls s'affoiblit ; c'eft un tranfport de l'humeur au cerveau ; ce cas eft prefque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les fymptômes critiques foient plus violents & plus marqués que dans celle-ci. Il eft bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer ; la guérifon furvient fouvent au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie eft une des plus fréquentes & des plus meurtrieres, tant par elle-même dans tous les pays que par le mauvais traitement dans nos campagnes. Le préjugé qui veut que toutes les maladies fe guériffent par les fueurs, regle tout le traitement de la pleuréfie, & dès qu'un malade a un point, on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funefte erreur tue plus de gens que la poudre à canon ; & elle eft d'autant plus fâcheufe que la maladie eft plus violente, & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre ; tout dépend des premieres heures.

§. 95. Le traitement eft précifément le même, à tous égards, que celui de la péripneumonie ; parce que, je le répete, c'eft la même maladie ; ainfi les faignées, les boiffons émollientes & délayantes, les vapeurs, les lavements, la

potion (N°. 8,) les cataplasmes émollients, sont les vrais remedes; peut-être ces derniers sont-ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement sur le point pendant les premiers jours; mais si le point subsiste après que les saignées & les délayants ont désempli & amolli le pouls, il faut appliquer des vésicatoires, ou plutôt appliquer un grand vésicatoire sur le point même.

La premiere saignée, sur-tout si elle est considérable, diminue presque toujours le point, & souvent le dissipe entiérement; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures, ou dans le même endroit, ou quelquefois ailleurs; changement qui est plutôt favorable que défavorable, sur-tout si la douleur, qui se faisoit d'abord sentir sous la mammelle, se jette aux épaules, au-dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point, ou ne diminue que peu, ou si après avoir diminué elle revient aussi violente que la premiere, sur-tout si elle revient dans le même endroit, & si la violence des autres symptômes continue, il faut réitérer la saignée; mais si la diminution du point se soutient, s'il ne revient que foiblement de temps en temps,

ou

ou dans les parties dont je viens de parler ; si la fréquence, ou la dureté du pouls & tous les autres symptômes ont diminué, on peut quelquefois s'en passer, & l'on applique alors avec grand succès des vésicatoires aux jambes. Il est cependant plus prudent, dans un sujet fort & robuste, de ne pas trop ménager la saignée ; elle ne peut point faire de mal, & on court quelquefois de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitere fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge, ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement le pouls n'est que peu fréquent & peu dur, s'il n'est pas fort, si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppression, & si le malade crache, on peut s'en passer.

L'usage des autres remedes est précisément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis §. 53 jusqu'à §. *66*.

§. *96*. Quand le mal n'est pas fort grave, j'ai guéri souvent en peu de jours, par une seule saignée, & une grande quantité de thé de fleurs de sureau, auquel on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espece

qu'on a vu réussir quelquefois le faltranc à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boisson que j'indique est fort à préférer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de thériaque, tuoit toutes les années plusieurs paysans; heureusement il se décrédite.

§. 97. Dans les pleurésies seches, dans lesquelles le point, la fievre, le mal de tête sont très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une sécheresse prodigieuse de la peau & de la langue, il faut faire les saignées très-près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleurésie se termine, tous comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un endurcissement, & elle laisse très-fréquemment des adhérences.

La gangrene se manifeste quelquefois dès le troisieme jour, sans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre dans ce cas, noircit souvent beaucoup, sur-tout dans le voisinage du mal, & le peuple superstitieux attribue la maladie à quelque cause surnaturelle, ou en tire quelque présage fâcheux pour les restants. Ce

cas eſt un effet tout naturel, tout ſimple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en eſt la cauſe la plus ordinaire; je l'ai vu chez un homme, à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de ceriſe, & du faltranc au vin.

§. 99. Il ſe forme des vomiques, mais leur ſituation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & de là réſulte plus ſouvent l'empyeme, §. 84. Pour prévenir cet accident, « il eſt très-bien de placer, » dès le commencement de la maladie, » à l'endroit le plus douloureux, un petit » emplâtre qui tienne exactement, parce » que ſi la pleuréſie dégénere en abcès, » l'amas de pus ſe fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra qu'il ſe » forme un abcès, (voyez §. 68,) on » rongera, par un cauſtique léger, l'en- » droit qu'on aura marqué; & dès qu'il » ſera ouvert, on aura ſoin d'y entretenir » la ſuppuration. On peut alors avoir un » eſpoir fondé, que l'amas du pus pren- » dra ſon cours par cet endroit où il » trouvera moins de réſiſtance, & qu'il » ſortira; car l'amas de matiere s'arrête » ſouvent entre la plevre & les parties qui » y ſont adhérentes. »

Ce conſeil eſt d'un très-grand médecin;

mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans lesquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire du durcissement du poumon & de son adhérence que ce que j'en ai dit §. 86 & 87.

§. 100. L'on remarque que quelques personnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont souvent des rechûtes, sur-tout les ivrognes. J'en ai vu un qui comptoit ses pleurésies par douzaines. Quelques saignées de temps en temps pourroient prévenir ces retours fréquents, qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languissants & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espece d'asthme, & de là dans l'hydropisie ; triste fin digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins peuvent aussi les prévenir sans saignées, par un régime rafraîchissant, en se privant de temps en temps de viande & de vin, en buvant du petit-lait, ou d'une des boissons N°. 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pieds tiedes, sur-tout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

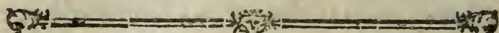
§. 101. Il y a deux remedes très-usités dans cette maladie parmi le paysan, & vantés même par quelques médecins,

le ſang de bouquetin, & la ſuie dans un œuf. Je ne nie point que bien des gens n'aient été guéris après l'uſage de ces remedes; mais il n'en eſt pas moins vrai que l'un & l'autre, auſſi bien que l'œuf dans lequel on prend la ſuie, ſont dangereux, ainſi il eſt prudent de ne jamais les employer, puiſqu'il y a beaucoup de probabilité qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien.

Le *genipi*, ou l'abſynthe des Alpes, s'eſt auſſi acquis beaucoup de réputation, & a occaſioné beaucoup de diſputes entre des miniſtres très-zélés, & un médecin très-éclairé (*a*). Il eſt aiſé d'en déterminer l'uſage. Le genipi eſt puiſſamment amer, il échauffe & fait ſuer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleuréſie, tant que les vaiſſeaux ſont pleins, le pouls dur, la fievre forte, le ſang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal; mais, ſur la fin de la maladie, quand les vaiſſeaux ſont déſemplis, le ſang délayé, la fievre diminuée, alors on peut s'en ſervir, en ſe ſouvenant tou-

(*a*) Les Mercures de Neufchâtel ont été le théatre de cette guerre; je crois en 1758 & 59.

jours qu'il eſt chaud, & qu'il faut l'employer ſobrement.



CHAPITRE VI.

Des maux de gorge.

§. 102. LA gorge eſt ſujette à pluſieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuſes, c'eſt l'inflammation, qu'on appelle ordinairement eſquinancie, & qui eſt une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une autre partie, ce qui fait que les ſymptômes ſont fort différents. Ils varient même ſuivant les différentes parties de la gorge qui ſont enflammées.

§. 103. Les ſymptômes généraux ſont le friſſon, la chaleur, la fievre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté & quelquefois l'impoſſibilité d'avaler quoi que ce ſoit. Mais ſi les parties les plus voiſines de la glotte, c'eſt-à-dire, de l'entrée du canal de la reſpiration, ſont attaquées, il eſt de plus très-difficile de reſpirer; le malade ſent de l'angoiſſe,

des suffocations, le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée-artere, le poumon ; & la maladie est promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties est moins dangereuse, & elle l'est d'autant moins que le mal est plus extérieur. Quand l'inflammation est générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, & de plus les amygdales, la luette, la base de la langue, c'est une des maladies les plus dangereuses & les plus horribles. Le visage est enflé & enflammé, tout l'intérieur de la gorge l'est également, le malade n'avale quoi que ce soit, il respire avec une peine & une angoisse, qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une espece de délire furieux ; la langue enfle & sort de la bouche, les narines sont dilatées pour respirer ; tout le col, jusqu'au dessus de la poitrine, est excessivement gonflé ; le pouls est très-fréquent, très-foible, & souvent intermittent, le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le second ou le troisieme jour. Heureusement cette espece, que j'ai vue souvent en Languedoc, est très-rare dans ce pays où le mal est moins violent, & où je n'ai vu mourir de cette maladie, que par le mauvais traitement, ou quelques

circonſtances accidentelles, étrangeres à la maladie. Sur le grand nombre de malades que j'ai traités, je n'en ai perdu qu'un dont je parlerai plus bas.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures, & ſe jette à l'extérieur : la peau du cou & de la poitrine rougit & devient douloureuſe, & le malade ſe trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'eſt pour ſe porter au cerveau ou ſur le poumon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas ſont mortels, quand on n'a pas ſur le champ de très-bons ſecours, qui ſont même très-ſouvent inutiles.

§. 105. L'eſpece la plus fréquente eſt celle qui n'attaque que les amygdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amygdales qui devient groſſe, rouge, douloureuſe, & ne permet d'avaler qu'avec une très-grande peine. Quelquefois le mal ſe borne à un ſeul côté, mais plus ordinairement il paſſe à la luette, & de-là à l'autre amygdale. Si le mal n'eſt pas grave, la premiere eſt ordinairement mieux, quand la ſeconde eſt attaquée. Lorſqu'elles le ſont toutes deux enſemble, la douleur & le mal aiſe ſont très-conſidérables ; le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine;

& la ſenſibilité eſt ſi grande, que j'ai vu des femmes avoir des convulſions toutes les fois qu'elles faiſoient effort pour avaler leur ſalive, ou quelque autre liquide. L'on eſt même quelquefois pluſieurs heures ſans pouvoir rien prendre; tout le deſſus de la bouche, le fond du palais, un peu la baſe de la langue, ſont légérement rouges.

Pluſieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le ſolide, parce que le liquide a beſoin de plus d'action de la part des muſcles pour être dirigé. La ſalive s'avale encore plus péniblement que les autres liquides, parce qu'elle eſt un peu viſqueuſe, & coule moins aiſément. Cette difficulté à l'avaler, jointe à la quantité qui s'en forme, produit ce crachement preſque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue & les levres s'écorchent ſouvent. Cela les empêche auſſi de dormir, mais ce n'eſt pas un mal, le ſommeil eſt peu utile dans les maladies fiévreuſes, & j'ai vu ſouvent que ceux qui avoient cru leur gorge preſque entiérement guérie le ſoir, y avoient très-mal après avoir dormi quelques heures.

La fievre dans cette eſpece, eſt quel-

quefois très-forte, & le friſſon dure ſouvent pluſieurs heures; il eſt ſuivi d'une chaleur conſidérable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'aſſoupiſſement. Il y a ordinairement aſſez de fievre le ſoir, mais quelquefois très-peu & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge précede ſouvent le friſſon, mais plus ordinairement il ne ſe manifeſte qu'après, en même temps que la chaleur.

Le cou eſt quelquefois un peu enflé, & pluſieurs malades ſe plaignent d'une douleur aſſez vive dans l'oreille du côté le plus malade; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation ſe diſſipe peu à peu, ou il ſe forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'eſt jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette eſpece bien conduite ſe terminât par la gangrene ou par le durciſſement; mais j'ai été témoin que l'un & l'autre arrivent, quand on veut forcer les ſueurs, dans le commencement, par des remedes chauds.

Il eſt auſſi très-rare qu'il ſe faſſe ces tranſports fâcheux ſur le poumon, comme dans l'eſpece des §. 103 & 104. Il eſt vrai qu'il n'arrive pas fréquemment non

plus que le mal ſe jette au dehors, comme dans la même eſpece.

§. 107. Le traitement de l'eſquinancie eſt, auſſi-bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au régime : & dans l'eſpece décrite (§. 103) il faut faire quatre ou cinq ſaignées dans peu d'heures, & quelquefois on eſt obligé d'y revenir. Quand elle eſt au degré le plus conſidérable, tous les remedes ſont le plus ſouvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner, autant qu'il eſt poſſible, des boiſſons (N°. 2 & 4.) Mais comme ſouvent la quantité qu'ils en peuvent avaler eſt très-petite, il faut donner des lavements (N°. 5.) de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour, pendant une demi-heure, les jambes dans l'eau tiede.

§. 108. Les ventouſes ſcarifiées, appliquées autour du cou, après deux ou trois ſaignées, ſont ſouvent extrêmement utiles.

Dans des cas preſque déſeſpérés, quand le cou eſt extrêmement gonflé, une ou deux inciſions profondes, faites avec un raſoir ſur cette enflure extérieure, ont ſauvé le malade.

§. 109. Dans l'efpece décrite (§. 105) il faut très-fouvent en venir à la faignée, & il ne faut jamais l'omettre quand on trouve le pouls dur & plein. Il eft très-important de la faire d'abord ; c'eft le feul moyen de prévenir l'abcès, qui fe forme avec une grande facilité fi on la differe feulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il eft rarement néceffaire d'en faire trois. Souvent le mal feroit affez léger pour pouvoir guérir fans faignées, moyennant beaucoup de ménagements ; mais ceux qui ne font ni maîtres de leurs temps, ni en fituation d'être foignés, doivent, fans héfiter, faire d'abord une faignée, qui emporte fouvent le mal ; fur-tout fi après l'avoir faite le malade boit beaucoup de la tifane (N°. 2.)

Il fuffit dans cette efpece, de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour ; on prend l'un le matin, & l'autre le foir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers fur le mal, dans l'une & l'autre efpece. Les meilleurs font, 1°. des cataplafmes émollients (N°. 9.) fur tout le cou. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles : je ne le blâme pas ; mais il eft certainement moins efficace que tous ceux que j'indique.

2°. Des gargarifmes (N°. 19.) L'on peut en faire plufieurs, qui ont à peu près les mêmes propriétés, & la même efficace. Ceux que j'indique font ceux qui m'ont le mieux réuffi, & ils font très-fimples.

3°. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55. L'on doit réitérer la vapeur cinq ou fix fois par jour, avoir toujours un cataplafme, & fe gargarifer très-fouvent.

Il y a des perfonnes, fans parler des enfants, qui ne favent pas fe gargarifer; la douleur rend même la chofe difficile. Alors, au lieu de gargarifmes, on peut injecter la même liqueur (N°. 19) avec une petite feringue. L'injection va bien plus avant que le gargarifme, & elle fait fouvent cracher une quantité confidérable de matieres glaireufes, épaiffies au fond de la gorge; ce qui foulage fenfiblement le malade. Il faut les réitérer fouvent. L'on peut commodément employer à cet ufage une de ces petites feringues de fureau, que tous les enfants de village favent faire.

§. 110. Quand le mal peut fe guérir fans fuppuration, la fievre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer dès le

quatrieme jour, quelquefois déjà le troisieme, souvent seulement le cinquieme; & dès-lors cette diminutution augmente à grand pas, & au bout de deux, trois ou quatre jours, c'est à-dire le sixieme, le septieme, le huitieme, le malade est très-bien. Il y en a cependant quelques-uns qui conservent une très-légere douleur, seulement d'un côté, encore pendant quatre ou cinq jours, mais sans fievre & sans mal-aise.

§. 111. Quelquefois la fievre & ses accidents diminuent après la saignée & les autres remedes, sans qu'il survienne d'amendement dans la gorge, ni de signes de suppuration. Dans ces cas il faut insister principalement sur les gargarismes & les vapeurs; & si l'on peut avoir un chirurgien un peu adroit, il faut qu'il fasse une scarification sur les amygdales malades. Il en sort une certaine quantité de sang, & ce remede soulage très-promptement presque tous ceux qui l'emploient.

§. 112. Si l'inflammation ne se résout pas, mais qu'il se forme un abcès, ce qui arrive presque toujours si l'on a négligé les commencements du mal, alors les accidents de la fievre continuent, quoiqu'un peu moins fortement, après le qua-

trieme jour; la gorge reſte rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conſerve une douleur, mais plus ſourde & accompagnée quelquefois de pulſations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il eſt bon d'être averti; le pouls devient ordinairement un peu plus mou, & le cinquieme ou le ſixieme jour, quelquefois plutôt, l'abcès eſt prêt à s'ouvrir; on le connoît par une petite tumeur blanche & molle, quand on ouvre la bouche, qui paroît ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès ſe creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en aſſujettiſſant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe, de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche eſt inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur inſoutenables. Il faut ſe gargariſer avec le gargariſme déterſif (No. 19.) L'on eſt quelquefois ſurpris de la quantité de pus qui ſort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un; j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'eſt même pas rare, que le pus ne s'amaſſe pas pré-

ciſément dans l'endroit où paroiſſoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée; de façon que la faculté d'avaler revient preſqu'entiérement, la fievre diminue, le malade dort; l'on ſe perſuade que l'on eſt guéri, & qu'il ne reſte que les incommodités de la convaleſcence. Quand on eſt pas médecin ou chirurgien il eſt aiſé de ſe tromper ſur cet état. Voici les ſignes qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquietude & un mal aiſe général, une douleur dans toute la bouche, quelques friſſons de temps en temps, ſouvent des chaleurs vives & paſſageres, un pouls aſſez mou, ſans être naturel, un ſentiment d'épaiſſeur & de peſanteur dans la langue, de petits boutons blancs ſur les gencives, ſur l'intérieur des joues, ſur l'intérieur & l'extérieur des levres, un goût & une odeur déſagréables.

§. 114. Dans ces cas, il faut tenir ſouvent dans la bouche du lait ou de l'eau tiede chauds, recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre autour du cou des cataplaſmes émollients; tous ces ſecours diſpoſent l'abcès à s'ouvrir. Il faut auſſi chercher avec le doigt l'endroit où il eſt, & alors le chirurgien peut aiſément l'ouvrir. Il m'eſt arrivé une fois qu'il s'en perça

un ſous mon doigt, ſans que je fiſſe aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiede par la bouche, ou par les narines un peu fortement ; ce qui occaſione quelquefois une eſpece de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. Au reſte l'on ne doit point être inquiet de l'événement. Je ne ſache point d'exemple qu'on ſoit mort d'une eſquinancie de cette eſpece dès que la ſuppuration eſt formée, ni peut-être même dès qu'elle a commencé à ſe former.

§. 115. Les glaires, dont la gorge eſt remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui, en irritant produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelqu'autre corps, au fond de la gorge, font que quelques malades ſe plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être ſur ſes gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embarras d'eſtomac, & exige un émétique. Ce ſeroit une grande faute ſouvent que d'en donner un, il peut, quand l'inflammation eſt forte, la rendre mortelle, ou l'on eſt obligé de faire une ſaignée pendant qu'il agit, pour diminuer ſa violence : cette imprudence & ſes mauvais effets laiſſent ſouvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de langueur pendant long-temps. Il a cepen-

dant quelques maux de gorge avec fievre dans lesquels on peut faire vomir, mais c'est quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a dissipée, & qu'il reste des matieres putrides dans les premieres voies. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit souvent, dans ce pays, une maladie différente des maux de gorge dont je viens de parler, mais qui, comme eux, fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & assez généralement les *ourles*. C'est un engorgement des glandes qui servent à fournir la salive, & sur-tout des deux grosses qui sont entre l'oreille & la machoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui sont dessous la machoire, qu'on appelle *maxillaires*; elles se gonflent considérablement, & empêchent non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce que les mouvements sont très-douloureux. Les enfants y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fievre, il ne faut point de remedes; il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, d'appliquer dessus quelque cataplasme, de diminuer beaucoup la quantité de ses aliments, de se priver de viande & de vin, & de faire une usage abondant

de quelque liqueur chaude, qui délaie les humeurs & rétabliſſe la tranſpiration. Je me guéris de ce mal l'année 1754, en ne buvant, pendant quatre jours, qu'une infuſion de méliſſe, à laquelle je joignois un quart de lait, & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri ſouvent de légers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici, au printemps de 1761, une quantité étonnante de maux de gorge de deux eſpeces. Les uns étoient des maux de gorge ordinaires, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquents parmi les adultes, & étoient aiſément guéris par la méthode que j'ai propoſée. Les autres, dont je dirai quelque choſe ici, parce que je ſais qu'ils ont régné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient auſſi les adultes, mais ſur-tout les enfants depuis l'âge d'un an, même au deſſous, juſqu'à celui de douze ou treize.

Les premiers ſymptômes étoient, comme dans les maux ordinaires, le friſſon, la chaleur, l'abattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les diſtinguoit des eſquinancies inflammatoires ce ſont les ſymptômes ſuivants.

1. Souvent les malades avoient de la toux, & un peu d'oppreſſion.

2. Le pouls étoit plus vîte, mais moins dur & moins fort, qu'il ne l'eſt ordinairement dans les maux de gorge.

3. Ils avoient une chaleur âcre, ſeche, & une grande inquiétude.

4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très-ſeche.

5. Quoiqu'ils euſſent de la peine à avaler, cependant ce n'eſt pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire ſuffiſamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amygdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu conſidérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & ſur-tout les premieres, étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur dont ils ſe plaignoient le plus étoit cette douleur extérieure.

7. Quand le mal étoit grave, tout le cou ſe gonfloit, & quelquefois même les vaiſſeaux qui rapportent le ſang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'aſſoupiſſement & du délire.

8. Les redoublements de la fievre étoient aſſez irréguliers.

9. Les urines n'étoient pas auſſi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La ſaignée & les autres remedes ne les ſoulageoient pas auſſi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à ſuppuration, comme les autres eſpeces, mais quelquefois les amygdales s'ulcéroient.

12. Preſque tous les enfants, & un très-grand nombre d'adultes pouſſoient ou dès le premier jour, ou ſeulement les jours ſuivants, juſques au ſixieme, une ébullition, qui, chez quelques-uns, reſſembloit aſſez à la rougeole., mais d'une couleur moins vive, & ſans aucune élévation. Elle commençoit au viſage, enſuite au bras, & elle paſſoit au jambes, aux cuiſſes, au corps, & ſe retiroit peu à peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit obſervé en pouſſant. D'autres en très-petit nombre, (je n'en ai vu que cinq,) éprouvoient tous des accidents plus graves avant l'éruption, & pouſſoient le vrai pourpre, ou miliaire blanc.

13. Quand ces ébullitions avoient paru, ils ſe trouvoient ordinairement mieux. La derniere duroit quatre, cinq, ou ſix jours, & ſe terminoit ſouvent par des ſueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'eſt le cas de pluſieurs adultes, n'ont pu ſe guérir que par des ſueurs abondantes ſur la fin ; car au commencement

elles étoient inutiles, même nuiſibles.

14. J'ai vu quelques perſonnes, chez leſquelles le mal de gorge s'eſt diſſipé entiérement ſans éruptions & ſans ſueurs, mais qui reſtoient dans une inquiétude & dans une angoiſſe très-forte, avec un pouls vîte & petit. Je leur ordonnois une boiſſon ſudorifique, & alors l'éruption ou les ſueurs venant, elles ſe trouvoient bien.

15. Soit que les malades aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la premiere peau ou épiderme, par grandes écailles, dans tout le corps; tant ce venin, qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'âcreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un changement ſingulier dans la voix, différent de celui des maux de gorge ordinaires; l'intérieur des narines étoit extrêmement ſec.

17. L'on a eu plus de peine à ſe remettre qu'après les maux de gorge ordinaires; & ſi l'on ſe négligeoit dans la convaleſcence, ſur-tout ſi l'on s'expoſoit trop tôt au froid, il ſurvenoit une rechûte, ou différents accidents, tels que de l'oppreſſion, un gonflement de ventre, différentes enflures, de la langueur, du dégoût, des écoulements derriere les oreilles, de la toux, de l'eurouûre.

18. J'ai été appellé pour des enfants, & même quelques jeunes gens, qui au bout de quelques semaines, étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps, avec une forte oppression, & une diminution considérable dans les urines qui étoient rouges & troubles; ils étoient aussi dans un état singulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des vésicatoires, & la poudre N°. 25. Ce remede commençoit par les faire vomir; il survenoit ensuite des urines, & surtout des sueurs abondantes, qui les guérissoient. Deux seuls, d'un mauvais tempéramment & un peu rachitiques ou noués, après avoir été rétablis pendant quelques jours, sont retombés & ont péri.

§. 118. Chez les adultes j'ai employé la saignée & les rafraîchissants, tant qu'il paroissoit de l'inflammation; ensuite il falloit évacuer les premieres voies, & après cela faire suer doucement. Les mêmes poudres N°. 25 ont souvent produit, avec grand succès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas j'ai employé l'ipécacuanha N°. 35.

Dans quelques sujets, il n'y avoit pas de symptômes inflammatoires, & le mal dépendoit uniquement d'embarras putri-

des dans les premieres voies ; quelques malades même rendoient des vers : alors je n'ai point fait de ſaignées, mais le remede vomitif produiſoit, dans le commencement, un excellent effet, & tous les ſymptômes diminuoient ſenſiblement ; la ſueur ſurvenoit naturellement, & le malade guériſſoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits dans leſquels il n'y avoit aucun caractere d'inflammation, & où il ne falloit point de ſaignées ; celles qu'on faiſoit réuſſiſſoient mal.

Je n'ai point fait ſaigner d'enfants. Les véſicatoires, après l'évacuation des premieres voies, & beaucoup de délayants étoient leurs remedes. Une ſimple infuſion de ſureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bu abondamment.

§. 120. Je ſais qu'il eſt mort dans quelques villages un grand nombre de malades, avec une enflure de cou prodigieuſe. Il en eſt auſſi mort quelques-uns en ville ; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des ſudorifiques chauds, & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrieme jour, avec des ſuffocations violentes, & perdant beaucoup de

ſang

ſang par le nez. Du grand nombre que j'ai vu, il n'en eſt mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois ; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout-à-coup ; ce fut alors qu'on m'appella ; mais il s'étoit fait un dépôt ſur la poitrine, & rien ne put la ſauver. L'autre étoit un garçon robuſte de dix-ſept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord aſſez violemment. Elle ſe calma cependant, & la fievre étant preſque entiérement finie, les ſueurs qui commençoient à venir l'auroient guéri ; mais il ne voulut jamais les ſoutenir, & ſe mettoit à chaque inſtant nu. Il ſe fit tout-à-coup un dépôt ſur le poumon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau auſſi ſeche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaiſe façon de ſe conduire paroît avoir été la cauſe de ſa mort. C'eſt un exemple.

§. 121. Je me ſuis étendu ſur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle ſe répandît dans d'autres endroits où il ſeroit utile qu'on fût prévenu de ſes caracteres, & du traitement qui a autant de rapport avec celui des fievres putrides, dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des maladies inflammatoires, dont j'ai parlé ;

puiſque chez quelques perſonnes, le mal de gorge a été évidemment un ſymptôme de fievre putride plutôt que la maladie principale (*a*). Cette même maladie a reparu pluſieurs fois ici, mais ſur-tout à la fin de l'été de 1772, elle fut très-générale pendant toute l'automne & l'hiver, les ſymptômes & le traitement en furent généralement les mêmes ; mais il y eut pluſieurs enfants qui eurent véritablement un mal de gorge gangréneux avec une fievre maligne pourprée, & le délire dès les premieres heures : j'en vis périr trois.

§. 122. Les maux de gorge ſont, pour bien des perſonnes, une maladie habituelle qui revient toutes les années, & même ſouvent dans une année, on les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués pour prévenir les pleuréſies habituelles, §. 100.

(*a*) L'Editeur de Paris a très-bien remarqué que cette maladie a beaucoup de rapport avec *le mal de gorge gangréneux*, qui a été épidémique, depuis l'an 1740 dans pluſieurs endroits de l'Europe ; on peut auſſi l'enviſager comme une fievre ſcarlatine d'un mauvais caractere.

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. IL regne plufieurs préjugés fur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conféquences fâcheufes. Le premier c'eft qu'un rhume n'eft jamais dangereux, erreur qui coûte tous les jours la vie à plufieurs perfonnes. Je m'en fuis déjà plaint dans la premiere édition de cet ouvrage, & j'ai vu, dès-lors, une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop juftifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'eft que rhume, mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la pefte*, répondit un très-habile médecin, qui avoit beaucoup vu, à un de fes amis qui lui difoit: je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un fecond préjugé, c'eft que les rhumes n'exigent point de remedes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le der-

nier article peut être vrai, vu la mauvaiſe façon dont on les traite ; mais le principe eſt faux. Les rhumes ont leurs remedes tout comme les autres maux, & ſe guériſſent avec plus ou moins de facilité, ſuivant qu'ils ſont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troiſieme erreur, c'eſt que non-ſeulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même ſalutaires. Il vaut mieux ſans doute avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuſe ; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raiſonnablement dire, c'eſt que quand une tranſpiration arrêtée devient cauſe de maladie, il eſt heureux qu'elle produiſe un rhume plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive ſouvent ; mais il ſeroit à préférer, que ni la cauſe, ni l'effet, n'euſſent exiſté. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cauſe de maladie ; il eſt une maladie réelle, qui, quand elle eſt violente, porte une atteinte ſenſible à toute la machine. Les rhumes affoibliſſent conſidérablement la poitrine ; & la ſanté en eſt tôt ou tard altérée. Les perſonnes ſouvent enrhumées ne ſont jamais robuſtes, elles tombent ſouvent dans des maux de lan-

gueur, & la facilité à s'enrhumer eſt une preuve de la facilité avec laquelle la tranſpiration ſe dérange & le poumon s'engorge, ce qui eſt toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fauſſeté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne ſont autre choſe que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres, mais un degré fort léger.

Un rhume eſt véritablement, preſque toujours, une maladie inflammatoire, une légere inflammation du poumon, ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui ſe trouvent dans les os de la joue & du front, cavités qui toutes communiquent avec le nez, de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane, elle ſe communique aiſément aux autres.

§. 126. Il eſt preſque inutile de décrire les ſymptômes du rhume ; il ſuffira de faire remarquer : 1°. Que la principale cauſe des rhumes eſt la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé ; c'eſt-à-dire, la tranſpiration arrêtée, & un ſang un peu enflammé. 2°. Que quand ces maladies regnent, il y a en même temps beau-

coup de rhumes. 3°. Que les ſymptômes qui annoncent un rhume violent reſſemblent beaucoup à ceux qui précedent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes ſans friſſon & ſans fievre ; quelquefois même elle dure pluſieurs jours. L'on touſſe, la toux reſte ſeche pendant quelque temps, enſuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppreſſion, & c'eſt alors qu'on peut dire que le rhume eſt mûr. L'on a ſouvent de légers points, mais paſſagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines ſont le ſiege du mal, ce qu'on appelle fort mal à propos rhume de cerveau, on a ſouvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapiſſe les cavités de l'os du front, ou *ſinus maxillaires*. L'on ne mouche dans les commencements qu'une eau fort claire & fort âcre ; enſuite, à meſure que l'inflammation diminue, elle s'épaiſſit & l'on mouche une matiere ſemblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours ; ceux de poitrine ſont plus longs ; il y en a cependant beaucoup qui ſe diſſipent au

bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-temps, ils nuisent; 1°. Parce que la toux violente dérange toute la machine, & sur-tout qu'elle porte le sang à la tête d'une façon quelquefois si marquée que j'en ai craint les suites & ai fait saigner pour les prévenir. 2°. En privant du sommeil, qui est presque toujours diminué par un rhume. 3°. En ôtant l'appétit, & en troublant la digestion, ce qui affoiblit nécessairement. 4°. En affoiblissant le poumon même, par les secousses continuelles qu'il reçoit; de façon que peu à peu toutes les humeurs s'y jetant, comme sur la partie la plus foible, il reste une toux continuelle; il est toujours surchargé d'humeurs, qui s'y épaississant gênent la respiration, oppressent & donnent une fievre lente; le corps ne se nourrit pas, le malade tombe dans la foiblesse, le dépérissement, l'insomnie, l'angoisse, & meurt souvent assez promptement. 5°. La fievre, qui accompagne presque toujours les gros rhumes, use le corps.

§. 128. Puisque le rhume est une maladie de la même espece que les esquinancies, les péripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même espece. Si le rhume est fort,

il faut faire une ſaignée au bras, ce qui l'abrege beaucoup, & elle eſt néceſſaire toutes les fois que le malade eſt ſanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un uſage abondant des boiſſons N°. 1, 2, 4. Mais dès qu'il n'y a plus de fievre, ces deux derniers ne ſont plus néceſſaires, & ſi l'on continuoit trop long-temps le lait d'amande, ou le nître dans la tiſane d'orge, l'eſtomac pourroit en ſouffrir. Il eſt utile de prendre tous les ſoirs des bains de jambes tiedes, en ſe couchant; & malgré l'ancien préjugé qui les faiſoit regarder comme très-dangereux dans cette maladie, ils font un très-grand bien aux malades en diminuant la fievre, le mal de tête & la toux; les lavements ſont auſſi très-utiles ſi le malade eſt conſtipé, ou urine moins qu'à l'ordinaire. En un mot, ſi l'*on met le malade au régime*, on le guérit très-promptement.

§. 129. Mais ſouvent le mal eſt ſi léger qu'on ne croit pas devoir faire un traitement, & ſans remedes on guérit aiſément, en ſe privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillons, de vin, de tout ce qui eſt âcre, gras ou peſant; en vivant de pain, de légumes, de fruit, & d'eau; & ſur-tout en ſoupant

peu ou point; & en buvant, ſi l'on eſt altéré, une ſimple tiſane d'orge, ou une infuſion de ſureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de jambes tiedes & la poudre N°. 20 contribuent à faire dormir. L'on peut auſſi, ſans danger, prendre quelques taſſes de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fievre, de chaleur, ni d'inflammation, que le malade a été à la diette pendant quelques jours, & qu'il s'eſt bien délayé; ſi la toux & l'inſomnie continuent, on peut donner le ſoir une pilule de ſtyrax ou une priſe de thériaque, avec un peu de ſureau, en ſortant d'un bain de pieds tiede; alors ces remedes, en calmant la toux, & en rétabliſſant la tranſpiration, guériſſent ſouvent dans une nuit; mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu ſoupé, & que le ſoupé ſoit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remedes vantés pour les rhumes, des tiſanes de pommes, de régliſſe, de figues, de raiſins ſecs, de bourraches, de liere terreſtre, de véronique, d'hyſope, d'or-

ties, &c. (*a*) Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureusement, ceux qui en ont vu réussir une dans un cas la croient la plus excellente de toutes, & c'est là une erreur dangereuse, parce que ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des différents remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je sais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de

(*a*) Ceux qui craignent le sureau, & j'ai vu plusieurs personnes dans ce cas, peuvent le remplacer par quelqu'autre fleur analogue. L'on trouve dans les boutiques des mêlanges tout préparés sous le nom de fleurs pectorales dans lesquels il entre des fleurs de petite marguerite, de violette, de pavot rouge, de tussilage, de pas d'âne, l'herbe de capillaire, de la régisse, &c. qu'on peut substituer au sureau, quelquefois même, s'il n'y a point de fievre, & si l'on sent l'estomac un peu dérangé, on peut y ajouter un peu d'anis étoilé qui est un aromate très-doux.

ſureau ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un ſoulagement très-prompt. Ils font auſſi du bien dans les rhumes de poitrine. (*voy.* §. 55.)

L'on étoit fort dans l'uſage, il a n'y pas long-temps, d'employer le blanc de baleine; mais c'eſt une huile très-indigeſte, & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes; d'ailleurs le blanc de baleine eſt preſque toujours rance; ainſi il vaut mieux le bannir, j'en ai vu ſouvent de mauvais effets, rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des aliments, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur ſanté. Ils ne font plus de digeſtion, la toux devient ſtomacale, ſans ceſſer d'être pectorale, & ils courent riſque de tomber dans l'état décrit §. 127. N°. 4.

Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatiſés, font les plus grands maux dans les commencements, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; ſi l'on en a vu quelques bons effets, ce n'eſt que ſur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foibleſſe des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relâchants,

les délayants, les rafraîchiſſants qui augmenteroient le mal & jetteroient dans une fievre lente, & faire uſage de quelques fortifiants doux qui redonnent de la force aux organes de la digeſtion & au poumon ſans irriter & ſans échauffer; il y a pluſieurs remedes qui peuvent produire cet effet; il eſt à ſouhaiter qu'un médecin préſent les adapte aux circonſtances. Je fais très-ſouvent prendre avec beaucoup de ſuccès trois ou même quatre priſes par jour de la poudre N°. 14, & ſi les humeurs paroiſſent ſe jeter trop ſur le poumon, je fais appliquer des véſicatoires aux gras de jambes. Dans quelques cas où le mal ne paroît évidemment entretenu que par la foibleſſe des digeſtions, un peu de vin de Malaga ou de quelqu'autre vin de liqueur fait du bien.

§. 134. Les liqueurs conviennent ſi peu que ſouvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finiſſoit. Il y a même des perſonnes qui n'en boivent jamais ſans s'enrhumer, & cela n'eſt point étonnant; elles occaſionent une très-légere inflammation de poitrine, qui eſt un rhume.

Il ne faut pas dans cette maladie s'expoſer ſans néceſſité à un grand froid, mais il faut également ſe préſerver de trop de chaleur; ceux qui s'enferment

dans des chambres fort chaudes ne guériſſent point ; & comment y guérir? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument comme les liqueurs, en produiſant une légere inflammation de poitrine.

§. 135. Les perſonnes ſujettes aux fréquents rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, croient devoir ſe tenir fort au chaud, c'eſt une erreur qui acheve de ruiner leur ſanté. Cette diſpoſition aux rhumes vient de deux cauſes ; ou de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, ou quelquefois de la foibleſſe de l'eſtomac, ou de celle du poumon, qui demande des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, plus ils ſe tiennent au chaud, plus ils ſe font ſuer, & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiede affoiblit tout le corps, & ſur-tout le poumon, les humeurs y trouvant moins de réſiſtance s'y jettent toujours plus : la peau ſans ceſſe baignée par une petite ſueur ſe relâche, s'amollit, devient incapable de faire ſes fonctions ; la plus petite cauſe arrête alors toute tranſpiration, & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précaution pour ſe préſerver de l'air froid &

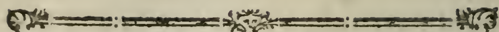
tous leurs ſoins ſont autant de moyens efficaces pour rendre leur ſanté plus foible ; & cela d'autant plus ſûrement que la crainte de l'air aſſujettit néceſſairement à une vie ſédentaire qui augmente tous leurs maux, auxquels les boiſſons chaudes dont ils font uſage mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'eſt de ſe familiariſer avec l'air ; de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu à peu leurs vêtements, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne ſoit froid, les boiſſons même à la glace leur ſont ſalutaires, de vivre très-ſobrement, d'éviter abſolument le ſalé, les pâtiſſeries, les fritures, les graiſſes, les crêmes, de prendre beaucoup d'exercice, & enfin, ſi le mal eſt invétéré, de faire uſage pendant long-temps de la poudre N°. 14 & des bains froids. Cette méthode réuſſit auſſi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foibleſſe d'eſtomac, ou du poumon ; & au bout d'un certain temps, ces trois cauſes ſe réuniſſent toujours.

Pluſieurs perſonnes qui étoient ſujettes, depuis pluſieurs années, à être enrhumées tout l'hiver, & qui pendant cette ſaiſon ne ſortoient point & buvoient toujours tiede, ont profité, après avoir lu la premiere édi-

tion, des conseils que je donne ici; elles se sont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là ont évité entiérement les rhumes & se sont très-bien portées.

§. 136. L'on est en usage, plus, il est vrai, à la ville qu'à la campagne de tenir souvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'usage; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, & moyennant qu'on le prenne à dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets d'une façon marquée.





CHAPITRE VIII.

Des maux de dents.

§. 137. LES maux de dents, qui ſont quelquefois ſi longs & ſi violents qu'ils occaſionent des inſomnies opiniâtres, beaucoup de fievre, des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulceres, des caries, des convulſions, des ſyncopes, dépendent de trois cauſes principales.

1°. De la carie des dents.

2°. De l'inflammation du nerf des dents ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraîne celle de la gencive.

3°. D'une humeur catarrale, froide, qui ſe jette ſur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie, ayant mis le nerf à nud, l'air, les aliments, les boiſſons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement, comme

l'exercice, la chaleur, les aliments, peut produire le même effet.

Quand la dent eſt extrêmement gâtée, il n'y a point de remedes que de l'arracher, ſans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive ſe perd, les autres dents & ſouvent même la machoire ſe carient, d'ailleurs elle empêche l'uſage des dents voiſines qui ſe couvrent de tartre & périſſent.

Quand le mal eſt moins conſidérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès en brûlant la dent avec un fer chaud, & en la plombant enſuite ſi elle en eſt ſuſceptible.

L'on ſe ſert très-ſouvent de différentes liqueurs, & même d'eau forte & d'eſprit de vitriol, mais ces remedes ſont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations que je viens d'indiquer, on peut employer l'eſſence de girofles, dans laquelle on trempe du coton qu'on applique ſur la carie, ce qui ſoulage ſouvent pour aſſez long-temps, & fait enfin tomber la dent en pieces. L'on emploie auſſi une teinture d'opium appliquée de la même façon, & l'on peut mêler ces deux remedes enſemble à doſes égales. J'ai réuſſi pluſieurs fois avec la liqueur minérale anodyne d'HOFFMAN;

elle paroît pendant quelques inſtants augmenter la douleur, mais le ſoulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelquefois. Un gargariſme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau ſoulage ſouvent les douleurs qui viennent de carie ; & pluſieurs perſonnes dans ce cas ſe ſont bien trouvées d'en faire un uſage habituel ; ce remede ne peut point nuire, il eſt même utile pour les gencives. D'autres ſe ſoulagent en frottant tout le viſage avec du miel.

§. 139. La ſeconde cauſe, c'eſt l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent, on la connoît par le tempérament, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui ſont jeunes, ſanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les aliments & les boiſſons, ou par les veilles, ou par d'autres excès ; ceux qui étoient accoutumés à quelques hémorragies, ou naturelles ou artificielles, & qui ne les ont plus, les femmes enceintes y ſont très-expoſées.

La douleur vient ordinairement promptement, & ſouvent après quelque cauſe d'échauffement. Le pouls eſt fort & plein, le viſage aſſez rouge, la bouche extrêmement chaude ; l'on a ſouvent beaucoup de

fievre & un violent mal de tête ; la gencive s'enflamme, se gonfle, & quelquefois il s'y forme un abcès ; d'autrefois il arrive que l'humeur se jette à l'extérieur, la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle, mais sans que la douleur diminue, c'est alors une augmentation, non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette espece, il faut employer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la saignée, qui ordinairement soulage sur le champ si on la fait d'assez bonne heure. Après la saignée on se gargarise avec l'eau d'orge, l'eau & le lait ; on applique sur la joue des cataplasmes émollients. S'il survient un abcès, on le fait mûrir en tenant presque continuellement dans la bouche du lait chaud, ou des figues cuites dans du lait ; & dès qu'il paroît mûr on le fait ouvrir, ce qui est aisé & point douloureux. Pendant tout ce temps l'état de la bouche ne permet ordinairement d'avaler que du liquide, & c'est un bien ; il faut observer le régime le plus exact.

Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cause, n'est pas si violent, mais il dure fort long-temps & revient dès qu'on s'est échauffé, dès qu'on est au lit, dès qu'on prend quelques mets échauf-

fants, quelque liqueur, du vin, du café. Il faut dans ce cas faire une ſaignée, ſans laquelle les autres remedes ſont inutiles, & prendre quelques ſoirs de ſuite des bains de pieds tiedes, & une priſe de la poudre N°. 20.

La privation totale de vin & de viande, ſur-tout le ſoir, a guéri pluſieurs perſonnes qui avoient des maux de dents très-opiniâtres.

Tous les remedes chauds, dans cette eſpece, ſont pernicieux; & ſouvent l'opium, la thériaque, les pilules de ſtyrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catarrale froide qui ſe jette ſur les mêmes parties, il eſt ordinairement, quoiqu'auſſi douloureux, accompagné de ſymptômes moins violents. Le pouls n'eſt ni fort, ni plein, ni fréquent; la bouche eſt moins chaude, l'on enfle moins. Dans ces cas, il faut purger avec la poudre N°. 21, ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très-invétérés. Enſuite on peut faire uſage de la tiſane des bois N°. 22. Elle a guéri des maux de dents qui avoient réſiſté à d'autres cures pendant pluſieurs années, mais elle ſeroit pernicieuſe dans l'autre eſpece. Les véſicatoires à la nuque, der-

riere les oreilles ou ailleurs, il n'importe pas trop où, on fait ſouvent un très-bon effet, en détournant l'humeur, & en rétabliſſant la tranſpiration. Enfin on peut employer avec le plus grand ſuccès dans cette eſpece, ſur-tout après la purgation, les pilules de ſtyrax, l'opium, la thériaque. Les remedes âcres, comme le tabac ficelé, la racine de pyrethre, en faiſant ſaliver évacuent une partie de l'humeur qui cauſe la maladie, & diminuent la douleur. La fumée du tabac guérit auſſi quelquefois dans cette eſpece, ſoit en faiſant cracher, ſoit parce qu'elle a quelque choſe d'anodin, qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Comme cette cauſe eſt ſouvent l'effet d'une foibleſſe d'eſtomac, il arrive tous les jours qu'on voit des perſonnes dont le mal augmente à meſure qu'elles prennent des rafraîchiſſants. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la doſe du remede, & les douleurs croiſſent à proportion. Il faut néceſſairement quitter cette méthode, & employer les remedes ſtomachiques & propres à rétablir la tranſpiration. La poudre N°. 14 a produit ſouvent d'excellents effets quand je l'ai ordonné dans ces cas, elle ne manque jamais d'emporter très-promptement

les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques perſonnes en leur conſeillant l'uſage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois cauſes principales que j'ai indiquées, & qui ſont les plus fréquents, il y en a de très-longs & de très-crus qui ſont occaſionés par une âcreté générale de la maſſe du ſang, & qui ne ſe guériſſent que par les remedes propres à corriger cette âcreté. Quand elle eſt de nature ſcorbutique, le raifort ſauvage (la poivrée), le creſſon d'eau, le beccabunga (la fava), l'oſeille, l'alléluya, la détruiſent. Si elle eſt d'une nature différente, elle demande d'autres remedes. Mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal eſt long, il donne le temps d'aller conſulter.

La goutte & le rhumatiſme ſe jettent quelquefois ſur les dents & occaſionent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

Il y a auſſi des maux de dents ſimplement nerveux; les femmes ſujettes aux vapeurs y ſont très ſujettes, & ils

ne cedent qu'au traitement qui peut détruire le mal principal.

§. 144. L'on comprend, par ce qu'on vient de dire, ce que c'eſt que cette bizarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un remede qui a ſoulagé l'un ne ſoulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remedes ſont toujours ordonnés ſans connoiſſance de cauſes; qu'on ne fait point attention à la nature du mal; qu'on traite une douleur de carie comme une douleur d'inflammation, celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette derniere comme une douleur cauſée par l'âcreté ſcorbutique; ainſi il n'eſt point étonnant que l'on échoue. Les médecins eux-mémes ne donnent peut-être pas toujours aſſez d'attention à la nature du mal; & lorſqu'ils la connoiſſent ils ſe bornent trop à des remedes foibles & incapables de produire l'effet néceſſaire. Si le mal eſt de nature inflammatoire, rien ne peut guérir que la ſaignée.

Il en eſt des maux de dents comme de tous les autres; il dépendent de pluſieurs cauſes différentes, & ſi l'on ne combat pas ces cauſes par les remedes qui leur conviennent, bien loin de guérir l'on augmente le mal.

On peut dire des maux de dents, ce

que j'ai dit des rhumes ; les malades & les médecins les négligent quelquefois beaucoup trop ou les laiſſent s'invétérer, & ils ont les ſuites les plus triſtes. La douleur continuelle & l'inſomnie détruiſent la ſanté, produiſent ſouvent la fievre, & en affoibliſſant le genre nerveux jettent ſouvent dans les vapeurs & dans les convulſions. Les dents ſe gâtent totalement, & outre le déſagrément qui en eſt la premiere ſuite, le malade réduit à ne vivre que de ſoupes & de bouillies, ou à avaler ſans mâcher, ruine ſon eſtomac & ſes digeſtions, & l'on voit ſouvent des femmes que quelques mois de violents maux de dents changent au point de les rendre méconnoiſſables, & qui ne ſe remettent jamais parfaitement. Il eſt donc extrêmement important dès que les maux de dents reviennent fréquemment, d'en rechercher attentivement la cauſe, & de la combattre avant que la ſanté ſoit altérée, & les dents gâtées au point qu'on ne puiſſe plus eſpérer de guérir ſans les perdre. L'on ne fait quelquefois pas aſſez d'attention aux maux qui ne menacent pas la vie ; une maladie promptement mortelle n'eſt cependant pas moins à craindre dans beaucoup de ſituations, qu'une langueur continuelle qui marque
par

par la douleur tous les moments de l'exiſtence.

J'ai guéri de violents maux de dents de la mâchoire inférieure, en appliquant un emplâtre composé de farine, de blanc d'œuf, d'eau de vie & de maſtic, à l'angle de cette machoire dans l'endroit où l'on ſent battre l'arterre. J'ai auſſi ſoulagé des maux de tête extrêmement violents, en appliquant le même emplâtre ſur l'artere des tempes.

CHAPITRE IX.

De l'apoplexie.

§. 145. TOUT le monde connoît l'apoplexie, qui eſt une perte ſubite de tous les ſens & de tous les mouvements volontaires, pendant laquelle le pouls ſe conſerve & la reſpiration eſt gênée. Je m'étendrai peu ſur cette maladie qui n'eſt pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à monſieur de HALLER, qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en diſtingue ordinairement deux eſpeces, l'apoplexie ſanguine, & l'apoplexie ſéreuſe. Elles de-

pendent l'une & l'autre de ce que les vaiſſeaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'eſt que la premiere a lieu chez les perſonnes qui ſont fortes, robuſtes, qui ont un vrai ſang peſant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup; c'eſt alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les perſonnes moins robuſtes dont le ſang eſt plus aqueux, plutôt viſqueux que denſe ou épais, dont les vaiſſeaux ſont lâches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la premiere eſt à ſon plus haut degré, c'eſt ce qu'on appelle coup de ſang ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute & qui n'eſt pas ſuſceptible de remedes. Quand le mal eſt moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le viſage rouge & enflé, le col gonflé, la reſpiration gênée & bruyante, ſe ſentant rien, n'ayant d'autre mouvement que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut ſur le champ:

1°. Découvrir entiérement la tête du malade, lui couvrir très-peu le reſte du corps, lui procurer un air très-frais & lui deſſerrer entiérement le col.

2°. Le mettre autant qu'il eſt poſſible, la tête haute & les pieds pendants.

3°. Lui faire une ſaignée au bras de douze à ſeize onces par une très-groſſe ouverture; la force avec laquelle le ſang jaillit doit décider le chirurgien à en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la réitérera juſqu'à trois & quatre fois, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, ſi les circonſtances le demandent, ou au bras ou au pied.

4°. Donner un lavement avec la décoction des premieres herbes émollientes qui ſe préſenteront; quatre cuillerées d'huile & une cuillerée de ſel. On le réitérera de trois en trois heures.

5°. S'il eſt poſſible on lui fera avaler beaucoup d'eau, ſur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nitre.

6°. Dès que la violence du pouls a diminué, que la reſpiration eſt moins embarraſſée & le viſage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N°. 23; ou, ſi l'on ne pouvoit pas l'avoir à temps, trois quarts d'once, ou une once de crême de tartre & beaucoup de petit-lait; remede qui m'a très-bien réuſſi dans un cas où je n'avois rien autre.

7°. Eviter toute liqueur ſpiritueuſe; vin, eaux diſtillées, ſoit en boiſſon, en application, ou même en ſenteur. L'ha-

bile traducteur Anglois de cet ouvrage a vu un homme qui mourut apoplectique, pour avoir transvasé une quantité considérable d'esprit de vin.

8°. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible; en un mot, on doit éviter tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'expérience & absolument nécessaire. En effet, tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité, & avec trop de force au cerveau, qui étant comprimé empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvements, il faut donc débarrasser le cerveau en diminuant la force du sang; mais les liqueurs, les vins, les esprits, les sels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par là même elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie; au lieu que tout ce qui calme la circulation contribue à rappeller plutôt le sentiment & le mouvement volontaire.

9°. On doit lier fortement les cuisses sous le jarrêt; par là on empêche le sang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroît peu à peu, & à

mesure qu'il prend des remedes, passer dans un état moins violent, l'on peut espérer. Si après les premieres évacuations générales son état empire, il est tout à fait mal.

§. 148. Quand il se guérit, l'usage des sens revient; mais il reste souvent un peu de délire pendant quelque temps & presque toujours une paralysie sur la langue, un bras, une jambe, & les muscles du même côté du visage. Cette paralysie se guérit quelquefois peu à peu, par des purgations rafraîchissantes de temps en temps, & une diete très-peu nourrissante. Tous les remedes chauds sont extrêmement nuisibles, & peuvent occasioner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel & l'a été plus d'une fois, l'on doit absolument l'éviter; il ne faut pas même aider par de l'eau tiede les efforts que le malade fait pour vomir; ils ne dépendent point des matieres qui sont dans l'estomac, mais de l'embarras du cerveau; & plus ils sont considérables, plus cet embarras augmente, parce que pendant qu'il ont lieu, le sang ne peut pas revenir de la tête, & par là même le cerveau en est surchargé.

§. 149. L'autre espece a les mêmes symptômes, excepté que le pouls n'est

ni ſi élevé, ni ſi fort, que le viſage eſt moins rouge, quelquefois même pâle, que la reſpiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomiſſements.

Comme elle attaque des perſonnes moins ſanguines, moins fortes, moins échauffées, la ſaignée n'eſt ſouvent point néceſſaire; il n'eſt au moins preſque jamais néceſſaire de la réitérer, & ſi le pouls eſt peu plein & point dur, elle pourroit être nuiſible.

1°. Il faut au reſte ſituer le malade comme dans l'autre eſpece, quoique cela ſoit un peu moins néceſſaire.

2°. Lui donner un lavement, mais ſans huile, avec le double de ſel, & la groſſeur d'un petit œuf de ſavon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole ſoit herbe au pauvre homme; ou quelqu'autre purgatif, comme le ſéné, &c. on le réitere deux fois par jour, & même plus ſouvent, ce remede étant extrêmement utile.

3°. On purge avec la poudre N°. 21.

4°. L'on peut, pour boiſſon, donner une forte infuſion de méliſſe.

5°. On purge de nouveau le troiſieme jour.

6°. L'on doit appliquer d'abord des véſicatoires au gras des jambes.

7°. Si la nature paroît vouloir se dégager par les sueurs, on doit l'aider; & j'ai vu souvent qu'un thé de chardon-bénit produisoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut soutenir la sueur sans bouger, s'il est possible, pendant plusieurs jours; il est arrivé alors (j'en connois trois exemples) qu'au bout de neuf jours le malade étoit délivré de toute paralysie, qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque est plus dangereuse que la précédente; ainsi il est extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espece par une diete sévere, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des aliments; mais la précaution la plus essentielle pour quiconque a eu une attaque, c'est de renoncer au souper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere espece doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, âcre, du vin, des liqueurs, du café. Ils doivent faire un grand usage des jardinages, des fruits, des acides; manger peu de viande, & point de celles qu'on

appelle noires ; prendre toutes les femaines deux ou trois prifes de la poudre N°. 24, le matin à jeun dans un verre d'eau ; fe purger deux ou trois fois par an avec la potion N°. 23 ; prendre journellement de l'exercice ; éviter les chambres trop chaudes & l'ardeur du foleil, fe coucher de bonne heure, fe lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit ; & fi l'on remarque qu'il fe reforme beaucoup de fang & qu'il fe porte à la tête, il faut fans héfiter faire une faignée & fe mettre pendant quelques jours à une diete totale, fans aucun aliment folide. Les bains chauds font pernicieux dans ces cas. Dans l'autre efpece, au lieu de fe purger avec le remede N°. 23, il faut fe purger avec le N°. 21.

§. 151. Les mêmes fecours propres à prévenir une rechûte peuvent empêcher une premiere attaque fi on les emploie à temps ; car, quoique l'attaque d'apoplexie foit très-pompte, cependant la maladie s'annonce plufieurs femaines, quelquefois plufieurs mois, même des années à l'avance, par des vertiges, des pefanteurs de tête, de légers embarras de langue, des paralyfies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre, quelquefois des dégoûts &

des envies de vomir, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cauſe dans l'eſtomac ou dans le voiſinage; un changement difficile à décrire dans la phyſionomie, des douleurs vives & paſſageres près du cœur; une diminution dans les forces, ſans cauſe ſenſible, & quelques autres ſignes qui marquent que les humeurs ſe portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau ſont gênées.

Il y a des perſonnes qui ſont ſujettes à des accidents qui dépendent de la même cauſe que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très-légeres apoplexies dont on ſoutient pluſieurs attaques, & qui ne dérangent que très-peu la ſanté. Tout-à-coup le ſang ſe porte à la tête, le malade eſt étourdi, il perd toutes ſes forces, il a quelquefois des nauſées, ſans cependant que la connoiſſance, le ſentiment & le mouvement ſe perdent tout-à-fait. La tranquillité, une ſaignée, des lavements, diſſipent l'accès. On en prévient les retours par le régime ordonné §. 150, & ſur-tout par un uſage abondant de la poudre N°. 24. A la fin, un de ces accès dégénere en apoplexie mortelle; mais on peut la retarder très-long-temps

par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur-tout la colere.



CHAPITRE X.

Des coups de soleil.

§. 152. L'ON appelle coups *de soleil* les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se déssechent, le sang s'épaissit; il se forme une véritable inflammation, qui quelquefois tue en très-peu de temps. C'est un coup de soleil qui tua *Manassés*, *mari de Judith; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête; il tomba malade, se mit au lit & mourut.* Le fils de la Suna-

mite périt de la même façon; *étant allé auprès des moiſſonneurs, il dit à ſon pere: ma tête, ma tête; ſon pere l'ayant renvoyé, il reſta ſur les genoux de ſa mere juſqu'à midi & mourut.*

Les ſignes qui caractériſent un coup de ſoleil ſont le ſéjour dans un endroit où il donnoit fortement, un violent mal de tête avec la peau chaude & extrêmement ſeche, les yeux rouges & ſecs, ne pouvant ni reſter ouverts, ni ſoutenir la lumiere; quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere; du ſoulagement par l'application de quelque liqueur fraîche; ſouvent une impoſſibilité de dormir; d'autres fois un grand aſſoupiſſement, mais accompagné de réveils violents; une fievre très-forte; un abattement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération; d'autres fois point; la peau du viſage eſt ſouvent brûlée.

§. 153. L'on eſt expoſé aux coups de ſoleil dans deux ſaiſons de l'année, au printemps & dans les grandes chaleurs; mais ils ſont bien différents dans leurs effets. Au printemps les gens de la campagne, les ouvriers y ſont peu ſujets; ce ſont les gens de la ville, les perſonnes délicates qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, & qui ont amaſſé beau-

coup d'humeurs. Si dans ces circonſtances elles vont au ſoleil, comme il a déjà une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs ſont déjà fort diſpoſées à ſe porter à la tête, que la fraîcheur du terrain, ſur-tout quand il a plu, fait qu'on ne ſe réchauffe pas auſſi aiſément les pieds, il agit ſur leur tête comme un véſicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs, ce qui procure de violents maux de tête, accompagnés ſouvent de lancées vives & fréquentes, & de douleurs dans les yeux; mais ce mal eſt rarement dangereux. Les gens de la campagne, les perſonnes de la ville qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces ſoleils du printemps.

Les coups de ſoleil en été ſont bien plus fâcheux, & ils attaquent les ouvriers ou les voyageurs qui ſont longtemps expoſés à l'ardeur. C'eſt alors que le mal eſt porté à ſon plus haut degré & que les malades meurent ſouvent ſur la place. Dans les pays chauds, cette cauſe tue pluſieurs perſonnes dans les rues, & fait de grands ravages dans les armées en marche, & dans les ſieges. L'on en voit de triſtes effets dans les pays tempérés. Après avoir marché tout le jour au ſoleil, un homme tomba en

léthargie, & au bout de quelques heures mourut avec des ſymptômes de rage. J'ai vu un couvreur, un jour très-chaud, ſe plaindre à ſon camarade d'un violent mal de tête, qui augmentoit de minute en minute; au moment où il voulut ſe retirer, il tomba mort & fut précipité. Cette cauſe produit très-fréquemment dans les campagnes des frénéſies très-dangereuſes, que le peuple appelle fiévres chaudes. L'on en voit pluſieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du ſoleil eſt encore plus dangereux, ſi on y eſt expoſé pendant le ſommeil. Des faucheurs s'endormirent ſur un tas de foin la tête nue; ayant été réveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots qui n'avoient point de ſens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du ſoleil ſe réuniſſent, il tuent très-promptement; & il n'y a pas d'années qu'on ne trouve morts dans les chemins, des payſans qui, étant ivres, vont tomber dans quelques coins où ils périſſent par une apoplexie ſolaire & vineuſe. Ceux qui réchappent conſervent ſouvent toute leur vie des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violents maux de tête, le mal ſe jetoit ſur

les paupieres qui reſtoient long-temps rouges, & fort tendues, ſans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des perſonnes chez leſquelles un coup de ſoleil occaſionoit un délire continuel ſans fievre & ſans qu'elles ſe plaigniſſent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte ſereine en a été la ſuite, & il eſt fort commun de voir des perſonnes chez leſquelles un long ſéjour au ſoleil laiſſe une impreſſion dans l'œil qui leur fait appercevoir différents corps voltigeants en l'air, & qui troublent la viſion. J'en ai vu des exemples cet été.

Un homme de quarante-deux ans ayant été expoſé, pendant pluſieurs heures, à un violent ſoleil, avec un bonnet très-mince, & paſſé la nuit ſuivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très violent mal de tête, avec une fievre ardente, des envies de vomir, une inſomnie cruelle, des angoiſſes très-grandes, avec les yeux rouges & brillants. Malgré les ſecours les mieux indiqués de pluſieurs médecins, il fut frénétique dès le cinquieme jour, & mourut le neuvieme.

Il coula du pus de ſa bouche, de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant ſa mort; & l'on trouva dans le cadavre un petit abcès ſous le crâne, &

tout le cerveau, auſſi-bien que les membranes qui l'enveloppent, entiérement corrompus. Dans les étés très-chauds on voit ſouvent rapporter des champs les ouvriers avec tous les ſymptômes d'une fievre ardente, accompagnée d'un violent délire.

§. 155. Chez les enfants fort jeunes, qui ne ſont jamais expoſés ſi long-temps à une ſi violente ardeur, mais ſur leſquels une petite cauſe agit, le mal ſe manifeſte par un aſſoupiſſement profond, qui dure pluſieurs jours, par des rêveries continuelles, mêlées de fureur & de frayeur, preſque comme quand ils ont eu quelque violente peur; par des mouvements convulſifs, par des maux de tête qui redoublent par accès & leur font pouſſer de hauts cris, par des vomiſſements continuels. J'ai vu des enfants qui, après un coup de ſoleil, ont conſervé long-temps une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'expoſent ſouvent imprudemment au ſoleil, ne ſavent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme qui, le jour libre d'une fievre tierce, ſe tint à deſſein fort long-temps au ſoleil, tomber dans une attaque d'apoplexie, qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'eſt pas prompt, cependant cette habitude diſpoſe

certainement à l'apoplexie & aux maux de tête. Un des plus légers effets du ſoleil ſur la tête, c'eſt de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, une enrouûre, un gonflement des glandes du cou, une ſécherеſſe dans les yeux, qui ſe fait quelquefois ſentir long-temps. Les perſonnes ſujettes aux maux de tête craignent plus que les autres l'action du ſoleil.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu eſt le même que celui du ſoleil. Un homme s'étant endormi la tête contre le feu, mourut apoplectique dans ce ſommeil.

§. 158. L'action d'un ſoleil trop fort ne nuit pas ſeulement lorſqu'elle tombe ſur la tête, mais elle nuit auſſi aux autres parties; & ceux qui y reſtent expoſés, en préſervant la tête, eſſuient des douleurs violentes, un ſentiment de chaleur & une roideur conſidérable dans ces parties qui ont été deſſéchées, comme aux jambes, aux genoux, aux cuiſſes, aux reins, aux bras; quelquefois ils prennent de la fievre.

§. 159. En examinant un malade d'un coup de ſoleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres cauſes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, ſont ſouvent autant affectés par la fatigue de

la route ou du travail que par le ſoleil.

§. 160. Il eſt très-important de traiter d'abord les coups de ſoleil : ſi on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aiſés à guérir, deviennent très-fâcheux. On les traite comme toutes les maladies précédentes, par les ſaignées & les rafraîchiſſants de toute eſpece, en boiſſons, en bains, en lavements.

1°. Si le mal eſt preſſant, il faut commencer par une très-forte ſaignée, & la réitérer; elle fait quelquefois diſparoître ſur le champ tous les accidents; d'autres fois on doit la réitérer ſouvent. Il fallut ſaigner neuf fois Louis XIV, pour le ſauver en 1758, après un coup de ſoleil qu'il reçut à la chaſſe.

2°. Après la ſaignée, on met les jambes dans l'eau tiede, c'eſt un des remedes qui ſoulagent le plus promptement; & j'ai vu le mal de tête ſe diſſiper & revenir à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal eſt grave, en venir au demi-bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que tiede, non plus que les bains de pieds; l'eau chaude feroit très-nuiſible.

3°. Les lavements faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produiſent auſſi un très-bon effet.

4°. Il faut boire abondamment du lait d'amande N°. 4, de la limonade faite avec du jus de citron & de l'eau (c'eſt la meilleure boiſſon dans ce cas,) ou de l'eau & du vinaigre, qui ſupplée très-bien à la limonade ; & ce qui eſt encore plus efficace, du petit-lait très-clair avec un peu de vinaigre. Toutes ces boiſſons peuvent être bues fraîches. L'on applique ſur le front, ſur les tempes, ſur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraîche, & un peu de vinaigre roſat ; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce cas ; ceux qu'on vante le plus ſont les jus de pourpier, de l'aitue, d'artichaud ſauvage & de verveine. La boiſſon N°. 32 eſt utile, bue à jeun tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas preſque déſeſpérés.

Un homme de vingt ans ayant été fort long-temps expoſé à un ſoleil brûlant, rêvoit violemment ſans fievre, & étoit véritablement maniaque. Après pluſieurs ſaignées, on le jeta dans un bain froid, qu'on réitéra ſouvent, & en même temps on lui jetoit de l'eau froide ſur la tête. Ces ſecours le guérirent peu à peu.

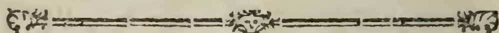
Un officier, qui avoit couru la poſte

pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement, qui résista à tous les remedes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain que si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil qu'en se donnant du mouvement ; & l'usage des chapeaux blancs, ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets du soleil médiocre, mais il est inutile contre un très-fort.

La constitution naturelle, ou la constitution changée par l'habitude, mettent une très-grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous, & l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir, sans être incommodé, la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait ; il ne connoît

presque jamais ses forces chez les nations civilisées, parce que l'éducation qu'il y reçoit tend toute à les détruire, & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier, c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher, c'est là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être : nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle, & il n'est pas trop démontré que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale, avec quelques-unes d'entre elles.



CHAPITRE XI.

Du rhumatisme.

§. 163. LE rhumatisme est ou avec fievre, ou sans fievre. Le premier est une maladie de la même espece que celle dont j'ai parlé ; une inflammation, qui est annoncée par une fievre violente, avec frisson, chaleur, pouls dur, mal de tête. L'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal aise général,

plusieurs jours avant que la fievre se déclare. Le second jour, le troisieme, quelquefois même le premier, le malade est saisi, par une douleur violente, dans quelque partie du corps, sur-tout aux articulations, qui en empêche absolument le mouvement, & qui est bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur & de gonflement dans la partie. Le genou est souvent la premiere partie attaquée; quelquefois tous deux le sont ensemble. Il arrive souvent que la fievre diminue quand la chaleur est fixée, d'autrefois elle persiste plusieurs jours, & redouble tous les soirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se dégage tout-à-fait, quand l'autre est attaquée; d'autrefois plusieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations sont attaquées en même temps, & alors l'état du malade est affreux; il n'est capable d'aucun mouvement, & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids

des couvertures, qu'on eſt obligé d'appuyer ſur des cerceaux ; & le mouvement qu'on imprime au plancher, en marchant dans la chambre, redouble ſes douleurs. Les endroits où elles ſont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, ſont les reins, les hanches & la nuque.

§. 164. Ce mal ſe jette auſſi ſouvent ſur la peau de la tête, & les douleurs ſont exceſſives. Je l'ai vu attaquer les paupieres & les dents avec uue violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal eſt extérieur, quelque douloureux qu'il ſoit, ſi le malade eſt bien conduit, il n'y a pas un grand danger ; mais ſi, par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cauſe cachée, le mal ſe jette ſur quelque partie intérieure, il eſt extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occaſione un délire frénétique ; en ſe jetant ſur le poumon, il ſuffoque ; & s'il attaque l'eſtomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouies, occaſionées par l'inflammation de ces parties, qui, ſi elle eſt forte, tue promptement. Je vis, il y a deux ans, un homme robuſte, qui, quand on m'appella, avoit déjà la gangrene dans les boyaux, dont le mal

avoit commencé par un rhumatiſme aux bras & à un genou, qu'on avoit voulu diſſiper en le faiſant ſuer avec des choſes chaudes; il avoit effectivement beaucoup ſué, mais l'humeur inflammatoire ſe jeta ſur les inteſtins, l'inflammation dégénéra en gangrene après trente-ſix heures de douleurs les plus aiguës, & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 165. Souvent le mal eſt moins violent, la fievre eſt peu forte; elle ceſſe entiérement dès que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reſte long-temps fixé ſur une articulation, le mouvement en eſt gêné pour toute la vie. J'ai vu une perſonne à qui un rhumatiſme à la nuque a laiſſé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans; & un pauvre jeune homme, dans un chalet du *jurat*, qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux, il ne pouvoit être ni debout ni aſſis, & il n'avoit que peu d'attitudes poſſibles dans le lit.

§. 167. La cauſe la plus ordinaire du rhumatiſme, c'eſt la tranſpiration arrêtée, & un épaiſſiſſement inflammatoire du ſang; c'eſt cette derniere cauſe qu'il faut

d'abord combattre, parce que tant qu'elle ſubſiſte, on travailleroit inutilement à rétablir la tranſpiration, qui ſe rétablit d'elle-même quand l'inflammation eſt guérie ; ainſi il faut traiter cette maladie comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déjà parlé.

§. 168. Dès que le mal eſt déclaré, l'on donne un lavement N°. 5, & une heure après on fait une ſaignée de douze onces au bras. L'on ſe met au régime, & l'on boit abondamment de la tiſane N°. 2, & du lait d'amandes N°. 4. Dans les campagnes où les laits d'amandes ſont trop coûteux pour le peuple, on peut leur donner du petit-lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel, qui n'eſt pas moins utile, & qui, dans quelques cas, eſt même le remede le plus efficace. J'ai vu un rhumatiſme très-grave, guéri après deux ſaignées par l'uſage de cette boiſſon ſalutaire, ſans aucun autre remede ni aliment, pendant treize jours. Le petit lait peut auſſi ſervir avec ſuccès pour les lavements.

§. 169. Si le mal ne diminue pas conſidérablement après la premiere ſaignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques

quelques jours après une cinquieme. Mais ordinairement la dureté du pouls diminue après la ſeconde, & lors même que les douleurs continuent d'être également fortes, le malade eſt cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois, ſi chaque lavement n'évacue que peu, & ſi le malade ſouffre de grands maux de tête. Dans les cas exceſſivement douloureux, le malade ne peut pas ſe mettre dans l'attitude néceſſaire pour le recevoir; alors il faut rendre les boiſſons auſſi relâchantes qu'il eſt poſſible, & lui donner ſoir & matin une priſe de crême de tartre N°. 24. Ce remede joint au petit-lait, & pris pendant long-temps, a guéri deux perſonnes, à qui je l'avois conſeillé, de douleurs de rhumatiſme, qui, depuis pluſieurs années, revenoient très-fréquemment avec un peu de fievre.

Les pommes & les pruneaux cuits, mais ſur-tout les fruits fondants bien mûrs, font les meilleurs aliments.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un eſſuie-main ſous leur dos, & un autre ſous leurs cuiſſes, qui ſervent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, un troiſieme eſſuie-main, pendant à une

corde qui traverse le haut du lit, leur est extrêmement utile pour s'aider eux-mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fievre, & que le pouls n'a plus de dureté, je purge avec succès avec la potion N°. 23; & si elle procure au malade cinq ou six selles, il se trouve ordinairement très-soulagé; on la réitere avec succès le sur-lendemain, & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs sont excessives, elles ne souffrent aucune application, mais on peut employer les bains de vapeurs, qui, moyennant qu'on les fasse souvent & long-temps, soulagent très-efficacement.

Ces bains de vapeurs consistent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante sur les parties malades, ce qui est toujours assez aisé, au moyen de plusieurs artifices très-simples, dont les circonstances déterminent le choix.

Quand il est possible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N°. 9. Un demi-bain, ou un bain entier tiede, dans lequel le malade reste une heure, après les saignées suffisantes, & plusieurs lavements soulagent infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les douleurs

les plus aiguës des reins, des hanches & d'un genou; il souffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant; mais une heure après être rentré au lit, il sua pendant trente-six heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Le bain ne doit jamais précéder les saignées, ou au moins quelqu'autre évacuation, il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remedes pour faire dormir, mais fort mal-à-propos, puisqu'ils augmentent très-réellement la cause du mal, & détruisent l'effet des autres remedes; souvent même, bien loin de calmer les douleurs, ils les augmentent. Ils conviennent si peu, que le sommeil même, qui vient naturellement dans les commencements de cette maladie, est à charge aux malades. Ils ont, au moment où ils s'endorment, de violents sursauts qui les réveillent douloureusement; ou s'ils dorment quelques moments, les douleurs sont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatisme se termine, ou par les selles, ou par des urines troubles, épaisses, & qui déposent abondamment un sédiment jaunâtre, ou par des sueurs; & il est rare que cette derniere évacuation n'ait pas lieu sur la fin de

la maladie. On l'aide en buvant du ſureau. Mais dans les commencements, les ſueurs ſont pernicieuſes.

§. 174. Il arrive auſſi, mais plus rarement, que les rhumatiſmes ſe terminent par le dépôt d'une matiere âcre ſur les jambes où elle forme d'abord des veſſies, qui s'ouvrent & dégénerent en ulceres, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; ſi on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils ſe ſechent naturellement pas une diete très-ſobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autres fois il ſe forme un abcès dans la partie malade ou dans le voiſinage. J'ai vu un vigneron chez qui, après de violents maux de reins, il ſe forma un abcès au haut de la cuiſſe, qu'il négligea long-temps; quand je le vis il étoit monſtreux. Je le fis ouvrir; il en ſortit tout à la fois plus de deux pots de pus; mais le malade épuiſé mourut au bout de quelque temps.

J'ai revu le même accident cette année (1774), le mal avoit été ſi peu connu qu'on avoit laiſſé former la gangrene avant que de ſe douter qu'il y eût du pus que je trouvai au premier attouchement, & je ſuis perſuadé que cet accident doit être aſſez fréquent, parce qu'il eſt la ſuite d'une eſpece de rhumatiſme

dont les ſymptômes n'annoncent pas tout le danger, dont perſonne n'a encore donné l'hiſtoire, & que je développerai dans un autre ouvrage.

Une autre criſe du rhumatiſme, c'eſt une eſpece de galle qui ſurvient dans le voiſinage des parties ſouffrantes. Dès que l'éruption eſt faite, les douleurs ſe diſſipent; mais les boutons durent quelquefois pluſieurs ſemaines.

§. 176. Je n'ai jamais vu que les douleurs duraſſent, avec quelque violence, plus de quatorze jours, dans cette eſpece de rhumatiſme, mais il reſte dans les parties de la foibleſſe, de l'engourdiſſement, de l'enflure; & il faut pluſieurs ſemaines, quelquefois des mois, ſurtout ſi la maladie a attaqué en automne, avant que le malade reprenne toutes ſes forces. J'en ai vu qui, après un rhumatiſme très-douloureux, conſervoient un ſentiment de laſſitude très-incommode, qui ne ceſſa qu'après une éruption abondante ſur toute la peau, de petites veſſies pleines d'eau, dont pluſieurs s'ouvrirent; quelques-unes ſe ſécherent ſans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces, dans les parties affoiblies, par des frictions, qu'on fait ſoir & matin avec un morceau de flanelle, ou de quel-

qu'autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés à l'article de la convalescence.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués en parlant des pleurésies & des esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fievre attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont dans les humeurs plus d'âcreté que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fievre soit très-forte ; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils sont évacués, des vésicatoires qui soulagent souvent dès qu'ils commencent à agir, mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie est accompagnée d'un pouls dur. La poudre N°. 25 réussit aussi très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre espece de rhumatisme qu'on appelle chronique. Il a quelques caracteres qui le distinguent. 1°. Il est ordinairement sans fievre. 2°. Il dure long-temps. 3°. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4°. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade,

qui n'eſt ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enflée; quelquefois cependant, l'un ou l'autre de ces accidents a lieu. 5°. Le premier rhumatiſme attaque des perſonnes fortes, robuſtes, vigoureuſes; cette eſpece attaque plutôt les perſonnes d'un certain âge, ou les perſonnes languiſſantes.

§. 180. La doulenr du rhumatiſme chronique abandonnée à elle-même, ou mal conduite, dure quelquefois pluſieurs mois, & même des années. Elle eſt ſur-tout extrêmement opiniâtre, quand elle ſe jette à la tête, aux reins, (les payſans, dans ce cas, l'appellent *maclet*,) ou à la hanche, & le long de la cuiſſe, c'eſt ce qu'on appelle *ſciatique*. Il n'y a point de parties que cette douleur n'attaque; quelquefois elle ſe fixe ſur une très-petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la mâchoire, ſur l'extrêmité d'un doigt, à un genou, ſur une côte, ſur un ſein, où elle occaſione aſſez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle ſe jette auſſi ſur les parties intérieures. Sur le poumon elle occaſione des toux très-opiniâtres, qui enfin dégénerent en maux de poitrine très graves; ſur l'eſtomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles; ſur

la vessie, des maux si semblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoissances, ni d'expériences, y ont été trompés plus d'une fois.

§. 181. Le traitement de cette espece differe du précédent. Cependant, 1°. si la douleur est très-violente, & que le malade soit robuste, une saignée, dès le commencement, fait un très-bon effet. 2°. On délaie les humeurs, & l'on en diminue l'âcreté, en faisant boire abondamment une tisane très-forte de racine de bardane N°. 26. 3°. On purge, après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayants, & pour cela on se sert avec succès de la poudre N°. 21. C'est dans cette espece qu'on a employé, quelquefois utilemnt, un remede qui a acquis quelque réputation, sur-tout dans les campagnes, sous le nom d'opiate pour le rhumatisme; ce n'est autre chose que l'*électuaire*, *caryocostin*, tel qu'on le trouve chez les apothicaires. Mais j'avertis qu'il a fait du mal, quand on s'en est servi dans la premiere espece; & même dans celle-ci, quand on l'a employé pour des personnes foibles, maigres, échauffées, & sans avoir fait précéder les délayants, ou quand on l'a employé trop long-temps. Il laisse dans

une foibleſſe dont on ne peut pas ſe délivrer. Il eſt compoſé d'aromates très-chauds, & de purgatifs âcres.

§. 182. Quand on a eſſayé les remedes généraux, ſi le mal ſubſiſte, il faut faire uſage, pendant long-temps, des remedes propres à rétablir la tranſpiration. Les pilules N°. 18, & une forte infuſion de ſureau ont ſouvent réuſſi; & quand on a long temps délayé, qu'il n'y a point de fievre, que l'eſtomac fonçtione bién, que le malade n'eſt point reſſerré, qu'il n'eſt pas d'un tempérament ſec, que la partie malade n'eſt pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N°. 25, le ſoir en ſe couchant, avec une taſſe ou deux de thé de chardon-bénit, & la groſſeur d'une noiſette de thériaque; ce remede jette dans des ſueurs abondantes, qui emportent ſouvent le mal. On peut le rendre plus efficace, en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N°. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la ſciatique eſt une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de ſept ou huit ventouſes ſur la partie ſouffrante, & j'ai guéri, par ce ſeul ſecours, en peu d'heures, des ſciatiques qui avoient réſiſté à pluſieurs années de

remedes. Les véficatoires, ou les emplâtres quelconques, qui occafionent une fuppuration dans cette partie, contribuent auffi fouvent à la guérifon, mais moins efficacement que les ventoufes. Il faut les réitérer plufieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verts, appliqués fur la partie malade, la font tranfpirer abondamment, & évacuent par là l'humeur âcre qui occafionoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais fur-tout le taffetas qui s'applique plus exactement, & dont le cirage eft différent, font lever des veffies comme des véficatoires. Un emplâtre de chaux vive & de miel pêtris enfemble a guéri des fciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf a réuffi dans les mêmes cas. L'on fait avec fuccès un féton au bas de la cuiffe. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remedes ont été guéries par une brûlure artificielle, faite fur l'endroit où l'on reffent la douleur la plus vive, à moins que quelque raifon particuliere, tirée de la connoiffance anatomique des parties, ne détermine le chirurgien à ne pas la hafarder. Il ne faut point la faire fur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombieres, d'Aix, & plufieurs

autres, font fouvent d'une très-grande efficace. Je fuis pourtant perfuadé qu'il y a peu de douleur de rhumatifme qu'on ne puiffe guérir fans leurs fecours, mais par des traitements plus longs, & auxquels peu de malades s'aftreindroient avec la régularité néceffaire. Le peuple leur fubftitue le bain de marc, qui guérit quelques perfonnes en les faifant beaucoup fuer. Les bains froids font le meilleur remede pour en préferver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plufieurs circonftances en rendent l'ufage abfolument impoffible pour quelques perfonnes. Celles qui font fujettes à cette efpece de rhumatifme feront très-bien de fe frotter tous les matins tout le corps s'ils peuvent, mais fur-tout les parties fouffrantes, avec une flanelle. Ce fecours entretient la tranfpiration mieux qu'aucun autre; quelquefois même il l'augmente trop. Il eft auffi très-utile d'avoir toute la peau couverte, pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatifme violent, on doit éviter, pendant long-temps, l'air froid & humide, qui occafioneroit une rechûte. Un long ufage de trefle de marais en infufion eft un excellent remede dans les rhumatifmes chroniques.

On doit remarquer que les remedes

destinés à détruire cette maladie sont bien plus utiles, quand on les emploie hors de l'accès que pendant l'accès.

§. 185. L'on emploie souvent, pour le rhumatisme, des remedes très-nuisibles, & qui font tous les jours de très-grands maux; tels sont les remedes spiritueux, l'eau-de-vie, l'eau d'arquebusade. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau, ou ils obligent l'humeur à se jeter sur quelque autre partie; & l'on a des exemples de gens morts promptement, pour avoir appliqué de l'esprit-de-vin sur des douleurs de rhumatisme. D'autres fois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau se jette sur l'os & l'altere. Il est arrivé ici un fait singulier, dont on pourroit profiter; une femme frottoit le soir son mari, qui avoit un rhumatisme très-douloureux au bras, avec de l'esprit-de-vin; un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à l'esprit-de-vin, la partie malade fut brûlée, on la pansa, & les douleurs du rhumatisme finirent entiérement par cette suppuration.

Les onguents âcres & gras produisent aussi de très-mauvais effets, & sont également dangereux. L'on a vu des caries, après l'usage d'un remede connu sous le

nom de *baume de ſoufre térébenthiné.* En 1750, je fus conſulté, trois jours avant ſa mort, pour une femme qui ſouffroit depuis long-temps des douleurs aiguës; on lui avoit fait différents remedes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tiſane, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & ſpiritueux. La fievre, les douleurs, le deſſéchement avoient augmenté; les os des cuiſſes & des bras étoient cariés, & dans les mouvements néceſſaires pour la ſecourir, elle s'étoit caſſé, ſans ſortir de ſon lit, les deux cuiſſes & un bras. Un exemple auſſi effrayant doit faire ſentir le danger des remedes adminiſtrés inconſidérément, même dans les maux qui paroiſſent les moins graves par eux-mêmes. Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatiſme, qui ne veulent aucune application, & que preſque tous les remedes irritent; l'on doit alors ſe contenter de garantir la partie des impreſſions de l'air, par une flanelle, ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut auſſi mieux, quelquefois, laiſſer une douleur médiocre & opiniâtre, ſurtout chez les vieillards ou les gens foibles, que d'employer trop de remedes

ou des remedes violents qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. » Si la durée de la douleur, » fixée dans le même endroit, occasione » un commencement de roideur à l'ar- » ticle qui en est affecté, il faut, deux » fois le jour, exposer la partie à la » vapeur d'eau chaude; la bien essuyer » après, avec des linges chauffés; la » frotter légérement, & l'enduire en- » suite d'onguent d'althéa. » La douche jointe à cette vapeur, augmente beaucoup son efficace. J'ai fait faire, pour un cas de cette espece, une machine de fer blanc très-simple, & qui réunit la vapeur & la douche.

§. 187. Les enfants sont sujets à des douleurs si violentes & si générales, qu'on ne peut les toucher dans aucun endroit, sans leur faire jeter des cris violents. Il ne faut pas s'y méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatisme, il dépend quelquefois des vers, & se dissipe quand ils en ont rendu.





CHAPITRE XII.

De la rage.

§. 188. LES hommes peuvent devenir enragés ſans aucune morſure, mais ce cas eſt extrêmement rare. La rage eſt proprement une maladie du genre canin, c'eſt-à-dire, des chiens, des loups & des renards; ce n'eſt preſque que chez eux qu'elle ſe produit naturellement (*a*). Quand elle s'eſt déclarée chez un, il en mord d'autres, pluſieurs deviennent enragés; les autres animaux, & les hommes eux-mêmes ſont mordus, & cette morſure produit quelquefois la rage; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien, qui étoit gai auparavant, devient en même temps triſte & hargneux, s'il a du dégoût, quelque choſe d'extraordinaire dans les yeux, une

(*a*) Il eſt bien étonnant que des animaux naturellement amis de l'homme aient une morſure plus dangereuſe que celle des viperes dont on ne meurt pas en Europe.

inquiétude qui se manifeste par ses démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé, & l'on doit dès cet instant l'attacher, afin de pouvoir le tuer dès que le mal sera tout-à-fait déclaré. Il seroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les symptômes augmentent. Son aversion pour les aliments, sur-tout liquides, devient plus forte, il ne connoît plus son maître, sa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire ; il s'éloigne de sa demeure, marche la tête & la queue baissées, la langue à demi pendante & chargée d'écume, (ce qui arrive au reste assez ordinairement à tous les chiens.) Les autres le sentent souvent d'assez loin, & le fuient avec un aïr d'effroi, qui est une marque bien sûre de sa rage. Quelquefois il se contente de mordre ce qui se trouve près de lui ; d'autres fois, plus furieux, il se jette à droite & à gauche sur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit, il fuit ordinairement avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre ; enfin il tombe par épuisement ; quelquefois il se releve, se traîne encore quelques instants, & périt ordinairement le troi-

ſieme, ou au plus tard le quatrieme jour de ſon évaſion, ſouvent plutôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu, la plaie ſe referme ordinairement auſſi aiſément que ſi elle n'étoit point venimeuſe, mais au bout de quelque temps, plus ou moins, depuis trois ſemaines juſqu'à trois mois, le plus ſouvent ſix ſemaines, on commence à ſentir, dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur ſourde; la cicatrice ſe gonfle, rougit, ſe r'ouvre, & laiſſe couler une humeur âcre, puante, rougeâtre. Dans le même temps le malade ſent de la triſteſſe, de la nonchalance, un engourdiſſement général, un froid preſque continuel, de la peine à reſpirer, une angoiſſe qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls eſt foible & irrégulier; le ſommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des ſurſauts, des frayeurs; les ſelles ſont ſouvent dérangées; il ſurvient, d'un moment à l'autre, de petites ſueurs froides, l'on éprouve quelquefois une légere douleur dans la gorge. C'eſt là le premier degré de la rage, ce que quelques médecins appellent *rage mue*.

§. 191. Le ſecond degré, la rage confirmée, ou *rage blanche*, eſt accompagnée des ſymptômes ſuivants. Le malade eſt

preſſé par une ſoif ardente, & il ſouffre en buvant; bientôt il hait la boiſſon, particuliérement l'eau, & quelques heures après il l'abhorre; & cette horreur eſt ſi forte, que l'approche de l'eau près de ſes levres, ſa vue, ſon nom même, ou celui de toute autre boiſſon, la vue des choſes qui par leur tranſparence ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumiere, lui occaſionent une angoiſſe extrême, & quelquefois des convulſions. Ils avalent cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain, quelquefois de la ſoupe; pluſieurs même, les boiſſons qu'on leur offre comme remede, moyennant que ce ne ſoit pas de l'eau, ou qu'en même temps on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaiſſit & s'enflamme, quelquefois elle ſe ſupprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent preſque entiérement; mais ce qu'on dit de leurs aboiements, ſemblables à ceux des chiens, ſont des contes ridicules, ſuperſtitieux & dénués de tout fondement, auſſi bien que pluſieurs autres fables dont on a chargé l'hiſtoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des moments de délire, mêlés quelquefois de fureur; c'eſt dans ces moments qu'ils crachent autour d'eux s'ils ont beaucoup de

ſalive dans la bouche, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'ils ont mordu quelquefois. J'ai vu le délire commencer le troiſieme jour par intervalles, devenir continu ſur la fin du quatrieme, & durer ainſi juſqu'au commencement du ſixieme qui fut l'époque de la mort; la fureur ne fut jamais que momentanée & toujours occaſionée par quelqu'oppoſition, mais ſans aucun crachement & ſans aucune envie de mordre. Le regard eſt fixe & un peu furieux, le viſage ſouvent rouge. Ordinairement ces infortunés ſentent venir l'accès, & conjurent les aſſiſtants d'être ſur leurs gardes. Pluſieurs, comme je viens de le dire, n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoiſſes & les douleurs qu'ils reſſentent ſont inexprimables; ils déſirent ardemment la mort, & quelques-uns ſe ſont tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'eſt à la ſalive, & à la ſalive ſeule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1°. que ſi les plaies ſont faites au travers des habits, elles ſont moins dangereuſes que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2°. Que les animaux qui ont beaucoup de laine ou de poil épais, ſont ſouvent préſervés de l'impreſſion du venin, parce que, dans

ces deux cas, les habits, le poil, la laine ont essuyé les dents. 3°. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déjà mordu beaucoup d'autres, sont moins dangereuses que les premieres, parce que sa salive est épuisée. 4°. S'il mord le visage ou le cou, le danger est plus grand, & le mal se développe plus promptement, parce que la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espece, on a vu la rage se déclarer le troisieme jour. 5°. Plus la rage est avancée, plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend par ce que je viens de dire pourquoi de plusieurs personnes qui ont été mordues par la même personne, les unes tombent dans la rage, & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remedes pour la rage; & sur-tout dans ce pays la racine d'églantier ou rosier sauvage cueillie dans certains temps, sous des aspects de la lune favorables, & séchée avec plusieurs précautions. Ailleurs c'est la poudre de *Paulmier*, celle de coquilles d'œuf calcinées, celle d'hépatique terrestre mêlée avec un tiers de poivre, remede long-temps vanté en Angleterre; celle d'écailles d'huitre, celle de verveine, le bain de mer, la clef de S. Hubert, &c. La mort d'une foule d'enragés, qui les

avoient presque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce soit, quand la rage étoit manifestée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il est certain qu'avant l'an 1730 il n'étoit réchappé aucun malade de ceux chez qui la maladie avoit commencé à se déclarer, & que tous les remedes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remedes, avant le mal, les uns devenoient enragés, & non pas les autres; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remedes, ainsi les remedes ne servoient à rien. Depuis cette époque on a eu le bonheur d'en découvrir un sûr, qui est le mercure & quelques autres.

§. 194. Il faut détruire le venin, & le mercure produit cet effet, il en est le contre-poison. Le venin occasione une irritation générale des nerfs : on la calme par des antispasmodiques: ainsi le mercure & les antispasmodiques font tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement plusieurs exemples de gens véritablement enragés guéris par ces heureux secours; & ceux qui ont le malheur d'être mordus doivent être persuadés qu'en prenant les précautions nécessaires, ils sont entiérement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'est déjà manifestée

doivent employer ces mêmes remedes avec une confiance proportionnée au grand nombre de guérisons opérées par leurs secours. Il y a eu cependant des cas dans lesquels ils ont été inutiles : mais quelle est la maladie qui n'ait pas ses cas incurables?

§. 195. D'abord après la morsure, si elle est dans les chairs, & si on peut le faire sans danger, il faut couper tout ce qui a été touché ; anciennement on le brûloit avec un fer rouge, car les scarifications sont assez inutiles, & cette méthode seroit peut-être la plus efficace ; mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver long-temps la plaie avec de l'eau tiede légérement salée ; ensuite on en frotte les bords & les environs à deux pouces de distance, avec un demi-quart d'once de l'onguent N°. 28, & on la panse deux fois par jour avec un onguent fort doux, comme N°. 29, pour former une suppuration ; mais on ne se sert de l'onguent N°. 28 qu'une fois par jour. Il est pernicieux de sucer la plaie, on infecte par là directement la salive & la masse des humeurs, & il en résulte encore cet autre danger, c'est que la partie mordue ne s'irritant pas, on n'éprouve point avant la maladie ces symptômes précurseurs dont

j'ai parlé §. 190, qui avertiſſent du danger aſſez à temps pour y apporter un remede ſûr.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des aliments, & ſur-tout de la viande, ſe priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les chauſes chaudes, ne boire qu'une tiſane d'orge & de fleurs de tilleul; ſe tenir le ventre libre par des aliments relâchants, ou des lavements, mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiede. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une priſe du remede N°. 30, qui eſt tout à la fois compoſé de mercure qui détruit le venin, & de muſc qui empêche les ſpaſmes; mais j'avoue cependant que je compte bien moins ſur le mercure donné ſous cette forme: les frictions ſont bien plus efficaces; elles ſuffiront toujours, j'eſpere, pour prévenir le mal. Leur utilité, ſur-tout quand elles ſont faites de bonne heure, eſt démontrée par beaucoup d'obſervations faites à Lyon, en Provence, à Montpellier, dans pluſieurs autres endroits, & ſur-tout à Pondichéri; elles n'ont été démenties par aucune obſervation contraire, & je les ai ordonnées à un ſi grand nombre de perſonnes fortement mordues par des chiens très-enragés, ſans qu'aucune ait été attaquée

par cette maladie, que je ſuis auſſi convaincu de leur efficace contre la rage que contre les maux vénériens. J'ai ſauvé, en 1768, par leur uſage, une femme chez qui la cicatrice qui étoit au doigt s'étoit déjà r'ouverte avec beaucoup de gonflement, & un endoloriſſement général du bras juſque ſous l'aiſſelle ; ſymptômes qui caractériſoient le développement du venin, & une maladie prête à ſe manifeſter : il eſt vrai que, comme le cas étoit très-preſſant, j'ai joint l'uſage intérieur du mercure doux à grandes doſes à celui des frictions. Ainſi on ne doit point balancer à ſe ſoumettre d'abord à leur uſage, & il faut en donner aſſez pour que le malade ſalive légérement pendant quinze jours ou trois ſemaines, mais je ne puis trop inſiſter ſur la néceſſité de recourir à ce ſalutaire remede d'abord après la morſure ; à cette époque ſon ſuccès eſt ſûr, mais il ne l'eſt pas toujours quand le mal eſt déclaré. J'ai eu ſous les yeux depuis peu un cruel exemple de l'inſuffiſance des remedes les mieux indiqués, mais commencés ſeulement quarante heures après les premieres atteintes de l'hydrophobie.

§. 196. Si le mal étoit déjà déclaré, & que

que le malade fût robuste & sanguin, il faudroit ordonner 1°. une très-ample saignée, qu'on réitere jusqu'à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander.

2°. Un bain tiede, s'il est possible d'y faire entrer le malade, & le réitérer une & même deux fois par jour.

3°. Lui donner tous les jours deux ou même trois lavements émollients N°. 5.

4°. Frotter la plaie r'ouverte & ses environs avec la pommade N°. 28, deux fois par jour.

5°. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser enveloppé d'une flanelle huilée.

6°. Prendre, de trois en trois heures, une prise du remede N°. 30, avec quelques tasses d'infusion de tilleul & de sureau.

7°. Prendre tous les soirs le remede N°. 31, & même le réitérer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par dessus de la même infusion.

8°. S'il y a de grands soulevements de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut donner la poudre N°. 35, qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9°. Il est fort peu question de nourriture pour le malade; s'il en désire, on peut lui donner des panades, du bouillon,

du pain, des ſoupes farineuſes, du lait.

§. 197. En faiſant uſage de ces remedes, on verra, ſi l'on eſt aſſez heureux pour qu'ils operent, tous les ſymptômes diſparoître peu à peu, & enfin la ſanté ſe rétablir tout-à-fait. Mais ſi le malade reſte long-temps foible & craintif, on lui donnera une priſe de la poudre N°. 14, trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon chez lequel la rage avoit commencé à ſe manifeſter être très-bien guéri, en frottant le voiſinage de la plaie avec de l'huile d'olive, dans laquelle on avoit diſſous du camphre & de l'opium, en lui faiſant faire quelques frictions avec la pommade N°. 28 & en lui faiſant avaler de *l'eau de Luce*, (c'eſt une liqueur ſpiritueuſe & antiſpaſmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peu prendre une cuillerée à café de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occaſiona une ſueur abondante, & fit diſparoître tous les ſymptômes.

§. 199. On guérit les chiens en les frottant avec des doſes de pommade triples de celles qu'on emploie pour les hommes, & en leur donnant le bol N°. 33; mais il faut employer ces remedes dès qu'il ſont mordus. Quand a rage eſt déclarée, il y auroit trop de

danger à les adminiſtrer, & il faut inceſſamment les tuer. L'on peut tenter cependant ſi en leur jetant le bol ils l'avaleront.

Dès qu'ils ſont mordus il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a ſur la morſure des chiens un préjugé dangereux & faux, c'eſt que ſi un chien qui a mordu quelqu'un, ſans être enragé, le devient un jour, la perſonne mordue le deviendra en même temps. Une telle idée eſt auſſi ridicule que ſi l'on diſoit que quand deux perſonnes ont couché dans le même lit, ſi l'une prend la gale, ou la petite vérole, ou quelque autre maladie contagieuſe, au bout de dix ou douze ans, l'autre en ſera attaquée en même temps.

Des deux choſes l'une; ou le chien qui mord eſt dans un commencement de rage, dans ce cas elle ſera manifeſte au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé, ou il n'en a abſolument aucun principe; dans ce ſecond cas, je demande à tout homme ſenſé s'il peut la donner? Perſonne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fauſſe & baroque fait faire une action dangereuſe à ceux qui en ſont imbus;

ils se servent du droit que malheureusement la loi leur accorde de faire tuer le chien, & par-là ils restent dans l'incertitude sur son état & sur leur sort; incertitude effrayante, & qui peut avoir des suites fâcheuses indépendantes de tout venin.

Le parti qu'on doit prendre, c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux, afin de s'assurer s'il est enragé ou s'il ne l'est pas.

§. 201. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie & le crime de cette méthode, qui étouffoit il n'y a pas si long-temps les malades entre des couvertures ou des matelas; elle est prohibée dans plusieurs pays, & sans doute elle seroit punie, au moins elle devroit l'être, dans ceux même où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie, dont il faut espérer aussi qu'on ne verra plus d'exemple, c'est l'abandon de ces misérables sans aucun secours; abandon odieux, lors même qu'on n'avoit pas d'espérance de les sauver, & qui seroit criminel aujourd'hui qu'on peut leur donner des secours efficaces. Je le réitere, les malades n'ont très-souvent aucune envie de mordre, lors même qu'ils y sont portés ils craignent de le faire, & avertissent qu'on s'éloigne

d'eux : ainſi il n'y a aucun danger à courir, ou lorſqu'il y en a, il eſt très-aiſé de le prévenir par quelques précautions.

On a vanté depuis quelques années, comme des ſpécifiques ſûrs, le mouron à fleurs rouges *(anagalis flore purpureo)* & le vinaigre : mais ces remedes n'ont point ſoutenu leur réputation, & il reſte encore vrai aujourd'hui que les deux ſeuls remedes ſûrs ſont l'uſage du mercure & l'amputation faite d'abord.

CHAPITRE XIII.

De la petite vérole.

§. 202. LA petite vérole eſt la plus générale de toutes les maladies, puiſque de cent perſonnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en ſoient exemptes ; il eſt vrai que ſi elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois, & que quand on l'a eue on en eſt à l'abri pour toujours ; puiſque les ſecondes petites véroles, ſi elles exiſtent réellement, ſont au moins ſi rares, qu'elles ne ſont preſque pas une

exception à la regle. C'est en même temps une des plus meurtrieres, & si elle est souvent très douce, elle est d'autres fois presque aussi ravagente que la peste. Il est démontré qu'en combinant les ravages des épidémies les plus fâcheuses & les plus bénignes, cette maladie tue la septieme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite vérole dans l'enfance; il est rare qu'elle n'attaque qu'une personne dans un endroit; le plus souvent elle est épidémique & saisit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle cesse ordinairement au bout de quelques semaines ou de quelques mois, & ne reparoît dans le même endroit qu'au bout de quatre, cinq ou six ans.

§. 204. Le mal s'annonce souvent trois ou quatre jours avant que la fievre paroisse, par un léger abattement, moins de vivacité, moins de gaieté, une grande facilité à suer, moins d'appétit, le visage un peu changé, les yeux battus. Cependant chez les enfants d'un tempérament lent & phlegmatique, j'ai vu qu'une légere agitation dans le sang, avant que le frisson eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient jamais eus.

Il ſurvient enſuite des alternatives de froid & de chaud, & enfin un friſſon bien marqué, qui dure une, deux, trois, quatre heures, & qui eſt ſuivi d'une chaleur très-forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins & de vomiſſements, ou au moins d'envies de vomir.

Cet état dure pendant quelques heures, au bout deſquelles la fievre diminue un peu par une ſueur qui eſt quelquefois très-abondante ; alors le malade ſe trouve mieux, mais il reſte cependant accablé, engourdi, très dégoûté, avec mal de tête & de reins, & un penchant au ſommeil ; ce dernier ſymptôme n'eſt commun que chez les enfants au deſſous de ſept ou huit ans.

Cette diminution dans la fievre n'eſt pas longue, & au bout de quelques heures, ordinairement ſur le ſoir, elle reparoît avec tous ſes accidents, & ſe termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours : au bout de ce temps, rarement plus tard, les premiers boutons paroiſſent parmi la ſueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers au viſage, enſuite aux mains, à l'avant-bras, au cou, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption & commencée, ſi la maladie doit

être bénigne, la fievre finit presqu'entiérement : l'on continue à transpirer, le nombre des boutons augmente, il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes & aux pieds, quelquefois même il en pousse abondamment sous la plante des pieds, où en grossissant ils occasionent fréquemment de très-grandes douleurs, à cause de la dureté de la surpeau dans cette partie.

Souvent le premier & le second jour de l'éruption, (je parle toujours de la maladie bénigne,) il y a encore un très-léger mouvement de fievre sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons : mais quand la fievre finit entiérement après la premiere éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite vérole très-peu abondante, car si l'éruption est ou doit être très-abondante, la fievre, comme je l'ai dit, ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissants sont une très-petite tache rouge, assez ressemblante à la morsure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui grossit peu à peu & la rougeur s'étend autour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent, & ordinairement le

ſixieme jour après leur ſortie, ils ſont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui ſont auſſi gros qu'un pois, & même plus ; mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, ſechent & tombent en écailles brunes, dix ou onze jours après leur ſortie. Comme ils ſont venus en différents temps, ils mûriſſent, ſechent & tombent inégalement. Le viſage eſt quelquefois net, pendant qu'il y a encore des boutons qui ne ſont pas mûrs aux jambes : ceux de la plante des pieds durent très long-temps.

§. 205. La peau eſt néceſſairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles ſont rouges, luiſants, & la peau très-enflée. Le viſage eſt la premiere partie qui enfle, parce que c'eſt celle où les boutons ſont parvenus le plutôt à leur groſſeur ; & l'enflure eſt quelquefois ſi conſidérable qu'il eſt monſtrueux, auſſi bien que le cou, & que les yeux ſont abſolument fermés. Le viſage déſenfle à meſure que le deſſéchement ſe fait, & alors les mains enflent prodigieuſement ; enſuite les jambes, parce que le gonflement eſt la ſuite du plus haut degré de la groſſeur des boutons, & que ce degré a lieu ſuc-

ceſſivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fievre ſe releve dans le temps de la ſuppuration, & cela n'eſt point étonnant; un ſeul furoncle (clou en terme du pays) donne la fievre; comment des centaines, ou des milliers de ces petits abcès ne la donneroient-ils pas? Le temps de cette fievre eſt l'époque la plus dangereuſe de la maladie; elle tombe entre le neuvieme & le treizieme jour; car pluſieurs circonſtances varient de deux ou trois jours le point de la maturité. Le malade éprouve alors de la chaleur, de la ſoif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal eſt conſidérable, il ne dort point, il a des rêveries, de l'oppreſſion, de l'aſſoupiſſement, & quand il meurt, il meurt ſuffoqué ou léthargique, ſouvent tous les deux à la fois.

Le pouls dans cette fievre de ſuppuration eſt quelquefois d'une vîteſſe étonnante, & l'enflure des poignets fait qu'il paroît dans quelques ſujets très-petit. Le temps du plus grand danger, c'eſt quand le viſage, la tête, le cou, ſont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à déſenfler, que les croûtes du viſage commencent à ſécher, & que la peau ſe flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent,

& le danger diminue. Quand il n'y a que très-peu de boutons, cette ſeconde fievre eſt ſi légere qu'il faut être attentif pour l'appercevoir, & elle n'eſt pas dangereuſe.

§. 107. Outre tous ces ſymptômes, il y en a quelques autres qui demandent auſſi beaucoup d'attention. L'un, c'eſt le mal de gorge, dont pluſieurs malades ſont atteints dès que la fievre eſt un peu forte. Il dure deux ou trois jours, gêne quand on veut avaler, & même quand la maladie eſt extrêmement grave, il en empêche abſolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui pouſſent dans la gorge, mais c'eſt une erreur, & ces boutons ſont preſque toujours une chimere. Il naît le plus ſouvent avant le temps de l'éruption; ſi le mal eſt léger, il finit quand elle eſt faite; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il eſt toujours proportionné au degré de la fievre; ainſi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation; &, s'il eſt de durée, il eſt preſque toujours ſuivi du ſecond ſymptôme, qui eſt la ſalivation, c'eſt-à-dire, le crachement d'une grande quantité de ſalive. Elle a rarement lieu quand la maladie eſt très-légere, ou le malade très-jeune; elle manque rarement quand la maladie eſt conſidérable, & que le malade a plus de

ſept ou huit ans ; elle eſt prodigieuſe quand la petite vérole eſt très-abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle eſt continuelle, elle ne laiſſe aucun repos au malade, & ſouvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres ſymptômes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais ſont entiérement écorchés. Quelque incommode que ſoit cette évacuation, elle eſt très-ſalutaire. Les petits enfants y étant moins ſujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée ; mais j'ai vu que cette derniere évacuation eſt beaucoup plus rare chez eux que la ſalivation chez les adultes.

§. 208. Les enfants juſqu'à l'âge de cinq ou ſix ans ſont ſujets aux convulſions avant la ſortie des boutons ; elles ne ſont point dangereuſes, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées d'autres ſymptômes violents & fâcheux. Celles qui ſurviennent, ou quand l'éruption déjà faite rentre tout-à-coup, ou dans le temps de la fievre de ſuppuration, ſont beaucoup plus à craindre.

Il ſurvient ſouvent des ſaignements de nez les premiers jours de la maladie, qui ſont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête.

Les très-petits enfants y ſont moins ſujets ; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vu des aſſoupiſſements conſidérables finir d'abord après le ſeignement.

§. 209. L'on diſtingue ordinairement la petite vérole en deux eſpeces, la confluente & la diſcrete ; & cette diviſion eſt dans la nature : mais comme le traitement de l'une eſt le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la doſe des remedes au danger ; pour ne pas entrer dans des déails trop longs & trop difficiles à ſaiſir pour la plupart des lecteurs, auſſi bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes, je me bornerai à la deſcription que j'ai donnée, qui contient les ſymptômes eſſentiels, communs à l'une & à l'autre eſpece. Je me contenterai d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite vérole très-abondante, ſi dès le commencement le malade eſt attaqué bruſquement par pluſieurs ſymptômes violents, ſur-tout ſi les yeux ſont extrêmement vifs, les vomiſſements continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même temps beaucoup d'angoiſſe & d'inquiétude, ſi les enfants ont beaucoup d'aſſoupiſſement, ſi l'éruption ſe fait dès le troiſieme jour, quelquefois même dès le ſecond ; car plus

l'éruption eſt prompte dans cette maladie, plus la maladie eſt dangereuſe ; au contraire, plus l'éruption eſt tardive, & mieux c'eſt, à moins que ce retard ne fût cauſé par une très-grande foibleſſe, ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie eſt quelquefois ſi légere que l'éruption ſe fait preſque ſans qu'on ait ſoupçonné que l'enfant étoit malade, & la ſuite répond au commencement. Les boutons ſortent, groſſiſſent, ſuppurent & mûriſſent ſans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit.

Il eſt très-commun dans les campagnes de voir des enfants, & ce n'eſt preſque que les enfants qui l'ont ſi légere, paſſer en plein air tout le temps de leur maladie, courant & mangeant comme en ſanté. Ceux même qui l'ont eu un peu plus grave ſortent ordinairement dès que l'éruption eſt entiérement finie, & ſe livrent ſans ménagement à la voracité de leur appétit.

Nonobſtant ce peu de ſoin, pluſieurs ſe guériſſent parfaitement ; mais ce n'eſt cependant point un exemple qu'on doive ſuivre, parce qu'un grand nombre éprouve des ſuites très-fâcheuſes ; & l'on m'a amené une foule de ces enfants, ſur-tout

du *Jura*, qui après avoir eu de ces petites véroles heureuſes, mais mal ſoignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes eſpeces, qu'il eſt très-difficile de détruire.

§. 211. C'eſt encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & ſurtout l'envie de faire ſuer, a augmenté le danger pendant long temps & l'augmente encore parmi le peuple, ſur-tout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption ſe fait pendant que le malade ſue, & qu'il ſe trouve mieux quand l'éruption eſt faite ; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au ſoulagement du malade, & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la ſueur & des boutons, le ſang ſe dépure mieux de tout le venin. Ce ſont des erreurs funeſtes, dont de triſtes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a paſſé dans le ſang, il faut un certain temps pour qu'il produiſe ſon effet ; alors le ſang étant gâté par le venin qui y eſt entré & par celui qui s'eſt formé, la nature fait effort pour s'en débarraſſer & le jeter à la peau, préciſément dans le moment où tout eſt diſpoſé pour cela. Ordinairement cet effort eſt ſuffiſant, & très-ſouvent même trop violent, très-rarement trop foible. L'on

voit par là, que quand l'effort est suffisant, il ne faut point l'augmenter par des remedes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il est déjà trop violent, l'augmenter c'est le rendre mortel. Les cas où il est trop foible sont très-rares, sur-tout dans les campagnes, & très-difficiles à juger ; aussi faut-il être très-réservé sur l'usage des remedes chauds, qui sont meurtriers dans cette maladie.

Le vin, la thériaque, la confection, l'air chaud, les couvertures pesantes, fauchent annuellement des milliers d'enfants qui auroient été guéris si on ne leur avoit donné que de l'eau tiede ; & toutes les personnes qui s'intéressent à la conservation de ceux qui sont atteints de cette maladie doivent soigneusement empêcher qu'ils ne fassent aucun usage de ces drogues, qui lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des suites les plus funestes.

Le préjugé est enraciné, il se détruira difficilement ; mais je ne souhaite que de faire ouvrir les yeux sur le succès de la méthode chaude, & sur celui de celle que je vais proposer ; le jugement alors ne restera pas long-temps suspendu. Je

dois même dire que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville plus de docilité à cet égard, ſur-tout dans les dernieres épidémies, que je n'aurois oſé l'eſpérer *(a)*. Non-ſeulement ceux qui me conſultoient dès le commencement obſervoient avec aſſez d'exactitude le régime rafraîchiſſant que je leur conſeillois ; mais leurs voiſins même l'employoient quand leurs enfants étoient attaqués ; & ayant été ſouvent appellé après pluſieurs jours de maladie, j'ai vu avec plaiſir, dans pluſieurs maiſons, qu'on n'avoit donné aucun remede chaud & qu'on avoit eu grand ſoin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'eſpérer que cette méthode ſera bientôt générale ici ; & ce qui l'accréditera, c'eſt que les deux dernieres épidémies, quoique auſſi nombreuſes, ont été beaucoup moins meurtrieres que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on ſoupçonne ſi l'on trouve les ſignes que j'ai décris plus haut ; ſi le malade ne l'a pas eue, & ſi elle eſt actuellement dans le lieu, on le met très-exactement au régime, & on lui donne ſoir

(*a*) La bonne méthode a pénétré depuis quelques années dans les campagnes, on y traite la petite vérole d'une façon beaucoup moins fâcheuſe, & elle y eſt moins meurtriere.

& matin un bain de jambes tiede ; c'eſt le remede le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reſte du corps. Les lavements contribuent auſſi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomiſſements qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très-mal-à-propos à arrêter par la confection ou la thériaque, & dont il eſt plus dangereux encore de vouloir emporter la cauſe avec un émétique ou un purgatif, qui ſont des remedes pernicieux dans les commencements de cette maladie ; excepté dans un petit nombre de cas, dont un médecin ſeul peut juger avec certitude, dans leſquels l'eſtomac & les inteſtins ſe trouvent embarraſſés par des matieres putrides, qui, ſi on ne les évacue pas dès le commencement, produiſent une fievre indépendante de la maladie principale dont elle dérange la marche, aggrave les ſymptômes, & qu'elle peut rendre mortelle de bénigne qu'elle auroit été ſans cette complication, plus rare à la campagne qu'à la ville.

Si la fievre eſt légere, les bains de jambes du premier jour, & le premier lavement ſuffiſent ; alors, on ſe contente du

régime, & l'on peut même, au lieu des tisanes N°. 1, 2, 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers ou la moitié de thé de sureau ou de tilleul, ou même s'il n'a point du tout de fievre, de mélisse ; enfin s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim quelques tranches de pain, mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œuf, ni vin, parce qu'une observation réitérée a prouvé que les enfants qui avoient pris de ces nourritures étoient plus mal & se remettoient plus lentement que les autres.

L'on peu aussi à cette époque leur donner pour toute boisson du petit-lait, dont j'ai vu souvent de très-bons effets, ou de la battue (lait de beurre). Quand la maladie n'est pas forte, elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remede, mais il faut toujours avoir soin de purger, dès que les boutons du visage sont en partie secs, avec le remede N°. 11, & de réitérer la même purgation six jours après. Il ne faut accorder de la viande qu'après cette derniere purgation; mais après la premiere on peut donner des légumes ou jardina-

ges & du pain aſſez pour que les convaleſcents ne ſouffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fievre eſt forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1°. ſur le champ faire une ſaignée au bras, donner deux heures après un lavement, & ſi la fievre continue réitérer la ſaignée. J'en ai fait faire juſqu'à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans; elle eſt ſur-tout néceſſaire quand, avec un pouls dur & plein, il y a aſſoupiſſement ou rêveries.

2°. On donne, tant que la fievre eſt trop forte, deux, trois & même quatre lavements par jour, & deux bains de jambes.

3°. On ſort le malade du lit & on le tient ſur une chaiſe auſſi long-temps que l'on peut.

4°. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre, & s'il eſt trop chaud, comme cela arrive ſouvent en été, on emploie pour le rafraîchir les moyens décrits (§. 36.)

5°. Le malade ne boit que des tiſanes N°. 2 ou 4, & ſi cela ne modere pas ſuffiſamment la fievre, on lui donne toutes les heures, ou toutes les deux heures, ſuivant le beſoin, une cuillerée de la

potion N°. 10. Après l'éruption, la fievre étant moins forte, on diminue la quantité des secours, & même si elle cessoit entiérement, on se conduiroit de la maniere indiquée dans le §. 212.

§. 214. Quand après quelques jours de calme la suppuration renouvelle la fievre, l'on doit 1°. avoir soin d'entretenir le ventre très-libre; pour cela on doit, *a.*, mettre dans les lavements une once de catholicon, ou simplement les faire de petit-lait avec du miel, de l'huile & du sel : *b.* donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de distance l'un de l'autre, trois verres de la tisane N°. 32, *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N°. 23; mais ce jour-là on ne prendra pas celle N°. 32. 2°. Il faut, si le mal est violent, donner même à double dose le remede N°. 10. 3°. L'on doit sortir le malade du lit & le tenir levé dans une chambre bien aérée jour & nuit, jusqu'à ce que la fievre ait baissé. Plusieurs personnes s'étonneront de ce conseil; cependant c'est celui qui m'a paru souvent le plus efficace, & sans lequel les autres sont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t-on? Il n'est pas nécessaire qu'il dorme à cette époque, au contraire, le sommeil lui nuiroit; d'ailleurs il ne peut

pas dormir ; la ſalivation qui eſt continuelle l'en empêche, & il eſt très important de l'entretenir ; on la facilite en injectant ſouvent dans la gorge de l'eau miellée. Il eſt auſſi très-utile d'en injecter dans les narines, & de les nettoyer ſouvent des croûtes qui s'y amaſſent. Ces attentions diminuent non-ſeulement le mal-aiſe du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à la guériſon.

4°. Si le viſage & le cou ſont fort enflés, on met des cataplaſmes émollients à la plante des pieds ; ſi cela ne ſuffit pas, l'on y applique des ſinapiſmes ; ce ſont des emplâtres faits avec du levain de la moutarde & du vinaigre. Ils y occaſionent quelquefois des douleurs exceſſives & brûlantes ; mais à meſure que ces douleurs augmentent, la tête & le cou ſe dégagent d'une façon marquée.

§. 215. Les paupieres s'enflent, quand la maladie eſt grave, au point de couvrir les yeux, qui reſtent fermés pendant pluſieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroſer ſouvent avec un peu de lait & de l'eau tiede. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du ſafran, un ducat, de l'eau roſe, ſont auſſi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus

à prévenir la rougeur des yeux après la maladie, & en général toutes les autres suites, c'est de se contenter pendant long-temps de très-peu d'aliments, & sur-tout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les mauvaises petites véroles, & chez les petits enfants, les yeux se ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un secours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé pendant long-temps que comme un moyen de conserver le visage, mais qui a les plus grandes influences sur la conservation de la vie, c'est d'ouvrir les boutons, non-seulement au visage, mais par-tout le corps. En les ouvrant, premiérement, on prévient le séjour du pus, & par là on empêche qu'il ne ronge, & ne laisse des cicatrices, des creux profonds, ou d'autres défigurations de cette espece. En second lieu, en donnant ainsi issue au venin, on empêche qu'il ne repasse dans le sang, & par là on enleve une des grandes causes du danger. Troisiémement, on détend la peau; l'enflure du visage & celle du cou diminuent à mesure qu'on ouvre, & l'on facillite ainsi le retour du sang du cerveau; ce qui est un très-grand avantage. Il faut ouvrir

ſucceſſivement par-tout à meſure que les boutons ſont mûrs. Le moment de le faire, c'eſt quand ils ſont tout-à-fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant ſoit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a pâli. On les ouvre avec des ciſeaux très-pointus ; ce qui n'eſt abſolument point douloureux pour le malade ; & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique pluſieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiede, pour enlever ce pus qui ſe formeroit aiſément en croûtes. Mais comme les boutons vuidés ſe rempliſſent aſſez vîte, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelquefois à cinq ou ſix repriſes. Ces ſoins paroîtront minutieux, & ne deviendront ſans doute jamais une pratique générale ; mais je repete qu'ils ſont beaucoup plus importants qu'on ne l'imagine, & que dans une fievre de ſuppuration fort grave, une ouverture générale, exacte & réitérée des boutons mûrs, eſt le remede le plus efficace, parce qu'elle ôte les deux cauſes du danger, qui ſont le pus & la tenſion de la peau.

§. 217. Je n'ai point parlé dans le traitement des remedes anodins ou propres à faire dormir, qu'on emploie

généralement

généralement, mais que je n'emploie presque jamais dans cette espece, & dont j'ai prouvé tout le danger dans cette même lettre à Mr. HALLER, que j'ai déjà cité. Ainsi, par-tout où l'on n'a point de médecin, on doit éviter avec le plus grand soin la thérique, le laudanum, le syrop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax ou de cynoglosse, en un mot, tout ce qui peut faire dormir. On doit sur-tout les bannir absolument dans le temps de la seconde fievre, pendant laquelle le sommeil, même naturel, est dangereux. Un cas dans lequel il est quelquefois permis de les employer, c'est pour les enfants foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine; mais, je le répete, il faut être circonspect dans l'usage de ces remedes, qui peuvent devenir mortels quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fievre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on salive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout-à-coup, il faudroit bien se garder

de donner des remedes sudorifiques, chauds, spiritueux, volatils; mais il faut donner beaucoup du remede N°. 12, qu'on boira chaudement, & appliquer des vésicatoires aux gras de jambes. Ce cas est fâchenx, & les différentes circonstances qui l'accompagnent peuvent exiger quelques secours, dans le détail desquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une saignée fait reparoître l'éruption sur le champ.

§. 219. Le seul moyen sûr d'éloigner le danger de cette maladie, c'est l'inoculation, dont je parlerai dans le chap. 33, Mais ce moyen salutaire, qu'on doit regarder comme une grace particuliere de la providence, ne peut être à l'usage du peuple que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux destinés à cet usage; & il est bien étonnant qu'on n'en fonde pas par-tout. Dans ceux où il n'y en a point encore, la seule ressource qu'on ait pour les enfants qu'on ne fait pas inoculer chez eux, c'est de les disposer à avoir cette maladie heureusement par une préparation aisée.

§. 220. Cette préparation consiste en général à corriger les vices de la santé du sujet, s'il en a, & à le rendre bien portant, sans être excessivement vigoureux,

parce que chez les ſujets très-vigoureux, la maladie eſt quelquefois trop violente.

L'on ſent que les dérangements de la ſanté étant très-différents, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant ſujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui eſt ſujet à une maladie toute différente; & les détails néceſſaires ſur cet important objet, ſeroient déplacés ici, ſoit par leur longueur, ſoit parce qu'il n'eſt pas poſſible de donner à des perſonnes qui ne ſont pas médecins des connoiſſances ſuffiſantes pour ſe décider ſur le choix des ſecours dans pluſieurs cas; mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront aſſez généralement aux enfants bien portants & robuſtes.

Le premier, c'eſt une diminution dans la quantité des aliments. Les enfants mangent généralement un peu trop; il faudroit les réduire à leur juſte meſure, ſi l'on pouvoit l'aſſigner exactement; mais l'on peut, preſque pour tous, réduire le ſouper à très-peu de choſe.

Le ſecond ſecours conſiſte dans le choix des aliments; il eſt moins à la portée du peuple, qui eſt borné à un petit nombre, qu'à celle du riche, qui a beaucoup de retranchements à faire;

mais auſſi il lui eſt moins néceſſaire. Ses aliments plus ſimples, & preſque tous tirés des végétaux & des laitages, ſont ceux qui conviennent le mieux; il n'eſt preſque queſtion pour lui que de les choiſir bien conditionnés; du pain bien cuit, des légumes préparés ſans lard & ſans graiſſes rances, des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartes, peu de fromage; voilà à peu près à qui l'on peut réduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions à ces deux égards, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils ſeront plus gais & plus agiles; qu'avec un peu moins de couleur, & quelquefois d'embonpoint, ils auront un meilleur viſage.

Le troiſieme ſecours, c'eſt de leur donner quelques bains de jambes tiedes le ſoir en les couchant; ce remede favoriſe la tranſpiration, rafraîchit, délaie le ſang, & en diminue l'âcreté, toutes les fois qu'il eſt ordonné à propos.

Le quatrieme, c'eſt l'uſage du petit-lait bien clair. Ce remede, qui eſt un ſuc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui ſe préſentent, (je parle toujours des enfants ſains & robuſtes:) il donne de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux, il diminue la

densité du sang, qui, augmente par l'action du venin, dégénéreroit en un épaississement inflammatoire trop dangereux, il détruit tous les engorgements qui peuvent se trouver dans les visceres du bas-ventre; il ouvre les couloirs de la bile, il en émousse lâcreté, il lui donne de la fluidité, il prévient la putridité, adoucit ce que la masse des humeurs pourroit avoir de trop âcre; il facilite les selles, les urines, la transpiration; en un mot, il donne au corps la disposition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfants dont je parle, ceux qui sont sanguins, ceux qui sont bilieux, il est sans contredit le remede préparatoire le plus efficace & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déjà dit qu'on pouvoit aussi l'employer avec beaucoup de succès pendant le cours de la maladie; mais j'avertis que quelque salutaire qu'il soit dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans lesquels il nuiroit. L'on auroit très-grand tort de l'ordonner à des enfants foibles, languissants, noués, pâles, sujets aux vomissements, à la diarrhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui prouvent qu'ils

ont les vaiſſeaux foibles & les humeurs aigres : ainſi il faut bien ſe garder de la regarder comme un ſecours univerſel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres, ou en donner pendant tout le jour au lieu d'autre boiſſon, ou le donner, en ſoupe avec du pain, à déjeûner, à ſouper, & même plus ſouvent.

Si le payſan vouloit ſuivre ces directions, qui ſont très-aiſées & très à ſa portée, toutes les fois que la petite vérole regne, je ſuis perſuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront ; il y en a qui ſont extrêmement ſenſés, il y en a d'autres qui ſont trop bruts pour en ſentir l'utilité, & trop féroces pour donner quelques ſoins à leurs familles.



CHAPITRE XIV.

De la rougeole.

§. 221. LA rougeole, à laquelle les hommes ſont auſſi généralement aſſujettis qu'à la petite vérole, eſt une maladie à

peu près de la même eſpece, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle faſſe d'aſſez grands ravages. Dans celui-ci l'on meurt plus rarement de la maladie que de ſes ſuites.

Quelquefois il y a en même temps épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit; plus ſouvent cependant j'ai vu qu'elles régnoient dans des années différentes. Il arrive auſſi que les deux maladies ſe mêlent, & que l'une ſurvient à l'autre avant qu'elle ſoit finie, ce qui eſt dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce pluſieurs jours à l'avance par une petite toux fréquente & ſeche, ſans aucun autre mal; plus ordinairement par un mal-aiſe général, des alternatives de friſſons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un aſſoupiſſement chez les enfants, un mal de gorge très-fort, & ce qui caractériſe la maladie, une rougeur & une chaleur conſidérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une ſi grande ſenſibilité des yeux, qu'ils ne peuvent pas ſoutenir la lumiere; par des éternuements très-fréquents, & un écoulement par le nez de la même matiere qui coule des yeux.

La chaleur & la fievre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppreſſion, de l'angoiſſe, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomiſſements ſont moins conſidérables; d'autres fois des ſueurs, mais moins abondantes que dans la petite vérole; la langue eſt blanche, la ſoif eſt ſouvent ardente, les accidents ſont généralement plus violents qu'avant les petites véroles bénignes.

Enfin, le quatrieme ou le cinquieme jour, quelquefois ſur la fin du troiſieme, l'éruption ſe fait très-promptement & très-abondamment ſur tout le viſage, qui, dans peu d'heures, eſt couvert de taches, dont chacune reſſemble à une morſure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont pluſieurs ſe réuniſſant, forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui, enflammant la peau, produiſent une enflure ſenſible au viſage; quelquefois même les yeux ſont fermés. Chaque petite tache eſt un peu élevée, ſur-tout au viſage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt; dans le reſte du corps, cette élévation n'eſt preſque ſenſible que par la rudeſſe qu'elle donne à la peau.

Après avoir commencé par le viſage,

l'éruption ſe continue ſur la poitrine, le dos, les bras, les cuiſſes, les jambes. Elle eſt ordinairement très-abondante ſur la poitrine & ſur le dos, il arrive même quelquefois qu'on trouve des plaques rouges ſur la poitrine, avant qu'il ſe ſoit fait aucune éruption ſur le viſage.

Le malade a ſouvent, comme dans les petites véroles, des ſaignements de nez abondants, qui emportent le mal de tête, d'yeux & de gorge.

Quand la maladie eſt fort douce, preſque tous les accidents dimiuuent après l'éruption comme dans la petite vérole; mais ordinairement le changement en bien n'eſt pas auſſi ſenſible que dans cette premiere maladie. Les vomiſſements ceſſent, il eſt vrai, preſque entiérement, mais la fievre, la toux, le mal de tête continuent; & j'ai vu quelquefois qu'un vomiſſement de matieres bilieuſes, un ou deux jours après l'éruption, ſoulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troiſieme ou le quatrieme jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons ſe deſſechent & tombent en petites écailles, la peau même intermédiaire tombe de la même maniere, & ſe trouve remplacée par une nouvelle qui s'eſt formée deſſous. Le neuvieme jour, quand la maladie eſt

allée vîte, le onzieme quand elle a été fort lente, il ne reſte aucun veſtige des rougeurs, & la peau eſt d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'eſt pas guéri, à moins que, pendant le temps de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelque évacuation conſidérable, comme les vomiſſements dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée bilieuſe, ou des urines, ou des ſueurs abondantes; car quand il ſurvient quelqu'une de ces évacuations, la fievre diſparoît, le malade reprend des forces, & ſe guérit entiérement. Quelquefois auſſi, ſans aucune de ces évacuations, la tranſpiration inſenſible diſſipe les reſtes du venin, & le malade ſe porte très-bien. Mais d'autres fois ce venin, s'il ne s'évacue pas entiérement, ſe jette ſur le poumon, & y produit une légere inflammation; l'oppreſſion, la toux, l'angoiſſe, la fievre reviennent, & le malade eſt dans un grand danger. Souvent l'orage eſt moins violent, mais il eſt long, & il reſte des toux très-opiniâtres, qui ont pluſieurs caracteres de coqueluches. En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuſe; preſque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien ſoignés, prirent cette toux qui étoit très-forte & très-rebelle.

§. 224. Quoique ce ſoit là la marche de la maladie abandonnée à elle-même, ou mal ſoignée, ſur-tout traitée par un régime chaud, quand on a ſoin de modérer la fievre dans les commencements, de délayer & d'entretenir les évacuations, ces mauvaiſes ſuites ſont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie eſt la même que pour la petite vérole.

1°. Si la fievre eſt forte, le pouls dur, l'oppreſſion violente, tous les ſymptômes graves, on fait une, deux ou pluſieurs ſaignées.

2°. L'on donne des lavements & des bains de jambes; la violence du mal en regle la quantité.

3°. L'on ordonne les tiſanes N°. 2 ou 4, ou un thé de ſureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquieme partie de lait.

4°. On emploie les parfums d'eau chaude, qui ſont très-utiles pour ſoulager le mal de gorge, la toux & l'oppreſſion.

5°. Dès que les rougeurs commencent à palir, on purge avec la potion N°. 23.

6°. On tient le malade au régime encore une couple de jours après cette purgation, & enſuite on le met à celui des convaleſcents.

7°. S'il ſurvient, dans le temps que l'éruption doit ſe faire, des accidents ſemblables à ceux qui ſurviennent dans la petite vérole, on y remédie de la même maniere.

§. 226. Quand on n'a pas ſuivi cette méthode, & que les accidents décrits §. 223 ſurviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'eſt pas violent, l'on peut ſe paſſer de la ſaignée. S'il y a longtemps qu'il dure dans les enfants gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes ſecours, ſans ſaignées, la potion N°. 8, & les véſicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive ſouvent que l'éloignement des ſecours fait qu'on néglige trop les reſtes de la maladie, ſur-tout la toux, & alors il ſe forme une véritable ſuppuration dans le poumon, avec une fievre lente. J'ai vu pluſieurs enfants dans des villages périr de cette façon; cet état eſt de la même nature que celui décrit §. 68 & 82, & finit de même, ſouvent par une diarrhée très-peu douloureuſe, & quelquefois puante, qui emmene le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les ſecours preſcrits §. 74, art. 3, 4, 5, la

poudre N°. 14, le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfants, qu'il faut quelquefois se borner au lait, & j'ai vu souvent que, dans ce cas, il opéroit seul des guérisons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi efficacement que quand on le prend seul sans aucun autre aliment, & qu'il est très important de lui en associer aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même temps, avec succès, pour leur boisson, les eaux de Pfeffer; de Seltzer, de Pétersthal, de Bristol, ou quelques autres très-légeres, & qui n'ont que très-peu de minéral; on les emploie également avec succès dans tous ces cas, dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort seche, avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue & la peau extrêmement seches. J'ai guéri cet état en faisant respirer la vapeur d'eau chaude, en faisant prendre les bains tiedes, & en ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait. Mais si, malgré ces secours, la toux continue, il faut, sans hésiter, faire une saignée, au bras; c'est même souvent par là qu'il faut com-

mencer ; l'omiſſion , ou l'emploi trop tardif de ce remede, rendent ſouvent incurables des cas qui auroient cédé avec la plus grande facilité, ſi on l'eût employé dès les commencements.

Je réitere encore, avant que de quitter cette matiere, que le venin de la rougeole eſt extrêmement âcre, il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuſe qui produit des éréſipelles, & par là même cette maladie demande des ſoins, ſans quoi il eſt à craindre qu'elle n'ait des ſuites fâcheuſes. J'ai vu depuis peu une jeune fille qui avoit langui depuis une rougeole eſſuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au cou, que le lait coupé avec la ſalſepareille a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle eſt très-mauvaiſe, ſurtout en Ecoſſe, & cette méthode auroit auſſi de grands avantages dans celui-ci, quoiqu'elle n'y ſoit pas auſſi néceſſaire ; mais il en eſt comme de l'inoculation de la petite vérole, elle ne peut être utile au peuple qu'au moyen d'un hôpital.





CHAPITRE XV.

De la fievre ardente ou chaude.

§. 230. PRESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jufqu'à préfent font produites par l'inflammation du fang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le fang s'enflamme fortement, fans qu'il y ait aucune partie plus particuliérement attaquée, il produit cette fievre, qu'on appelle fievre ardente ou chaude.

§. 231. Les fignes qui la font connoître font la dureté du pouls & fa plénitude, plus confidérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande foif, une féchereffe extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le temps du redoublement qui eft confidérable tous les foirs; la refpiration un peu gênée, furtout dans le temps du redoublement; avec

une toux de temps en temps, ſans douleur dans la poitrine & ſans crachats ; le ventre reſſerré ; les urines rouges, chaudes, peu abondantes ; quelques ſurſauts, ſur-tout quand le malade s'endort ; peu ou point de bon ſommeil, mais preſque toujours une eſpece d'aſſoupiſſement, qui rend les malades aſſez peu ſenſibles à ce qui ſe paſſe autour d'eux, & à leur propre état ; quelquefois un peu de ſueur, à l'ordinaire, la peau très-ſeche, de la foibleſſe, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie eſt produite, comme toutes les maladies inflammatoires, par les cauſes qui épaiſſiſſent le ſang, & en augmentent le mouvement ; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin ou des liqueurs, un air trop long-temps ſec, des excès en tout genre, des aliments échauffants.

§. 233. 1°. L'on doit mettre d'abord le malade au régime, ne donner des aliments que de huit en huit heures, quelquefois ſeulement deux fois par jour ; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en paſſer tout-à-fait.

2°. L'on réitere les ſaignées juſqu'à ce que le pouls s'amolliſſe. La premiere doit être conſidérable, & l'on en fait

une ſeconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on peut ſuſpendre, & n'y revenir que quand il reprendroit aſſez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger; mais s'il continue à être fort & dur, on fait dans le même jour la troiſieme ſaignée, qui ſouvent eſt la derniere; mais dans quelques cas il en faut un plus grand nombre.

3°. On donne deux & même trois lavements par jour, N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes & les mains dans l'eau tiede; on met des linges, ou des flanelles, trempés auſſi dans l'eau tiede ſur la poitrine & ſur le ventre, & l'on fait boire très-réguliérement le lait d'amandes N°. 4 & la tiſane N°. 7. Les pauvres peuvent ſe tenir à cette derniere, mais il faut en boire une grande quantité. Après les ſaignées, l'air frais & la quantité de boiſſon ſont le ſalut du malade.

5°. Si après les ſaignées la fievre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N°. 10, juſqu'à ce qu'elle ait diminué, & enſuite de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'elle ſoit très-modérée.

§. 234. Il ſurvient ſouvent, dans cette

maladie, des ſaignements de nez qui ſont très-ſalutaires.

Les premiers ſignes d'amandement ſont l'amolliſſement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait ſa dureté, que quand la maladie eſt entiérement terminée; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité ſur la langue. Tous ces ſignes favorables vont en augmentant, & entre le neuvieme & le quatorzieme, il ſurvient ordinairement, ſouvent après quelques heures d'orage, des ſelles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépoſe un ſédiment d'un blanc roux, au deſſus duquel l'urine reſte très-claire & d'une couleur naturelle, & des ſueurs plus ou moins abondantes. En même temps les narines & la bouche s'humectent; cette croûte ſeche & brune, qui couvroit la langue, & que rien ne pouvoit enlever, ſe diſſipe d'elle-même; le goût revient, la ſoif diminue, la clarté des idées renaît, l'aſſoupiſſement ſe diſſipe, le ſommeil ſe rétablit, & les forces ſe relevent. Après cette époque il faut donner la potion laxative N°. 23, & mettre le malade au régime des convaleſcents. On peut, au bout de huit ou dix

jours, redonner la même potion, & si elle ne purge que très-peu le malade, on peut la rendre un peu plus active par l'addition d'un quart d'once de séné. Chez quelques malades les urines ne déposent jamais, mais ils guérissent très-bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire si le pouls reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le nez, les levres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptômes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque désespéré, & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.





CHAPITRE XVI.

Des fievres putrides.

§. 236. APRÈS avoir parlé des maladies fiévreuſes qui dépendent de l'inflammation du ſang, je parlerai de celles que produiſent les matieres corrompues, qui croupiſſent dans l'eſtomac, dans les boyaux, dans les viſceres du bas ventre, ou qui ont déjà paſſé dans le ſang. On les appelle fievres putrides, ou quelquefois fievres bilieuſes, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie, ou que le foie paroît plus particuliérement affecté.

§. 237. Cette maladie s'annonce ſouvent pluſieurs jours à l'avance par un grand abattement, une peſanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaiſe le matin, peu d'appétit, un ſommeil inquiet, quelquefois un mal de tête exceſſif pendant pluſieurs jours ſans aucun autre ſymptôme. Enſuite il ſurvient un friſſon, ſuivi d'une chaleur

âcre & feche ; le pouls, qui eſt petit & vîte pendant le friſſon, s'éleve pendant la chaleur, & eſt ſouvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fievre putride ne ſoit compliquée avec une fievre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce temps-là, le mal de tête eſt ordinairement très-violent; le malade a preſque toujours des nauſées, & même quelquefois des vomiſſements, de l'altération, des rapports déſagréables, la bouche amere, il urine peu. Cette chaleur dure pluſieurs heures, ſouvent toute la nuit, elle diminue un peu le matin, & le pouls, toujours fiévreux, l'eſt alors un peu moins, le malade ſouffre moins, mais il eſt très-abattu.

La langue eſt blanche, ſale, les dents ſe faliſſent, l'haleine a une mauvaiſe odeur. La couleur, la quantité & la conſiſtance des urines varient beaucoup. Quelques malades ſont reſſerrés, d'autres ont fréquemment de petites ſelles qui ne les ſoulagent point. La peau eſt quelquefois ſeche, d'autres fois il y a de petites ſueurs, mais qui ne font preſque jamais aucun bien. La fievre redouble tous les jours, & ſouvent à des heures irrégu-

lieres. Outre le grand redoublement qu'on obſerve chez tous les malades, il y en a ſouvent de petits chez quelques-uns; ils préſagent ordinairement une maladie longue.

§. 238. Quand le mal eſt abandonné à lui-même, ou mal ſoigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'eſt pas rare, la fievre augmente, les redoublements deviennent plus longs, plus fréquents, irréguliers; il n'y a point de bons moments; le ventre ſe tend comme un ballon, ce qu'on appelle météoriſme; les rêveries ſurviennent, le malade ne ſent plus ſes beſoins, & ſe ſalit dans ſon lit; il refuſe les ſecours, parle continuellement, avec un pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide ſur la peau, ſur-tout du cou, du dos & de la poitrine. Toutes les matieres qui ſortent du corps du malade ont une odeur très-puante; il ſurvient des mouvements convulſifs, ſur-tout au viſage; il ne ſe couche que ſur le dos, & tombe inſenſiblement vers les pieds du lit; *il chaſſe aux mouches*; le pouls devient ſi petit & ſi vîte, qu'on ne peut qu'à peine le ſentir & point le compter. L'angoiſſe paroît inexprimable, il coule une ſueur de détreſſe, la poitrine s'emplit & l'on meurt miſérablement.

§. 239. Quand la maladie eſt moins violente ou qu'elle eſt bien traitée, & que les remedes réuſſiſſent, le mal reſte quelques jours dans l'état décrit (§. 237) ſans empirer & ſans diminuer ; il ne ſurvient aucun des ſymptômes (§. 238.) ; mais au contraire tous les ſymptômes diminuent, les redoublements ſont moins longs & moins violents, le mal de tête plus ſupportable, les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes, & ſoulagent ; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier ; on recouvre un peu de ſommeil & il eſt plus tranquille ; la langue ſe nettoie & chaque jour la ſanté fait quelque progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle eſt très-violente ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour ; ſouvent l'on en meurt du dix-huitieme au vingtieme ; quelquefois ſeulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle eſt légere, elle eſt quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle eſt grave, il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines & même plus tard ; mais il eſt vrai

que ces maladies ſi longues dépendent ſouvent, en grande partie, du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette eſpece conſiſte dans les remedes ſuivants.

1°. On *met le malade au régime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boiſſon ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de ſucre & de l'eau, ou la tiſane N°. 3. L'on peut, au lieu de jus de citron, employer le vinaigre, qui fait avec le ſucre & l'eau une boiſſon agréable & très-ſaine.

2°. S'il y a inflammation, ce qu'on connoît par la force & la dureté du pouls & par le tempérament du malade, s'il eſt fort & robuſte, ou s'il eſt échauffé par quelqu'une des cauſes marquées (§. 232), il faut faire une ſaignée, & même, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-ſouvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la ſaignée ſeroit nuiſible.

3°. Quand le malade a fait pendant deux jours un uſage abondant de ces boiſſons,

boiſſons, s'il a encore la bouche très-mauvaiſe & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, délayée dans un demi pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi-quarts d'heures. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on eſt ſûr qu'il n'y a aucune circonſtance qui doive en empêcher l'uſage; ces circonſtances ſeront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faiſoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus, & l'on ſe contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiede; s'ils ne produiſent pas cet effet, on continue juſqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui eſt ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui du N°. 35, en buvant auſſi beaucoup d'eau tiede, quand il opéreroit; mais le premier eſt à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reſte jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation; ce ſeroit alors donner un vrai poiſon; & même, ſi la fiere eſt très-forte, quoique ſans inflammation, l'on ne doit pas s'en ſervir.

Le moment de les donner, c'eſt après le redoublement, quand la fievre a beaucoup baiſſé. Ordinairement après avoir

fait vomir, le remede N°. 34 purge; le N°. 35 opere plus rarement cet effet. Quelquefois les envies de vomir ſont ſi marquées, la bouche ſi mauvaiſe, la langue ſi chargée, qu'on doit faire vomir d'abord pour prévenir les ravages que causeroient les matieres putrides dont l'eſtomac eſt rempli.

Dès que les vomiſſements ont fini, on recommence la tiſane, & il faut bien ſe garder de donner du bouillon à la viande au malade, ſous prétexte qu'il eſt purgé. Les jours ſuivants on continue comme les premiers; mais comme il eſt important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours dans la matinée la tiſane N°. 32. Ceux pour qui elle ſeroit trop diſpendieuſe y ſuppléeront en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34 dans cinq ou ſix taſſes d'eau, dont ils prendront une taſſe toutes les deux heures, en commençant de grand matin. Mais ſi la fievre étoit très-forte, le N°. 32 doit être préféré.

4°. Après l'effet de l'émétique, ſi la fievre continue, ſi les ſelles reſtent puantes, ſi le ventre eſt un peu tendu, ſi les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée de la potion N°. 10, qui arrête

la putridité & abat la fievre. Quand le mal eſt très-preſſant, on peut en donner toutes les heures.

5°. Quand, malgré ces ſecours, la fievre continue, & que le cerveau n'eſt pas net, que le malade a de violents maux de tête, ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres véſicatoires N°. 36, & les laiſſer ſuppurer le plus long-temps qu'il ſera poſſible.

6°. Quand la fievre eſt très-forte, il faut abſolument retrancher toute nourriture.

7°. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de ſuite, trois priſes de la poudre N°. 24, à une heure de diſtance l'une de l'autre; ce remede procure quelques ſelles bilieuſes, qui abattent beaucoup la fievre & diminuent conſidérablement la violence de tout le reſte de la maladie. On l'emploie avec ſuccès dans les cas où la fievre trop forte empêche l'émétique, & l'on doit ſe borner à ce remede, toutes les fois qu'on eſt incertain ſi les circonſtances du mal permettent le vomiſſement, dont on peut d'ailleurs ſe paſſer dans un très-grand nombre de cas.

8°. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublements ſont foibles & que le malade eſt quelques heures ſans

fievre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives, mais l'on continue celui des tisanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner, de deux en deux jours, deux prises de la poudre N°. 24, qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9°. Si la fievre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14, quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede pourroient y suppléer par la boisson amere N°. 37, dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10°. Comme les organes qui servent à la digestion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelques maladies de langueur.



CHAPITRE XVII.

Des fievres malignes.

§. 242. L'ON appelle fievres malignes celles dans lesquelles le danger est plus grand que les symptômes ne sont effrayants. Elles font du mal sans paroître dangereuses ; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractere distinctif des fievres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une résistance vigoureuse contre la cause de la maladie, & que c'est de cette résistance que dépend la violence des symptômes.

Si au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier.

Le ſpectateur, qui, ſans s'appercevoir de ce déſarmement, ne jugeroit du carnage qui ſe fait que par ce bruit, ſeroit extrêmement trompé. Le nombre des morts ſera prodigieux, il l'eût été beaucoup moins, & le bruit plus grand, ſi les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les cauſes de cette maladie ſont un long uſage de viande, ſans légumes, ſans fruits, ſans acides, des aliments mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaiſes graines, des viandes corrompues. Huit perſonnes mangerent du poiſſon gâté; elles furent toutes attaquées d'une fievre maligne, & il en périt cinq, malgré les ſoins des plus habiles médecins. Ces fievres ſont auſſi très-ſouvent l'effet de la diſette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air ſur-tout qui réunit ces deux qualités; auſſi elles ſont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air enfermé, ſur-tout s'il eſt habité par pluſieurs perſonnes; d'un principe ſingulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les ſymptômes des fievres malignes ſont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, ſans aucune cauſe précédente ſenſible qui ait pu les détruire;

en même temps un abattement de l'ame qui devient preſque inſenſible à tout, & même à la maladie ; un changement prompt dans le viſage, & ſur-tout dans les yeux ; de petits friſſons qui alternent pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur ; quelquefois un grand mal de tête & de reins ; d'autres fois il n'y a point de douleur, des eſpeces de défaillance dès le commencement du mal, ce qui eſt toujours fâcheux ; point de bons ſommeils ; ſouvent un demi-aſſoupiſſement, une rêverie légere & ſourde, qui ſe manifeſte ſur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque choſe, & qui ne penſe à rien ; quelques malades ont cependant des rêveries violentes ; preſque tous un ſentiment de peſanteur, d'autres fois de ſerrement dans le voiſinage du creux de l'eſtomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoiſſe. Il y a quelquefois de légers mouvements convulſifs dans le viſage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes ; ſes ſens paroiſſent s'engourdir ; j'ai vu pluſieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns ſe guérir. Il n'eſt point rare de voir des malades, qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La

voix s'altere, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entiérement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre, elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene, aussi ce symptôme est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun, plus rarement seche que dans les autres especes de fievre; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue long-temps fumée.

Le ventre reste quelquefois très-mou, d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vîte que dans l'état naturel, quelquefois même très-vîte, & je l'ai toujours trouvé tel quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude, ni seche, ni humide; elle se couvre souvent de taches pétéchiales, (ce sont de petites taches d'un rouge livide) sur-tout au cou, autour des épaules, au dos, d'autres fois ce sont de plus grandes taches brunes comme après des coups de bâton.

Les urines sont presque toujours crues, c'est-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades des ulceres livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la mâchoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, aux dos. Les forces se perdent entiérement, le cerveau s'embarrasse tout-à-fait, le malade étendu sur son dos meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorragies qui tuent; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fievre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fievres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le septieme ou le huitieme jour, plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme; souvent au bout de cinq ou six semaines; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements sont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foiblesse & un air très-changé, se croit à peine malade.

Il en eſt du terme de la guériſon comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours & même plutôt, d'autres ſeulement au bout de quelques ſemaines.

Les ſignes qui annoncent une guériſon ſont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une ſueur chaude, médiocrement abondante, ſans angoiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie, quoique ce ne ſoit point un mal ; quand le malade devient ſourd, ſi en même temps les autres ſymptômes s'amendent.

Quand le ventre ſe détend, c'eſt une très bonne marque ſi le pouls ſe ralentit en même temps.

Cette eſpece de fievre laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſes, & il faut un long-temps avant que les malades aient repris entiérement leurs forces.

§. 247. 1°. Il eſt plus important, dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtants, que dans aucun autre, de rafraîchir & de purifier l'air, il faut ſouvent brûler du vinaigre dans la chambre & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diete doit être légere & aigre,

on peut donner du jus d'oſeille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groſeilles, mé-liſſes, & pour ceux qui ſont en état, citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La ſaignée eſt rarement néceſ-ſaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées ſûrement qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements ſont ſouvent très-peu néceſſaires; quelquefois dangereux.

6°. La boiſſon ordinaire doit être une tiſane d'orge, rendue aigre avec l'eſprit acide du N°. 10, dont on met un quart d'once ſur un pot de tiſane; ou la limo-nade.

7°. Il eſt important d'évacuer les pre-mieres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrom-pues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement après ſon effet, le malade eſt mieux, au moins pendant quelques heures. Il eſt très-important de donner ce remede dans les com-mencements, mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyen-nant qu'il ne ſoit point ſurvenu d'in-flammation particuliere, & qu'il reſte

encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un ſuccès marqué, le vingtieme jour. Il eſt ſouvent néceſſaire de le réitérer pluſieurs fois.

8°. Après avoir enlevé par ce remede une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une priſe de crême de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chaſſe les vers, qui ſont très-fréquents dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par deſſus & par deſſous, & qui ont ſouvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on obſerve, enfin il fortifie les inteſtins, & ſans arrêter les avacuations néceſſaires, il modere la diarrhée quand elle eſt nuiſible.

9°. Si avec la diarrhée la peau eſt ſeche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la tranſpiration, on peut au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'ipécacuanha N°. 39, qui donné à de petites doſes & fréquemment, arrête la diarrhée & favoriſe la tranſpiration. Ce remede & le précédent ſe prennent le matin; deux heures après il faut commencer la potion N°. 40, &

la continuuer réguliérement de trois en trois heures, jufqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N°. 38 ou 39, & on la recommence enfuite jufqu'à ce que le malade foit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abattues & le malade fort angoiffé, il faudroit donner, avec chaque prife de potion, un bol N°. 41, & il y a même des cas dans lefquels on donne de petites dofes de vin blanc avec un fuccès marqué, il agit comme cordial & anti-putride.

Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol vingt grains, c'eft-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la groffeur d'une très-petite fêve de *diafcordium*, ou fi l'on n'en avoit point, de *theriaque*.

11°. Quand, malgré ces fecours, le malade refte dans fon état de foibleffe & d'infenfibilité, il faut appliquer de grands véficatoires au gras des jambes, ou à la nuque, quelquefois même, quand il y a beaucoup d'affoupiffement ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand fuccès fur toute la tête. On les fait fuppurer abondamment, & s'ils fe fechent au bout de quelques jours,

on en remet d'autres, il faut entretenir long temps l'écoulement.

12°. Dès que le mal est assez amendé pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fievre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six ou au moins cinq prises du remede N°. 14, & réitérer la même dose le lendemain, ce qui arrête les accès; on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fievre, on met le patient au régime des convalescents; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès, pour les rétablir plus vîte, deux prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries comme un excellent stomachique, fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir; mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au lieu du remede N°. 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques se-

maines, trois prises du remede N°. 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes, sur le traitement de ces fievres, un préjugé qu'il faut détruire, non-seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est nuisible. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait, aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après corrompus & répandant une odeur horrible; & l'on se persuade que c'est le venin dont ils sont chargés, qui est la cause de cette infection; mais c'est une erreur, ils puent non point parce qu'ils ont attirés le venin, mais parce qu'ils se sont pourris par l'humidité & par la chaleur; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, si on les avoit mis dans tout autre endroit que le corps d'un malade, également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain dans le lit & le laisser long-temps dans cet air, pour lui donner une fievre maligne.

Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs

heures, ce qui n'eſt pas auſſi dangereux quoique ce ſoit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air eſt corrompu, mais ce qui eſt tout auſſi peu ſenſé. Il eſt bien certain que les animaux qui environnent le malade reſpirent le venin qui ſort de ſon corps & peuvent en être incommodés, tout comme les perſonnes qui le ſoignent, mais ils n'en font pas ſortir; au contraire, en contribuant auſſi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fauſſe conſéquence, l'on dit que ſi le mouton meurt, le malade guérira; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cauſe qui produit les fievres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrêmement le danger. Elle ſe mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole, & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractériſent la malignité avec les ſymptômes de ces maladies. Ces cas ſont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un médecin, & il n'eſt pas poſſible d'en preſcrire ici le traitement, qui dépend en général de la combinaiſon du

traitement des deux maladies ; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.



CHAPITRE XVIII.

Des fievres d'accès.

§. 250. LES fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes » sont » celles qui, après un accès de quelques » heures, diminuent sensiblement, ainsi » que tous les symptômes, & cessent » enfin absolument, de façon cependant » que l'accès revienne ensuite. »

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire qu'elles étoient épidémiques ; elles sont beaucoup plus rares depuis l'an 1755 dans la généralité du pays ; mais il y en a toujours un assez grand nombre dans tous les lieux où l'on respire l'air marécageux des environs du Rhône & dans quelques autres endroits situés dans un air à peu près semblable.

§. 251. Il y en a de plusieurs especes, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès se reproduisent.

S'ils reviennent tous les jours, c'eſt ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les diſtinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidiene, les accès ſont long & ſe reſſemblent tous; elle n'eſt pas fréquente. Dans la double tierce ils ſont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger & un plus fort. Le troiſieme reſſemble au premier pour le moment de l'attaque, la violence, les ſymptômes, & la durée; le quatrieme reſſemble au ſecond, &c.

Dans la fievre tierce les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent ſeulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres eſpeces ſont très-rares. J'ai vu une véritable quinte, & une véritable ſeptimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fievre intermittente attaque ſouvent dans le temps qu'on ſe croit le mieux portant. D'autres fois il eſt précédé par un ſentiment de froid & d'engourdiſſement, qui dure quelques jours avant que l'accès ſe déclare. Il commence par des bâillements, des laſſitudes, une foibleſſe, des froids, des friſſons, des tremblements, par la pâleur des extrêmités, par

des nausées, & quelquefois par un vomissement. Le pouls est vîte, foible & petit, & la soif assez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il survient une chaleur qui augmente insensiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls est plus fort & plus grand, la soif est excessive; le malade se plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres, mais d'une douleur différente de celle qu'il souffroit pendant le froid; enfin après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq, six heures, il tombe dans une sueur générale de quelques heures. Tout les symptômes dont on vient de parler diminuent, & souvent le sommeil survient.

Après ce sommeil le malade se réveille souvent sans fievre; il ne lui reste alors qu'une lassitude & de la foiblesse. Quelquefois le pouls entre les accès est dans son état naturel; souvent il reste un peu plus vîte qu'en santé, & ne reprend sa premiere lenteur que quelques jours après le dernier accès.

Un des symptômes qui caractérisent le plus particuliérement ces fievres, c'est la nature des urines que le malade rend sur la fin de l'accès. Elles sont rougeâtres &

elles déposent un sédiment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses, & il se forme au dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espece de la fievre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois précisément à la même heure, d'autres fois ils avancent d'une, deux, trois heures, quelquefois ils retardent d'autant; l'on a cru remarquer que les fievres dont les accès anticipoient se terminoient plutôt que les autres, mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. L'on distingue les fievres d'accès en fievre de printemps ou d'automne. L'on appelle fievres de printemps celles qui regnent depuis le mois de février jusqu'à la fin de juin; fievres d'automne celles qui regnent depuis le mois de juillet jusqu'au mois de janvier. Leurs caracteres essentiels sont les mêmes; ce ne sont point proprement des maladies différentes, mais les circonstances variées qui les accompagnent méritent quelque attention. Ces circonstances dépendent de la saison & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fievres de printemps sont quelquefois jointes

à une diſpoſition inflammatoire, parce que c'eſt la diſpoſition des corps dans ce temps-là ; & comme tous les jours la ſaiſon devient plus favorable, elles ſont ordinairement aſſez courtes. Celles de l'automne ſont ſouvent mêlées d'un principe de putridité, & comme la ſaiſon devient fâcheuſe, elles ſont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'automne commencent très-rarement en juillet ; beaucoup plus ſouvent en août ; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'août ; c'eſt une miſérable erreur : il vaut mieux qu'elles commencent en août que dans les mois ſuivants, parce qu'elles ſont d'autant plus opiniâtres qu'elles paroiſſent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides, & ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'elles ſe reglent en fievres d'accès ; mais heureuſement il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le ſédiment, couleur de brique, & ſurtout la pellicule au deſſus des urines, ſont ordinairement dans les fievres d'automne, & manquent ſouvent dans celles

de printemps. » Dans celles-ci les urines » ſont d'ordinaire moins rouges, & tirent » plutôt ſur le jaune ; il ſe forme dans » le milieu une eſpece de nuage. Elles » dépoſent un ſédiment blanc, qui eſt » d'un bon augure. »

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne ſont pas mortelles ; celles de printemps ſe diſſipent même ſouvent ſans aucun remede après quelques accès. Il n'en eſt pas de même de celles d'automne qui durent très-long-temps, & même quelquefois juſqu'au printemps, ſi on les laiſſe ſans remede, ou ſi on ne les traite pas bien.

Ces fievres quartes ſont toujours plus rebelles que les tierces ; ce ſont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fievre, non-ſeulement elle eſt très-longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne ſont pas extrêmement nuiſibles ; il arrive même quelquefois qu'ils produiſent quelque changement favorable dans la ſanté, & détruiſent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on ſe trompe en les regardant généralement comme ſalutaires. S'ils durent long-temps, s'ils ſont longs & violents, & affoibliſſent tout

le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & ſur-tout les digeſtions, ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans pluſieurs maladies chroniques, entr'autres la jauniſſe, l'hydropiſie, l'aſthme, & les fievres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès; & c'eſt toujours dans le temps du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guériſon de ces fievres; c'eſt le *quina* ou *quinquina* : ainſi l'on eſt toujours ſur de les diſſiper, & il n'y a de difficulté que celle de ſavoir s'il n'y a point d'autre cauſe de maladie compliquée avec la fievre, à laquelle le *quina* pût nuire : s'il y en a il faut les détruire par leurs remedes particuliers (*a*).

(*a*) Cet admirable remede n'eſt connu en Europe que depuis le milieu du dix-ſeptieme ſiecle, nous en avons l'obligation aux Eſpagnols, qui le trouverent au Pérou dans la province de *Quito*. La comteſſe de Chinchon fut la premiere Européenne qui en fît uſage en Amérique, & il arriva d'abord en Eſpagne en 1643, ſous le nom de poudre de la *comteſſe*. Les maiſons des *jéſuites* en ayant fait diſtribuer beaucoup, il ſe vendoit ſous le nom de poudre des *jeſuites*; il a été connu encore ſous d'autres noms; on ne l'appelle aujourd'hui que *quina*, *quinquina*, ou *écorce du Pérou*.

§. 259. Dans les fievres de printemps, si les accès ne sont pas violents, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil ne se

Il essuya d'abord de très-grandes oppositions; les uns le regardoient comme un remede divin; les autres comme un poison; & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siecle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin il paroît que depuis près de vingt ans, l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'insuffisance des autres dans plusieurs cas, son efficace, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées & qu'il opere tous les jours, le nombre des maladies très-différentes des fievres, dans lesquelles il est le souverain remede, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus facheuses, le bien-etre, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin dessillé tous les yeux, & on lui donne presqu'unanimement le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il *gâte l'estomac*, qu'il *fixe la fievre sans la guérir*, qu'il *enferme le loup dans la bergerie*, qu'il *jette dans le scorbut*, *l'asthme*, *l'hydropisie*, *la jaunisse*; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les bons remedes, que quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempérament quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *idiosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.

perdent

perdent pas, il ne faut rien faire du tout que mettre le malade *au régime des convalescents.* C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fievres, parce que si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement, & si l'on ne retranchoit rien de leurs aliments, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le temps de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit point prendre d'aliments solides, au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient après le sixieme ou le septieme accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution, & ce qui est rare, on lui donne le *quina*, qui est la poudre N°. 14. Quand le malade a besoin d'être évacué, l'ipécacuanha N°. 35 est souvent préférable aux purgatifs.

Si la fievre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou six prises entre deux accès, & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus quatorze ou quinze heures pour placer les

remedes, il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons, dans tout ce temps-là, entre deux prises.

Quand la fievre est tierce, il faut donner une once, ou huit prises entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle est quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses; c'est en les donnant trop petites qu'on échoue si souvent: on crie contre le remede, on le croit inutile, mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploie. Il faut que la derniere prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doses de quina, l'accès manque, mais soit qu'il manque ou qu'il revienne, il faut, après que son temps est passé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite pendant six jours de donner la moitié de cette dose, entre le temps qu'auroient rempli les accès s'ils étoient venus; & pendant tout ce temps-là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très-forts, le mal de tête très-violent, le visage rouge,

le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort seche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisane d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24, & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au quina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genoux, des inquiétudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le quina, avec la poudre N°. 21, ou la potion N°. 23.

§. 262. Dans les fievres d'automne, si elles s'annoncent continues à peu près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tisane d'orge N°. 3, & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le remede N°. 34, ou celui N°. 35 (*a*). Si après ce remede les

(*a*) Voyez §. 241, les cas dans lesquels on doit employer ce second remede préférablement au premier.

ſignes de putridité continuent encore ; on purge avec pluſieurs priſes de la poudre N°. 24, ou les gens robuſtes, avec celle N°. 21 ; & quand la fievre eſt tout-à-fait réglée, on donne le quinquina comme §. 260.

Mais comme les fievres d'automne ſont plus opiniâtres, après l'avoir diſcontinué huit jours, quoiqu'il ne ſoit revenu aucun accès, il faut en redonner encore pendant huit autres jours, trois priſes par jour, ſurtout ſi la fievre étoit quarte ; & même, dans cette eſpece, je l'ai ſouvent fait prendre ſix fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à ſe ſoumettre à cette cure, qui eſt coûteuſe par le prix du *quina*, mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la ſeule qui ſoit certaine ; car rien ne peut remplacer ce remede, c'eſt le ſeul ſûr, & le ſeul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires ; l'on croyoit qu'il gâtoit l'eſtomac, & pour prévenir cela on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'eſtomac, c'eſt le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux quand ces maux ne viennent que de foibleſſe, car ſouvent ils ont d'autres cauſes ; & c'eſt une coutume nuiſible, quand on eſt obligé

de le donner ſouvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laiſſoit des obſtructions, & qu'il conduiſoit à l'hydropiſie ; l'on ſait aujourd'hui que ce qui obſtrue & conduit à l'hydropiſie, c'eſt la longueur de la fievre. Non-ſeulement le *quina* empêche ce malheur, mais lorſqu'il eſt arrivé, parce qu'on ne s'en eſt pas ſervi, ſon uſage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fievre, quelquefois cela empêche l'effet du *quina* ; mais quand la fievre eſt ſeule, il a toujours fait & fera toujours tout le bien poſſible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y ſuppléer quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *quina*, il faut bien ſe garder de ſe purger ; la purgation redonneroit la fievre.

§. 263. La ſaignée n'eſt jamais, ou preſque jamais néceſſaire dans la fievre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printemps, & avec des ſymptômes de putridité plutôt que d'inflammation.

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire, tous les quarts d'heures, un petit verre tiede de thé de ſureau adouci avec du miel, & ſe promener doucement, cela lui procure une légere ſueur, qui rend le froid, & par-là même tout l'accès

plus doux. Il continue la même boiſſon pendant tout le temps du froid; & quand la chaleur eſt venue, il peut ou la continuer, ou lui ſubſtituer celle N°. 2, qui eſt plus rafraîchiſſante; mais il n'eſt plus néceſſaire de boire tiede, il ſuffit de ne pas boire trop froid. Quand la ſueur eſt finie, on eſſuie bien le malade, & il peut ſe lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la ſueur, un peu de grus, ou quelqu'autre aliment ſemblable.

§. 265. Quelquefois la premiere doſe, & même les premieres doſes de quina purgent. Ce n'eſt pas un mal; mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fievre, ainſi il faut regarder ces doſes comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui ceſſent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le ſuſpendroit un jour, pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe; enſuite on le recommenceroit: &, ſi la diarrhée perſiſtoit, on mêleroit à chaque priſe quinze grains de thériaque; mais ce n'eſt que dans ce cas qu'on doit le mêler; toutes les autres choſes, auxquelles on l'aſſocie, affoibliſſent ſa vertu fébrifuge.

§. 266. Avant que l'on connût l'uſage

du *quina*, l'on se servoit des autres amers, qui ont aussi beaucoup de qualités, mais qui lui sont cependant bien inférieurs. L'on trouvera, N°. 43, trois remedes de cette espece, qui sont très bons, & dont j'ai souvent éprouvé l'efficace ; mais d'autres fois j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *quina*. La limaille de fer, qui entre dans la composition du troisieme, est très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'hiver 1753, d'une fievre quarte, un malade que je n'avois pas pu déterminer à prendre du *quina*. Il est vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime, & qu'au plus fort de l'hiver il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, jusqu'à ce qu'il commençât à transpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent, avec un entier succès contre les fievres tierces, mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes, c'est de faire suer abondamment le malade dans le temps que l'accès doit venir. Pour cela il boit trois ou quatre heures à l'avance l'infusion de sureau miellée, comme je l'ai déjà dit §. 264, & une heure avant le moment du frisson il se met au lit, & on lui donne, aussi chaud qu'il

qu'il peut le boire, le remede N°. 44.

J'en ai auffi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, en 1751 & 1752, en donnant de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué plufieurs fois, & qu'elle ne guériffoit point auffi promptement, elle affoibliffoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'eftomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fievre, je fus obligé de recourir au *quina* pour rétablir entiérement la fanté. Mais comme ces moyens font peu coûteux, & réuffiffent fouvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fievres; aucun n'eft auffi efficace que ceux que je viens d'indiquer; plufieurs font dangereux: ainfi il eft prudent de ne pas s'en fervir. L'on débite, depuis quelques années, des poudres fous le nom de poudres de Berlin, ou de poudres de *Duclos*, qui ne font qu'un quina mafqué, quelquefois entiérement éventé, & toujours vendu très-chérement. Un quina choifi, & fraîchement préparé, eft fort à préférer.

§. 269. J'ai vu fouvent des payfans qui avoient une fievre d'accès depuis plu-

ſieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient obſervé aucun régime. Je me ſuis très-bien trouvé de leur donner les remedes. N°. 34 ou 35; & enſuite, pendant quelques jours, celui N°. 38; après cela on leur donne le quina, à chaque priſe duquel on allie avec ſuccès, dans ce cas, ſept ou huit grains de limaille de fer (voyez §. 260), ou les autres fébrifuges, (voyez §. 266, 267); après quoi on les met, pendant quelque temps à l'uſage de la thériaque des pauvres (voyez §. 247, *art.* 13,) afin de rétablir les digeſtions qui ſont tout-à-fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès qu'on appelle *pernicieuſes*, dont chaque accès eſt accompagné des plus violents ſymptômes; le pouls eſt petit & irrégulier, le malade exceſſivement abattu, évanouiſſant fréquemment, ayant des angoiſſes inexprimables, des convulſions, un aſſoupiſſement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la ſelle ou d'uriner, continues & inutiles. Le mal eſt très preſſant, le malade peut mourir dès le troiſieme accès, & paſſe rarement le ſixieme, s'il n'eſt pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre; c'eſt de lui donner

inceſſamment le quina, comme §. 260, afin de ſupprimer les accès ſuivants. Souvent ces fievres ſont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies ; quand cette complication eſt bien démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une priſe d'ipécacuanha N°. 35, & dès que ſon effet eſt fini, on ordonne le quina. Mais je m'étends peu ſur ces fievres, parce qu'elles ne ſont pas fréquentes, & que le traitement en eſt trop délicat pour qu'on puiſſe les traiter ſans médecin. J'ai ſeulement voulu les faire connoître, afin que, quand elles ſe préſenteroient, on fût inſtruit du danger.

§. 271. La même cauſe, qui produit ces fievres d'accès, occaſione ſouvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, ſans friſſon, ſans chaleur, & ſouvent ſans vîteſſe dans le pouls ; ces maux ſuivent preſque toujours l'ordre des fievres quotidiennes ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomiſſements & des envies de vomir très-violentes avec une angoiſſe inexprimable, des oppreſſions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents exceſſifs, des maux de tête, & très-fré-

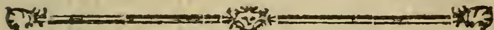
quemment des douleurs inouies ſur un œil, la paupiere, le ſourcil, & la tempe du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoiement continuel. J'ai même vu deux fois, un gonflement ſi prodigieux que l'œil ſortoit de plus d'un pouce de la tête, couvert par la paupiere, qui elle-même étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très-réguliérement à une certaine heure, durent à peu près le temps d'un accès, & finiſſent ſans aucune évacuation ſenſible, pour revenir préciſément à pareille heure le lendemain ou le ſur-lendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puiſſe arrêter ces accès, c'eſt le quina, donné comme §. 260. Rien ne ſoulage pendant l'accès, & tous les autres remedes ne ſuſpendent pas même le mal; mais j'ai guéri avec le quina, de ces maux, & ſur-tout de ceux d'yeux qui ſont très-fréquents, qui duroient depuis pluſieurs ſemaines, & pour leſquels on avoit employé inutilement, ſaignées, purgatifs, bains, eaux, véſicatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une doſe ſuffiſante, le premier accès eſt très-léger; le ſecond manque; & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fievre.

J'ai éprouvé moi-même au mois de novembre 1773 une fievre de cette espece, bien cruelle ; le mal commença par un frisson très-fort, accompagné d'une douleur excessive sur la paupiere, le sourcil, le front & la tempe du côté droit ; la douleur alla en augmentant pendant tout le temps du froid & celui de la chaleur, ce qui dura cinq heures ; elle commença à diminuer quand la sueur commença, & finit avec elle ; le mal recommença le lendemain à la même heure, de la même façon, à cette différence près qu'après l'accès il resta un sentiment douloureux sur les parties malades qui ne cessa qu'après le dernier accès.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fievres fréquentes, l'on doit brûler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques ; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer pour boisson une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très-grande efficace pour raccommoder les estomacs les plus foibles, pour prévenir les obstructions, & pour faciliter la transpiration ; & comme ce sont là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrement ces

fievres, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles. Le vin du N°. 43, ou un vin de quina, préparé en faisant infuser une once de cette écorce grossiérement pilée dans vingt onces de vin vieux blanc, pendant vingt-quatre heures, sont aussi très-recevables.



CHAPITRE XIX.

Des érésipelles & des piquures d'animaux.

§. 273. L'ÉRÉSIPELLE, que le peuple appelle *le violent* ou *la rose*, est quelquefois une maladie très-légere qui paroît sur la peau, sans que le malade ait eu aucune indisposition; elle attaque ordinairement le visage ou les jambes. La peau se tend, devient rude & rouge; mais la rougeur disparoît, si l'on presse avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade sent, dans la partie, une chaleur brûlante qui l'inquiete, & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours,

reste dans son plus haut période un jour ou deux, & diminue : alors la peau malade tombe en grosses écailles, & tout est fini.

§. 274. D'autres fois c'est une maladie plus grave, qui commence par un frisson très-fort, suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de dormir qui ne cessent que quand l'éréſipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second ou même le troisieme jour. Alors la fievre diminue, & les maux de cœur finissent; mais souvent il reste un peu de fievre & du dégoût pendant tout le temps que l'éréſipelle augmente. Quand il attaque le visage, le mal de tête continue jusqu'à ce que l'éruption soit sur son déclin; la paupiere se gonfle; l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquilité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le cou, la nuque; alors la maladie dure plus long-temps qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fievre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très-dangereux, & quelquefois, s'il n'est pas très-bien secouru, il succombe, sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Un éréſipelle très-fort sur le cou occa-

sione une esquinancie qui peut être fâcheuse.

Quand l'éruption attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'érésipelle est un peu fort, il est couvert de petites pustules pleines d'une eau claire comme celles qui surviennent à une brûlure, qui ensuite se sechent & s'écaillent. J'ai vu quelques fois, sur-tout quand l'érésipelle attaquoit le visage, que l'humeur qui sortoit de ces pustules étoit extrêmement visqueuse, & formoit des croûtes épaisses qui ressembloient presque aux croûtes de lait des petits enfants, & restoient plusieurs jours avant que de tomber. Quand l'érésipelle est violent, il dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état ; & enfin il se dissipe par une sueur abondante, qui est quelquefois annoncée par un mal-aise, accompagné de frisson, & d'un peu d'angoisse qui durent quelques heures. Pendant tout le temps de la maladie, toute la peau est très-seche, & même l'intéreur de la bouche.

§. 275. Il est rare que l'érésipelle suppure, & quand cela arrive, c'est toujours une mauvaise suppuration qui dégénere aisément en ulcere. Il y a quelquefois des

épidémies d'éréſipelles accompagnés de malignités qui ſe gangrenent aiſément.

§. 276. L'éréſipelle change ſouvent de place, il ſe retire tout-à-coup; le malade eſt mal à ſon aiſe, il a des envies de vomir, de l'angoiſſe, de la chaleur, le mal reparoît ailleurs, & le malade eſt guéri. Mais ſi, au lieu de reparoître ſur une autre partie de la peau, l'humeur ſe jette ſur le cerveau, ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures; & ces changements funeſtes arrivent quelquefois ſans qu'il ſoit poſſible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du médecin.

Quand le tranſport ſe fait ſur le cerveau, le malade tombe d'abord dans des rêveries, avec un viſage allumé, & des yeux très-vifs; il devient bientôt frénétique, & meurt léthargique.

Si le poumon eſt attaqué, l'oppreſſion, l'angoiſſe, la chaleur ſont inexprimables.

L'humeur ſe jette auſſi ſur la gorge, & produit une eſquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des perſonnes pour qui l'éréſipelle eſt une maladie habituelle. S'il attaque ſouvent le viſage, c'eſt ordinairement le même côté, & l'œil en eſt à la fin conſidérablement affoibli.

§. 278. L'éréſipelle dépend de deux cauſes : d'une humeur âcre & ordinairement bilieuſe, répandue dans le ſang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la tranſpiration.

§. 279. Quand le mal eſt léger, tel qu'il eſt décrit §. 273, il ſuffit d'entretenir une tranſpiration abondante, ſans échauffer, & il n'y a rien de tel, dans ces cas-là, que le régime & un uſage abondant de nitre & de thé de ſureau. Ainſi l'on ſe prive de viande, d'œufs, & de vin ; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits ; l'on boit abondamment d'infuſion de ſureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi-dragme de nitre ; ce qui fait demi-once dans vingt-quatre heures ; mais il eſt plus efficace quand on ne le diſſout dans l'eau qu'au moment où l'on va le prendre, que quand on le fait fondre pour tout le jour dans une grande quantité de boiſſon. L'on peut auſſi mettre le nitre en bol, avec de la conſerve de ſureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la tranſpiration.

§. 280. Quand le mal eſt plus grave, ſi la fievre eſt très-forte, & le pouls en même temps fort, ou dur, il faut faire une ſaignée ; mais dans cette maladie, il

ne faut jamais la faire aussi abondante que dans les maladies véritablement inflammatoires ; il vaut mieux, supposé qu'on n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde, & même une troisieme, si la fievre est forte, comme cela arrive très-souvent ; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse, & dans des cas de cette espece, la nature a quelquefois sauvé les malades en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres : & un médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter ; mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des médecins pour laquelle j'écris, & il est plus sûr pour eux de multiplier les saignées dans ce cas que d'en faire une trop forte. Les fievres érésipellateuses sont souvent l'effet d'un long échauffement.

Après la saignée, *on met au régime ;* on donne des lavements jusqu'à ce que la fievre ait diminué sensiblement, & l'on fait boire abondamment de la tisanne d'orge, N°. 3.

Quand la fievre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 23, ou en donnant tous les matins quelques prises de crême de tartre N°. 24. La purgation est absolument nécessaire pour évacuer la

bile croupiſſante, qui eſt ordinairement la cauſe premiere de ces éréſipelles violents. L'on eſt même quelquefois obligé, ſi le mal eſt long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaiſe, la langue ſale, s'il n'y a que peu de fievre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes émétiques N°. 34 ou 35, qui, par les ſecouſſes qu'ils occaſionent, diſſipent ces embarras mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amende, mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le ſurlendemain, ſur-tout ſi le mal eſt à la tête. Les purgatifs ſont le vrai remede de cette maladie quand elle occupe cette partie; en emportant la cauſe du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les ſuites fâcheuſes.

Quand, après les évacuations, la fievre continue à être très-forte, il faut donner, toutes les deux heures, & même plus ſouvent, une cuillerée du remede N°. 10.

Il eſt très-utile, quand le mal eſt à la tête, de baigner ſouvent les jambes dans l'eau tiede; l'on doit même, s'il eſt violent, appliquer des ſinapiſmes à la plante des pieds. J'ai vu ce remede attirer ſur les jambes, au bout de quatre heures,

un éréſipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à ſe diſſiper par la ſueur, il faut l'aider par le thé du ſureau & le nitre. (voy. §. 279.) Il eſt utile d'entretenir la tranſpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puiſſe employer ſont 1°. l'herbe à Robert, *(geranium Robertianum)* le cerfeil, le perſil, ou la fleur de ſureau; ſouvent même ſi le mal eſt léger, il ſuffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques perſonnes poudrent de farine ſéchée.

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puiſſe avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de ſureau, & appliquées tiedes, ſont ce qui ſoulage le plus promptement. J'ai apaiſé, par ce remede les douleurs horribles du *feu S. Antoine*, ou *mal des Ardents*, qui eſt une eſpece d'éréſipelle, mais cruel, & qui a des caracteres ſinguliers.

3°. L'on emploie auſſi, avec grand ſuccès, l'emplâtre d'émail N°. 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent ſur-tout, quand il ſuinte des petites veſſies une eau, qu'il eſt bon d'abſor-

ber par l'application de ces poudres, ſans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie : inconvénient qu'on peut prévenir encore plus ſûrement, en perçant ces petites veſſies, dans leur partie la plus inférieure, avec une aiguille, & en les comprimant avec des linges propres qui expriment, & enlevent en même temps cette ſéroſité âcre.

Tous les autres emplâtres dans leſquels il entre des graiſſes ou des réſines ſont très-dangereux; ils ont ſouvent produit la rentrée de l'éréſipelle, ſon ulcération, la gangrene. Si les perſonnes ſujettes à cette maladie appliquent quelque emplâtre de cette eſpece ſur la peau, lors même qu'elle eſt la plus ſaine, il ſurvient d'abord un éréſipelle.

§. 282. Quand l'humeur d'éréſipelle rentre & ſe jette ſur le cerveau, ſur la gorge, ſur le poumon, ou ſur quelqu'autre partie intérieure, il faut faire une ſaignée, appliquer des véſicatoires aux jambes, & faire prendre abondamment du thé de ſureau avec du nitre.

§. 283. Les perſonnes ſujettes aux éréſipelles habituels qui reviennent ſouvent, doivent s'impoſer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les aliments gras & viſqueux, les pâtes, les viandes noires, les

aromates, les vins épais & fumeux, la vie ſédentaire, les paſſions vives, ſur-tout la colere, & s'il eſt poſſible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choſes un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau, & quelques vins blancs légers, & ſur-tout faire uſage ſouvent de la crême de tartre. Ces attentions ſont importantes, parce que, outre le danger de ces fréquentes éréſipelles, ils dénotent un léger vice dans le foie & dans la véſicule du fiel, qui, ſi on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légérement purgatives leur ſont très-utiles, auſſi-bien que les jus d'herbes chicoracées, & le petit-lait bien clair, dont ils feront très-bien de boire trois quartetes tous les matins, pendant ſix ſemaines ou deux mois de l'été. Il eſt encore plus efficace, s'ils prennent en même temps de la crême de tartre, & s'ils y mettent du miel.

Piquure d'animaux.

§. 284. Comme les piquures d'animaux produiſent ſouvent une eſpece d'éréſipelle. J'en dirai un mot.

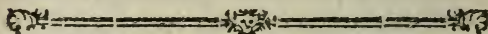
Nous n'avons de ſerpent venimeux dans ce pays queles viperes, & l'on n'en trouve que dans un ſeul endroit, près de *Baume*,

où il y a une vipériere. Nous n'avons point de ſcorpions, d'ailleurs ils ne ſont pas venimeux non plus que les crapauds, ainſi les ſeules piquures auxquelles on ſoit exposé ſont celles d'abeilles, de guêpes, de frélons, de couſins, de demoiſelles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleurs, une enflure & une rougeur éréſipelateuſe très-conſidérable, qui, ſi elle eſt au viſage, ferme quelquefois abſolument les yeux; de la fievre, des maux de tête, des inſomnies, des maux de cœur; & ſi les douleurs ſont violentes, des évanouiſſements & des convulſions, ſans que jamais ces accidents aient de ſuites plus funeſtes. Ils paſſent naturellement au bout de quelques jours, ſans aucun ſecours; mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abréger, 1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal s'il eſt reſté.

2°. En appliquant continuellement ou de l'eau ſimple qui affoiblit la force du venin, ou quelqu'une des applications indiquées §. 281, *art.* 1 & 2, ſur-tout l'infuſion de ſureau dans laquelle on délaie un peu de thériaque; ou en couvrant le mal d'un cataplaſme de mie de pain, de lait, de miel & de thériaque.

3°. En faiſant prendre quelques bains de pied.

4°. En diminuant un peu les aliments, ſur-tout le ſoir, & en buvant de l'infuſion de fleurs de ſureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par là prévient les douleurs.



CHAPITRE XX.

Des fauſſes inflammations de poitrine; & des pleuréſies fauſſes & bilieuſes.

§. 285. L'INFLAMMATION de poitrine, & la pleuréſie qu'on appelle bilieuſe, ſont la même maladie. C'eſt proprement une fievre putride avec un engorgement du poumon, qui eſt ou ſans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou bilieuſe, ou avec douleur de côté (*point*), on l'appelle pleuréſie.

§. 286. Les ſignes qui diſtinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV & V, ſont un pouls moins dur, moins fort,

fort, plus vîte, ſans qu'il y ait les ſymptômes qui le rendent tel, même dans les maladies inflammatoires. (Voyez §. 47 & 90) La bouche eſt mauvaiſe & amere, la chaleur âcre & ſeche ; le malade a un ſentiment de peſanteur & de mal-aiſe dans les environs de l'eſtomac, des nauſées ; il a le teint moins rouge que dans les péripneumonies & pleuréſies inflammatoires ; mais un peu jaune ; il a l'air défait, les urines reſſemblent à celles des fievres putrides, & non point à celles des fievres inflammatoires ; il y a très-ſouvent une petite diarrhée bilieuſe & très-fétide. La peau eſt ordinairement très-ſeche, les crachats ſont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'eſpece inflammatoire.

§. 287. Le traitement eſt le même que celui des fievres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une ſaignée. Enſuite on donne la tiſane d'orge N°. 3 & des lavements, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative N°. 34. Mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute diſpoſition inflammatoire eſt diſſipée ; l'employer plutôt, c'eſt certainement tuer le malade, & il eſt affreux de travailler par un vomitif un poumon enflammé &

gorgé de ſang, dont les vaiſſeaux crevent par le ſeul effet de l'expectoration. Je dois ajouter cependant que cette diſpoſition inflammatoire eſt ordinairement de nature à céder aiſément ; une ou deux ſaignées ſuffiſent pour la diſſiper, & pour permettre d'employer les remedes que la maladie eſſentielle exige.

Enſuite on peut repurger au bout de quelques jours avec le remede N°. 23. La poudre N°. 25 réuſſit auſſi très-bien comme vomitif.

Si la fievre devient très-forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10.

Ces maladies ſont ſouvent épidémiques comme les fievres putrides ſimples. Il y en eut une nombreuſe épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de propoſer me réuſſit très-bien.

Les véſicatoires aux jambes ſont très-utiles quand l'oppreſſion ne diminue pas après les évacuations générales. Nous avons vu un retour de cette même épidémie au printemps de 1765, & un plus conſidérable au commencement de l'année 1766. J'ai donné ailleurs l'hiſtoire de l'un & de l'autre (*a*) ; ainſi je ne m'y arrêterai point ici : je dirai ſeulement que

(*a*) Lettre à M. Zimmermann ſur l'épidémie courante ; *Lauſanne*, 1765. Seconde lettre à M. Zimmermann, ſur l'épidémie de 1766, *Lau-*

dans l'une & l'autre, & ſur-tout dans celle de cette derniere année, la complication d'inflammation a été très-rare, & la ſaignée très-peu indiquée : le point eſſentiel de la curation, c'étoit d'évacuer les premieres voies par un vomitif, dès le commencement de la maladie ; quand on l'a donné de bonne heure, il a ſouvent emporté le point & la fievre ; donné plus tard, ſon bon effet n'étoit ni auſſi ſûr, ni auſſi marqué. Après le vomitif, qui, ſur-tout en 1766, a très-ſouvent été l'ipécacuanha, le remede le plus efficace, c'étoit les véſicatoires dont je ne puis aſſez louer le bon effet, principalement quand on les a appliqués de très-bonne heure d'abord après les premieres évacuations ; il falloit les mettre très-grands, on les a mis ordinairement aux jambes, mais leur efficace eſt encore plus marquée en les appliquant ſur le point même, le reſte du traitement a conſiſté à favoriſer toutes les évacuations, ſur-tout celles par les ſelles & par la tranſpiration ; l'uſage de la crême de tartre, varié ſuivant les circonſtances, & ſur-tout celui d'une boiſſon délayante, telle que la tiſane de gramen ou chiendent, celle N°. 2,

ſanne. L'un & l'autre chez FRANÇOIS GRASSET & Compagnie.

celle N°. 26, ou le petit-lait bien clair, ont très-bien rempli cette indication. Dans plusieurs cas, un ou deux purgatifs, dès les commencements, emportoient la cause de la maladie. Il étoit très - dangereux d'arrêter imprudemment les sueurs; leur suppression occasionoit presque sur le champ une inflammation du bas-ventre, qui étoit bientôt mortelle : sur la fin de la maladie, quand elle a été grave, il a fallu purger quelquefois.

§. 188. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poumon, avec fievre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre saison. Les vieillards, les enfants foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hommes foibles, & particuliérement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attaquées, sur-tout si elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, si elles ont vécu d'aliments visqueux, farineux, gras, comme lard, pâtes, châtaignes, bouillies, fromage. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractere d'épaif-

ſiſſement viſqueux ; elles circulent avec peine ; & quand au printemps la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poumon l'augmentent, cette partie ſe remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1°. parce que les circonſtances dont j'ai parlé ont précédé.

2°. Par les ſymptômes qui la précedent. Le malade pluſieurs jours à l'avance a un peu de toux, une légere oppreſſion quand il ſe donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaiſe humeur ; le viſage eſt plus rouge qu'il ne devroit être, il a du penchant au ſommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3°. Quand cet état a duré quelques jours, il ſurvient un friſſon, plus long que violent, enſuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppreſſion. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très-abattu ; le pouls eſt foible & aſſez vîte, les urines ne ſont quelquefois que peu changées, d'autres fois en petite quantité & aſſez rouges ; il ne touſſe pas beaucoup,

& ne crache qu'avec peine. Le viſage eſt ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir, il a des moments de rêveries; dans d'autres l'eſprit eſt libre. Quelquefois, ſurtout chez les vieillards, cet état finit tout-à coup par un évanouiſſement mortel. D'autres fois l'oppreſſion & l'angoiſſe augmentent, le malade ne peut reſpirer qu'aſſis & avec un travail cruel; le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait, le pouls eſt très-vîte & très-petit; cet état dure quelques heures & finit auſſi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie eſt très-dangereuſe, premiérement, parce qu'elle attaque des ſujets dont le tempérament n'a pas de reſſources; en ſecond lieu, parce qu'elle eſt prompte; car on meurt quelquefois dès le troiſieme jour, & l'on paſſe rarement le ſeptieme, pendant que la cauſe du mal demanderoit de longs ſecours. D'ailleurs s'il y a des raiſons pour employer un remede, il y en a ſouvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire ſe réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé, ſi le pouls a de la dureté, & en même temps de la force, ſi le temps eſt ſec, & que le vent du nord domine,

on doit faire une ſaignée raiſonnable ; mais ſi la plupart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très-nuiſible. S'il falloit faire une regle générale ſur l'uſage de ce remede dans cette maladie, il vaudroit mieux le bannir que l'admettre.

2°. L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins des matieres glaireuſes qu'ils contiennent, & les remedes qui réuſſiſſent le mieux ſont le remede N°. 35, quand il y a des ſymptômes qui indiquent un grand beſoin de vomir ſans inflammation, ou celui N°. 25, qui après avoir fait vomir purge par les ſelles, fait uriner, briſe les glaires qui cauſent la maladie, & augmente la tranſpiration. Quand on craint le vomiſſement, on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonſpect avec les vieillards ; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3°. L'on fait boire dès le commencement du mal beaucoup de tiſane N°. 26, qui eſt la meilleure boiſſon dans cette maladie, ou de celle N°. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi-dragme de nitre ; la tiſane de racine de *ſeneka* eſt auſſi très-utile dans cette maladie, dans la fauſſe pleuréſie, même dans quelques cas des véritables inflam-

mations de poitrine & dans l'asthme ; mais son prix en prive le peuple, & m'avoit empêché d'en parler dans les premieres éditions.

4°. On donne de deux en deux heures une tasse de la potion N°. 8.

5°. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir aux trois derniers remedes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guérissent en partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entiérement ; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. La *fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poumon, mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale qui se jette sur ces parties, & qui y produisant des douleurs très-vives, qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleurésie

eſt plus dangereuſe qu'une véritable, mais c'eſt une erreur. Elle eſt ſouvent précédée d'un friſſon, & preſque toujours accompagnée d'un peu de fievre, d'une petite toux, & d'une légere difficulté de reſpirer, qui naît, auſſi bien que la toux, de ce que le malade ſouffrant dans les mouvements de la reſpiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amaſſe un peu trop de ſang dans le poumon; mais il n'a ni l'angoiſſe, ni les autres ſymptômes des vraies pleuréſies. La douleur s'étend chez quelques malades preſque ſur toute la poitrine, & juſqu'à la nuque. L'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade.

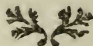
Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas, 1°. quand la douleur eſt ſi forte que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer; ce qui produit un engorgement dans le poumon. 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme. (Voyez §. 168 & 169.)

Après la ſaignée ou les ſaignées, un véſicatoire ſur la partie produit ſouvent un très-bon effet, c'eſt véritablement

l'espece de pleurésie dans laquelle il est le plus efficace.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere saignée, souvent il se termine le troisieme, le quatrieme, ou le cinquieme jour, par une sueur abondante; rarement il passe le septieme. Quelquefois il naît tout-à-coup après une transpiration arrêtée; alors, si d'abord avant que la fievre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le sang, on donne du faltranc, il guérit très-promptement, en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie; réputation funeste toutes les années à plusieurs paysans, qui, trompés par une fausse ressemblance, l'employoient hardiment dans les vraies pleurésies inflammatoires. Heureusement il se décrédite.





CHAPITRE XXI.

Des coliques.

§. 296. L'ON donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on ſent dans le ventre ; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'eſtomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de cauſes ; & la plupart ſont des maladies chroniques plus fréquentes parmi les gens déſœuvrés des villes, ou les artiſans ſédentaires, que parmi le peuple des campagnes ; ainſi je ne parlerai que du petit nombre d'eſpeces qui ſont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que, dans quelques maladies, on tuoit en cherchant à faire ſuer ; on tue dans les coliques en voulant toujours chaſſer les vents avec des liqueurs ſpiritueuſes.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'eſpece de colique la plus violente & la plus dangereuſe, c'eſt celle

qui dépend de l'inflammation de l'estomac ou des intestins. Elle commence le plus souvent, sans frisson, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par degrés; le pouls devient vîte & dur, le malade sent une chaleur brûlante dans tout le ventre, quelquefois il a une diarrhée aqueuse, d'autres fois il est plutôt resserré, avec des vomissements; ce qui est très-fâcheux; le visage devient rouge, le ventre se tend, on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême. L'altération est très-grande, & la boisson n'étanche point la soif; la douleur s'étend souvent jusqu'aux reins, où elle est très-vive; le malade urine peu, les urines sont brûlantes & rouges, il n'a pas un instant de sommeil, quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte; la visage perd de sa rougeur, bientôt il pâlit & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie sourde, il perd entiérement ses forces; le visage, les mains, les pieds, tout le corps,

excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuâtre, il survient des foiblesses & le malade périt. Il arrive souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les selles, de matieres extrêmement fétides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptômes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac, l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guérir, c'est,

1°. De faire une très-grande saignée au bras; elle diminue presque sur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements; elle rend d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne, toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauve ou d'orge & de l'huile.

5°. On fait boire au malade une grande

quantité de lait d'amande N°. 4, ou d'une tisane de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tiede.

4°. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & on les change toutes les heures, & même plus souvent ; elles sont seches presque d'abord.

5°. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiede, dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fievre a fini, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un quart d'once de sel de *Sedlitz*, *de Glauber* ou *d'Epsom*, dissous dans un verre de petit-lait, purgent ordinairement très-bien, à cette époque, les hommes les plus robustes & les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates ; & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux, après cet état.

§. 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des

travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boiſſons échauffantes, &c. ſouvent auſſi elle eſt la ſuite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent; & j'ai vu pluſieurs fois ces coliques naître après les remedes chauds, (voyez-en un exemple, §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique aſſez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occaſionées que par des vents, & elle eſpéra les apaiſer par beaucoup d'eau de noix, qui, bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces, elles devinrent inouies, & c'eſt ce qui devoit néceſſairement arriver: elle me demanda le grand matin; le pouls étoit fort, vîte, dur; le ventre tendu; les reins ſouffroient beaucoup; les urines étoient preſqu'entiérement ſupprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes, qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-ſouvent ſur la chaiſe preſque pour rien. L'angoiſſe, la chaleur, l'altération, la ſéchereſſe de la langue, étoient effrayantes, & ſon état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit priſe, me fit craindre pour elle. Une ſaignée

de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs ; elle prit plusieurs lavements, & elle but quelques pots d'orgeade en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal ; en continuant la boisson & les lavements, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublerent, déposerent, & elle guérit ; mais je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment ; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté, ou squirrhe, qui occasioneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un, quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquents, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner, dans ce cas, que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques boillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois

marquée par une petite défaillance, ſuivie d'une ceſſation de peſanteur dans la partie où on la reſſentoit ; quand le pus s'épanche dans l'inteſtin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premieres ſelles. Il reſte alors un ulcere dans l'intérieur du boyau, qui, négligé ou mal traité, peut conduire à une fievre lente & à la mort, & que j'ai guéri, en faiſant vivre uniquement de lait écrêmé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement, avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès crêve en dehors de l'inteſtin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'eſt un cas très-grave, qui demande des ſecours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuſe.

§. 302. La colique bilieuſe ſe manifeſte par des douleurs très-aiguës, mais elle eſt aſſez rarement accompagnée de fievre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'eſt ni fort, ni fort dur ; le ventre n'eſt ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique précé-

dente ; les urines coulent mieux, & ſont moins rouges ; la chaleur intérieure & la ſoif ſont aſſez preſſantes ; la bouche eſt amere ; les vomiſſements, ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre exiſtent, évacuent des matieres jaunes ; ſouvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit, 1°. par des lavements de petit-lait & de miel, ou, ſi l'on n'a pas de petit-lait, par celui N°. 5.

2°. En faiſant boire de grandes quantités de ce même petit-lait, ou d'une tiſane faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, ſi l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3°. En donnant, d'heure en heure, une taſſe du remede N°. 32 ; ou, ſi on ne peut pas ſe le procurer, une demi-dragme de crême de tartre, aux mêmes diſtances.

4°. Les fomentations d'eau tiede, & le demi-bain, ſont auſſi très-favorables.

5°. Si dans un ſujet fort & robuſte, les douleurs étoient aiguës, & le pouls fort & tendu, il faudroit ſaigner pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, ſur-tout d'oſeille.

7°. Après avoir beaucoup délayé, si la fievre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N°. 47 est très-convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes ; on la prévient par l'usage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses, & le lait ; & en prenant souvent du petit-lait, il faut aussi quelquefois avoir recours aux eaux minérales purgatives.

Coliques d'indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites, ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas faits à la longue, chez les personnes qui ne digerent pas parfaitement, ou par des mêlanges nuisibles, comme les aigres & du lait, ou par les aliments mal-sains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette espece par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aise, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes précédentes, qui sont sans fievre, sans chaleur,

ſans altération, mais accompagnées de tournoiements de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne ſont jamais dangereuſes, à moins qu'on ne les rende telles par des ſoins mal entendus; il n'y a qu'une ſeule choſe à faire, c'eſt d'aider les évacuations par beaucoup de boiſſon tiede; il y en a pluſieurs également bonnes, comme l'eau tiede ou pure, ou un peu ſucrée, ou un peu ſalée, du thé de camomille peu chargé, celui de ſureau, du thé ordinaire, de la méliſſe, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomiſſements, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations ſont promptes & copieuſes, plutôt le malade eſt ſoulagé.

Si le ventre eſt fort rempli, & qu'il ne ſe faſſe pas de débouchement, il faut donner des lavements avec de l'eau tiede & du ſel.

L'on aide auſſi le dégagement des matieres, en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuiſent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal ſe diſſipe ſans évacuation, quand cette matiere irritante eſt noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs

commencent par l'eſtomac, elles deviennent moins vives; & le malade eſt moins angoiſſé, dès que les matieres ont paſſé dans les boyaux qui ſont moins ſenſibles.

Après les évacuations abondantes & la ceſſation des douleurs, il reſte ſouvent à la bouche un goût d'œufs pourris, qu'on diſſipe en donnant quelques priſes de la poudre N°. 24, & beaucoup d'eau fraîche.

L'eſſentiel, c'eſt de ne prendre aucune nourriture qu'on ne ſoit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeſte; ces évacuations ſont la ſeule choſe qui peut guérir le malade; les arrêter, c'eſt ôter la planche à celui qui ſe noie; & ſi l'on réuſſit, on le jette dans quelques fievres putrides, ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature, plus ſage, ne ſurmonte les obſtacles qu'on lui oppoſe, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigeſtion, ſans douleurs de colique bien

ſenſible, mais avec de violents efforts pour vomir, une angoiſſe inexprimable, des défaillances, des ſueurs froides; ſouvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui ſaiſit le malade tout-à-coup; il perd l'uſage de tous ſes ſens, le viſage eſt pâle, défait, il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir; ce qui joint à la petiteſſe du pouls, à ce que la reſpiration n'eſt pas embarraſſée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on ſent l'eſtomac tendu, fait diſtinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il eſt parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donnner un lavement âcre, avec du ſel & du ſavon; enſuite on fait avaler autant qu'il eſt poſſible d'eau ſalée, & ſi cela eſt inutile, on fait fondre la poudre N°. 34 dans trois taſſes d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & le reſte au bout d'un quart-d'heure, ſi elle n'opere pas. Ordinairement la connoiſſance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuſe.

§. 309. Tous nos aliments, & toutes nos boiſſons contiennent beaucoup d'air,

plus cependant les uns que les autres; s'ils ne ſe digerent pas aſſez vîte, ou ſi la digeſtion en eſt mauvaiſe, ce qui fait qu'il ſe développe plus de cet air, s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou ſi les inteſtins, ſe ſerrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne ſe diſtribue également, ce qui fait qu'il s'en amaſſe beaucoup dans quelques endroits, alors l'eſtomac & les boyaux ſont tendus par ces vents, & cette tenſion produit des douleurs qu'on appelle colique venteuſe.

Cette eſpece ſe trouve aſſez rarement ſeule; mais elle ſe joint ſouvent aux autres eſpeces dont elle eſt l'effet, & ſurtout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les ſymptômes. On la connoît par les cauſes qui ont précédé, parce qu'il n'y a ni fievre, ni chaleur, ni altération, parce que le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros; parce qu'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le ſoulage, & que, quand il en rend par deſſus ou par deſſous, il eſt encore plus ſoulagé.

§. 310. Quand elle eſt jointe à une autre, elle ne demande point de traitement par-

ticulier, elle ſe diſſipe par les remedes qui diſſipent la colique principale.

Quelquefois elle eſt ſeule, & elle dépend d'aliments ou de boiſſons qui renferment beaucoup d'air, comme le moût, la biere, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par des lavements, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boiſſon un peu aromatique, & ſur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection ou même de thériaque. Quand les douleurs ont preſque fini, ſi l'on n'a ni chaleur ni fievre, & ſi l'on ſent l'eſtomac affoibli, on peut alors, mais c'eſt preſque le ſeul cas de colique où on le puiſſe, donner un peu de vin aromatique ou un peu de quelque liqueur ſtomachique.

§. 311. Quand on eſt ſujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'eſt une preuve que les digeſtions ne ſe font pas bien, & l'on doit y remédier, ſans quoi la ſanté ſe dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, ſurtout aux pieds, l'on eſt quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes

coliques dans lesquelles les remedes chauds & spiritueux sont très-nuisibles, mais qu'il se guérissent aisément en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiede pendant longtemps, & en faisant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de sureau.

La guérison sera encore plus prompte si le malade se met au lit, & peut un peu suer, sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavements.

Une femme s'étant trempé les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché au gros de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira davantage, on m'appella le troisieme jour, peu d'heures avant sa mort.

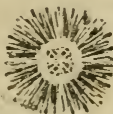
Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, & le malade d'un bon tempérament, saigner, donner un lavement d'eau tiede, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord, à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiede; boire abondamment des fleurs de tilleul avec un peu de lait; donner ensuite un grain d'opium; &, si le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des vésicatoires, dont j'ai vu de grands effets.

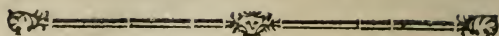
§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remedes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner, & quand on ne sait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir aux trois secours suivants, qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavements réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede ou de thé de sureau en boisson. 3°. Des fomentations sur le bas-ventre; celles d'eau tiede sont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'especes de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage, qui peut nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette espece, qui font souffrir plusieurs personnes pendant longues années; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant causés, le plus souvent, par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, ou par quelque

autre vice, ſur-tout dans les organes qui ſervent à la préparation de la bile; elles doivent 1°. éviter avec le plus grand ſoin, les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guériſon très-prompte, au moyen de quelque remede ſpécifique, & les regarder comme des charlatans entre les mains deſquels il eſt très-dangereux de ſe mettre. 3°. Se perſuader qu'elles ne peuvent attendre leur guériſon que d'un régime approprié & exact, & d'un long uſage de remedes doux. 4°. Il faut qu'elles aient continuellement préſent à l'eſprit, qu'il eſt aiſé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux ſont de ceux qui exigent le plus de connoiſſance & de prudence dans ceux qui les traitent.





CHAPITRE XXII.

Du miséréré, ou passion iliaque ; & du choléra-morbus, ou trousse-galant.

§. 316. CES maladies emportent plusieurs personnes dans les campagnes, sans qu'on sache souvent de quoi elles sont mortes ; & la superstition attribue leur mort aux *poisons donnés*, ou aux *sortileges*.

§. 317. Le *miséréré* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit, par quelque cause que ce soit, tous les aliments sont arrêtés, & alors il arrive souvent que ce mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après quelques jours de constipation, d'autres fois, sans qu'elle ait précédé, par des douleurs dans quelque partie du ventre, sur-tout autour du nombril, qui augmentant peu à peu deviennent enfin très-violentes, & en même temps le malade a

de l'angoiſſe ; l'on ſent, chez quelques uns, une tumeur dure qui fait le tour du ventre comme une corde ; on entend des vents, il en ſort quelques-uns par deſſus, ils ſont ſuivis d'envie de vomir ; bientôt il ſurvient quelques vomiſſements qui vont en augmentant juſqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un ſurcroît de douleurs inouies. Il ne rend d'abord que les derniers aliments, quelques matieres jaunes, les boiſſons, mais enſuite les matieres deviennent puantes, fétides, & quand le mal eſt très avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments, mais qui reſſemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois auſſi, ſi l'on a pris des lavements qui euſſent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit ; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excréments, ni la matiere des lavements, ni moins encore des ſuppoſitoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela eſt arrivé, il eſt bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps-là il n'y a pas une ſeule ſelle ; le ventre ſe tend, les urines quelquefois ſont ſupprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls, d'abord aſſez dur, devient vîte & petit ; les forces ſe perdent entiérement ; les malades rêvent ; il ſur-

vient presque toujours un hoquet, & quelquefois des convulsions générales; les extrêmités se refroidissent, le pouls se perd, les douleurs & les vomissements cessent, & le malade meurt très-promptement.

§. 318. Comme cette maladie est accompagnée du plus grand danger, l'on doit, sans perdre un moment, commencer des remedes dès qu'on soupçonne le mal; la plus petite faute est mortelle, & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le second jour de la maladie pour une jeune personne qui avoit pris beaucoup de thériaque; rien ne put même la soulager; elle mourut au commencement du troisieme jour.

§. 319. Le mal doit être traité précisément comme les coliques inflammatoires, & la seule différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'est que dans ce cas il n'y a point de selles, mais des vomissements continuels.

Il faut donc 1°. faire une très-forte saignée, à moins qu'on ne fût appellé trop tard, & quand le malade a déjà perdu ses forces.

2°. Donner des lavements laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge & aux-

quels on ajoute cinq ou ſix onces d'huile.

3°. Chercher à modérer les efforts des vomiſſements, en donnant, de deux en deux heures, une cuillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très-petites mais très-fréquentes doſes d'une boiſſon qui calme, délaye, rafraîchiſſe, & puiſſe en même temps contribuer à rappeller les ſelles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit-lait préparé N°. 49, ſi on peut l'avoir d'abord; ſinon on donne le petit-lait pur avec du miel, & les boiſſons marquées §. 298. *art.* 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiede, on l'y laiſſe auſſi long-temps qu'il peut le ſoutenir, & on le réitere pluſieurs fois par jour.

6°. Après la ſaignée, les bains, beaucoup de lavements, les fomentations, on peut, ſi rien n'a réuſſi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il ſera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faiſant entrer dans le bain immédiatement après la ſaignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain. (*a*)

(*a*) Depuis la publication de cet ouvrage cette même méthode m'a réuſſi ſouvent.

Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entiérement perdu ſes forces, ſi en même temps le pouls va mieux, ſi les vomiſſements ſont moins abondants, ſi les matieres paroiſſent moins corrompues, ſi le malade ſent quelques remuements dans ſon ventre, s'il rend quelques matieres par les ſelles, ſi en même temps il ſe trouve plus fort, on peut compter ſur ſa guériſon; mais ſans cela il meurt bien vîte. Souvent une heure avant la mort, ſes douleurs paroiſſent ſe calmer, il ſurvient une évacuation prodigieuſe par les ſelles, de matieres extrêmement fétides, le malade prend des foibleſſes, tombe dans une ſueur froide, & meurt.

§. 320. C'eſt cette maladie que le peuple attribue à ce que les boyaux ſont noués, & dans laquelle on fait avaler des balles ou de groſſes quantités de mercure. Ce nœud des inteſtins eſt une chimere impoſſible; comment ſe noueroient-ils, puiſque l'une de leurs extrémités eſt continue à l'eſtomac, & l'autre indiſſolublement liée à la peau des feſſes? Mais cette maladie dépend d'un grand nombre de cauſes qu'on a découvertes en ouvrant les cadavres de ceux qui en ſont morts; ſage méthode extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine, qu'il

feroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont bien loin de ſe faire une peine, on devroit ſe faire un devoir, parce que c'en eſt un que de contribuer à perfectionner une ſcience à laquelle le bonheur des hommes eſt attaché. Je ne détaillerai point ces cauſes ; mais quelles qu'elles ſoient, l'uſage d'avaler des balles eſt toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'eſt ſouvent, l'un & l'autre de ces remedes peuvent aggraver la maladie & mettre un obſtacle inſurmontable à la guériſon.

Il y a un miſéréré, qui eſt un accident des hernies dont je parlerai ailleurs.

Trouſſe-galant.

§. 321. *Le trouſſe-galant*, ou *choléra-morbus*, eſt une évacuation prompte, abondante & douloureuſe par les vomiſſements & par les ſelles.

Il commence par des vents, des gonflements, de légeres douleurs dans le bas-ventre, un grand abattement, enſuite il ſurvient des évacuations abondantes, ou par les ſelles, ou par les vomiſſements ; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre ſuit de bien près. Les matieres ſont jaunes, vertes, brunes, blan-

ches, noires ; les douleurs fortes dans le bas-ventre ; le pouls presque toujours fiévreux, est quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas de s'affoiblir par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades qui ont jusqu'à cent selles dans quelques heures ; ils maigrissent à vue, &, au bout de trois ou quatre heures, si le mal est violent, ils sont méconnoissables. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, on est fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, qui sont aussi douloureuses que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités surviennent, les défaillances se succedent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulsions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue excessivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de juillet & dans le mois d'août, sur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'été dont l'usage tempere l'âcreté putrescente de la bile.

§. 323. Quelque violente que soit cette maladie, elle est moins dangereuse, & même moins cruelle que la précédente ; beaucoup de gens en guérissent.

L'on doit 1°. chercher à noyer cette bile âcre par des torrents de la boiſſon la plus adouciſſante, parce que l'irritation eſt ſi grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainſi on donnera continuellement au malade, en boiſſon & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très-bien réuſſi; ou une très-légere tiſane de pain, qui ſe fait en cuiſant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau pendant une demi-heure; l'on préfere le pain d'avoine. L'on grille auſſi avec ſuccès du ſeigle qu'on pile, & dont on fait une légere tiſane.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, eſt très-bon dans ce cas. L'on emploie avec ſuccès le petit-lait; & dans les endroits où l'on peut en avoir, le lait de beurre (la battue) eſt la meilleure de toutes les boiſſons; mais quelque ſoit celui de ces remedes qu'on préférera, il faut néceſſairement en donner une grande quantité, & les lavements doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuſte & ſanguin, que le pouls fût fort dans les com-

mencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux ſaignées faites d'abord diminuent la violence du mal, & donnent plus de loiſir pour les autres remedes. J'ai vu les vomiſſements finir preſque entiérement après la premiere ſaignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou ſix heures; mais il ne faut point, pendant ce calme, ſe relâcher pour les remedes; car il revient bientôt après avec beaucoup de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiede ſoulage pendant qu'on eſt dedans; mais les douleurs reviennent ſouvent bientôt après qu'on en eſt ſorti; ce qui n'eſt point une raiſon pour le négliger, d'autant plus que quelquefois il procure un ſoulagement plus long. On doit y tenir le malade longtemps, & profiter de ce temps pour lui faire prendre ſept ou huit verres du remede N°. 32, ce qui m'a très-bien réuſſi. Les vomiſſements s'arrêterent, & au ſortir du bain le malade eut pluſieurs ſelles prodigieuſes, qui diminuerent conſidérablement la force du mal.

4°. Si l'on ſe laiſſe effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop tôt par de la thériaque, de l'eau de menthe, du ſyrop de pavot blanc,

de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choses l'une : ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vu arriver; ou, si l'on réussit à arrêter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella les évacuations, à un homme qu'un remede composé de thériaque, de mithridate & d'huile, avoit jeté dans une fievre violente, accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ce remede que quand la petitesse du pouls, l'affoiblissement considérable, les crampes violentes & continues, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas, il faut donner, tous les demi-quart d'heure, une cuillerée du remede N°. 50, en continuant les délayants. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus que d'heure en heure encore huit prises. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede, à moins que l'atrocité des douleurs ne fît craindre les convulsions, le délire, des défaillances mortelles, &c.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu à peu les douleurs & les évacuations diminuent, l'altération est moindre, le pouls reste très-vîte, mais il devient régulier; il y a des instants d'assoupisse-

ments, car le bon ſommeil ſe fait attendre long-temps. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux; & quand les évacuations ſont finies, qu'il ne reſte plus de douleurs, mais une grande foibleſſe & beaucoup de ſenſibilité, on peut donner outre les bouillons, des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours, enſuite on met au régime des convaleſcents; & l'uſage de la poudre N°. 14, dont on prend deux priſes par jour, hâte beaucoup la convaleſcence.

Fin du premier volume.

